

MARGUERITE DURAS
L'AMANTE ANGLAISE

MISE EN SCÈNE JACQUES OSINSKI

SANDRINE
BONNAIRE

FRÉDÉRIC
LEIDGENS

GRÉGOIRE
OESTERMANN

À PARTIR DU
19 OCT.

THÉÂTRE DE
L'ATELIER
PLACE CHARLES BULLIN 75019 PARIS

Photo: Pierre Jacobini - Cadrage: Guillaume Avello/Agence Avenir - Licence: 04-20-78-201

**TA
ER**
THÉÂTRE
AGENCE

REVUE DE PRESSE

Contact presse :
Dominique Racle · dominiqueracle@agencedrc.com

FEUILLE DE PRÉSENCE

PRESSE ÉCRITE

Bernard BABKINE, LE FIGARO TV +
MADAME FIGARO
Chantal BOIRON, UBU
Bruno BOUVET, LA CROIX
Philippe CHEVILLEY, LES ÉCHOS
Nadia CROQUET, UBU
Frédéric DE MONICAULT, LE FIGARO
Anne DIATKINE, LIBÉRATION
Marie DUFOUR, VIVRE PARIS
Rodolphe FOUANO, CHALLENGES
Joëlle GAYOT, LE MONDE
Samuel GLEYZE ESTEBAN ,
L'HUMANITÉ
Karim HAOUADEG, REVUE EUROPE
Armelle HÉLIOT, LA TRIBUNE
DIMANCHE
Anaïs HELUIN, POLITIS
Jeanne HOFFSTETTER, TATOUVU
Nathalie JACQUET, TÉLÉ CABLE SAT
HEBDO
Oriane JEANCOURT, TRANSFUGE
Jean-Luc JEENER, VALEURS
ACTUELLES
Hugues LE TANNEUR, LA VIE
Monique LOUBESKI, 18E DU MOIS
Philippe MAILLARD, CFTD
Valérie MARIN LA MESLÉE, LE POINT
Jean-Christophe MARY, PARIS
CAPITALE
Marie-Sylvie MAUFUS, 18 LES
NOUVELLES
Jean-François MONDOT, THÉATRAL
MAG
Eric NAULLEAU, JDD
Anthony PALOU, LE FIGARO
Fabienne PASCAUD, TÉLÉRAMA
Carlotta PENQUER-YALAMOW, LA VIE
Karine PERRET, AFP
Mathieu PEREZ, LE CANARD
ENCHAINÉ
Véronique PHILIPPONNAT, ELLE

Manuel PIOLAT SOLEYMAT, LA
TERRASSE
Dominique PONCET, LIRE
Odile QUIROT, UBU
Gilles RENAULT, LIBÉRATION
Brigitte SALINO, LE MONDE
Hiroshi SANKO, PRESSE JAPONAISE
Agnès SANTI, LA TERRASSE
Judith SIBONY THÉÂTRE(S)
Nathalie SIMON, LE FIGARO
Patrice TRAPIER, THÉÂTRAL
MAGAZINE
Nedjma VAN EGMOND, NOUVEL OBS
Joelle VARENNE, TÉLÉRAMA

PRESSE WEB

Suzanne ANGELO, MORDUE DE
THÉÂTRE
Claudine ARRAZAT,
CRITIQUE THEATRALE
Nicolas ARNSTAM, FROGGY'S
DELIGHT
Charles Edouard AUBRY, CULTURE
TOPS
Doris BARBIER, SORTIES À PARIS
Frédéric BONFILS, FOU D'ART
Vincent BOUQUET, SCENEWEB
Serge BRESSAN, LA GRANDE
PARADE / WE CULTE
Nicolas BRIZAULT, UN FAUTEUIL
POUR L'ORCHESTRE
Oscar CABALLERO, L'AVANGUARDIA
Laurence CARON, CE QUI EST
REMARQUABLE
Valérie COSTANTINO, MASTERMIND
Jean-Marie COUVET, THEOTHEA
Mireille DAVIDOVICI, THÉÂTRE DU
BLOG
Rodolphe DE SAINT HILAIRE,
CULTURE TOPS
Françoise DUPRÉ, LE JOURNAL DE
MONTMARTRE

Sarah FRANCK, ARTS CHIPEL
Sybil GIRAULT, ARTIPHIL
Véronique HOTTE, HOTTELLO
Amaury JACQUET, PUBLIKART
Hélène KUTTNER, ARTISTIK REZO
Yonnell LIÉGEOIS, CHANTIERS DE
CULTURE
Christian LE BESNERAIS, SORTIZ
Olivier OLGAN LEGUAY, SINGULARS
Frédéric PEREZ, SPECTATIF
Yves POEY, DE LA COUR AU JARDIN
Brigitte REMER, UBIQUITÉ CULTURE
Anne REVANE, REGARTS
David ROFÉ SARFATI, CULT NEWS
Micheline ROUSSELET, SNES
Géraldine SARRATIA, PODCAST M LE
MONDE
Catherine SCHWAAB, BLOG CULTURE
Joshka SCHIDLOW, PIANO PANIER
Agnès SOTTO, LE COEUR ET LA
PLUME
Monique SUEUR, SYNDICAT DE LA
CRITIQUE
Jean-Pierre THIBAUDAT, MÉDIAPART
Maria Pia TOLU, SIPARIO
Evelyne TRAN, BLOG
Sophie TROMMELEN, ARTS
MOUVANTS
Sylvie TUFFIER, AU BALCON

PRESSE AUDIOVISUELLE

Marie-Laure ATINAULT, RADIO
ENGHIEN
Sandrine BLANCHARD, LE MASQUE
ET LA PLUME
Laurence BOULET, FRANCETV
Philippe BRESSON, RADIO France
Frédérique CANTÙ, ARTE
Stéphane CAPRON, FRANCE INTER
Henri DE PORTZAMPARC, RADIO FPP
Alexandra GARDES, FRANCE 2
Laurent GOUMARRE, LE MASQUE ET
LA PLUME
Marie LABORY, FRANCE CULTURE,
LES MIDIS
Priscille LAFITTE, FRANCE MUSIQUE
Pierre LESQUELEN, LE MASQUE ET LA
PLUME
Perrine MALINGE, FRANCE INTER
André MALAMUT, RADIO SOLEIL
Aurélien MARTINEZ, LE MONDE DU
CINÉ
Rebecca MANZONI, FRANCE INTER
Christine MASSON, FRANCE INTER
Blandine MASSON, FRANCE CULTURE
Jean-Noël MIRANDE, FRANCE 3
Ilinca NEGULESCO, LE MASQUE ET LA
PLUME
Agnès NIOX CHATEAU, IDFM RADIO
Pascal PARADOU, RFI
Bernard PAYEN, RADIO ALIGRE
Frédéric POMMIER, FRANCE INTER
Evelyne SELLES, FRÉQUENCE
PROTESTANTE
Vanina SCAGLIA, FRANCE INTER "LA
BANDE ORIGINALE"
Marie SORBIER, FRANCE CULTURE
Jane VILLENET, RADIO FIP

SOMMAIRE

PRESSE ÉCRITE

Mensuels

THÉÂTRAL MAGAZINE,
SEPTEMBRE
LA TERRASSE, 25 SEPTEMBRE
LA TERRASSE, 14 OCTOBRE
LES INROCKUPTIBLES, 21
OCTOBRE
UBU, 22 OCTOBRE
TRANSFUGE, 24 OCTOBRE
THÉÂTRAL MAG, NOVEMBRE
CHALLENGES, NOVEMBRE
TATOUVU, NOVEMBRE
POLITIS, 14 NOVEMBRE

Hebdomadaires

TÉLÉRAMA, 3 SEPTEMBRE
VERSION FEMINA, 23 SEPTEMBRE
TÉLÉRAMA, 16 OCTOBRE
MADAME FIGARO, 19 OCTOBRE

PRESSE INTERNATIONALE

DORIS DAILY PARIS, 25 OCTOBRE
HARPER BAZAAR, 26 OCTOBRE
L'AVANGUARDIA, 31 OCTOBRE

TÉLÉRAMA, 30 OCTOBRE
LA TRIBUNE DIMANCHE, 5
NOVEMBRE
TÉLÉRAMA, 20 NOVEMBRE
L'OBS, 21 NOVEMBRE
LE CANARD ENCHAINÉ, 30
OCTOBRE
LE POINT, 1^{ER} DÉCEMBRE

Quotidiens

LE MONDE, 19 SEPTEMBRE
LES ÉCHOS, 21 OCTOBRE
LE MONDE, 24 OCTOBRE
LIBÉRATION, 25 OCTOBRE
LE FIGARO, 31 OCTOBRE
LIBÉRATION, 1^{ER} NOVEMBRE
L'HUMANITÉ, 18 NOVEMBRE
LA CROIX, 21 NOVEMBRE
LIBÉRATION, 10 DÉCEMBRE

PRESSE WEB

SCENEWEB, 25 AOUT
PUBLIK'ART, 16 OCTOBRE
SCENEWEB, 21 OCTOBRE
ARTISTIK REZO, 22 OCTOBRE
CHANTIERS DE CULTURE, 24 OCTOBRE
L'ŒIL D'OLIVIER, 25 OCTOBRE
MÉDIAPART, 26 OCTOBRE
PARIS LA DOUCE, 30 OCTOBRE
LA GRANDE PARADE, 7 NOVEMBRE
SINGULARS, 8 NOVEMBRE
WECULT, 12 NOVEMBRE

BLOGS

HOTTELLO, 20 OCTOBRE
CE QUI EST REMARQUABLE, 21 OCTOBRE
UN FAUTEUIL POUR L'ORCHESTRE, 21 OCTOBRE
CRITIQUE THEATRE CLAU, 25 OCTOBRE
SORTIZ, 26 OCTOBRE
SPECTATIF, 26 OCTOBRE
ARTS MOUVANTS, 27 OCTOBRE
DE LA COUR AU JARDIN, 28 OCTOBRE
AU BALCON, 28 OCTOBRE
PIANO PANIER, 28 OCTOBRE
SNES, 28 OCTOBRE
LES TROIS COUPS, 29 OCTOBRE
FOU D'ART, 30 OCTOBRE
REGARTS, 30 OCTOBRE
ARTS CHIPEL, 1^{ER} NOVEMBRE
THÉÂTRE DU BLOG, 2 NOVEMBRE
L'AUTRE SCÈNE, 3 NOVEMBRE
AGORAVOX, 4 NOVEMBRE
CULTURETOPS, 5 NOVEMBRE
THEOTHEA, 10 NOVEMBRE
MORDUE DE THÉÂTRE, 11 NOVEMBRE
UBIQUITÉS CULTURE, 12 NOVEMBRE

PRESSE AUDIOVISUELLE

FRANCE INTER « TOTÉMIC », 27 SEPTEMBRE

FRANCE INTER « LA BANDE ORIGINALE », 2 OCTOBRE

FRANCE 3 « LE 19/20 », 13 OCTOBRE

FRANCE 2 « TÉLÉMATIN », 16 OCTOBRE

FRANCE INTER « LE GRAND ATELIER », 20 OCTOBRE

EUROPE 1 « LES INCONTOURNABLES DE JULIA VIGNALI », 20 OCTOBRE

FRANCE CULTURE « LES MIDIS », 30 OCTOBRE

FRANCE INTER « LE MASQUE ET LA PLUME », 3 NOVEMBRE

PODCAST « LE GOUT DU M », 7 NOVEMBRE

RFI « DE VIVES VOIX », 7 NOVEMBRE

FRANCE 3 « LE BOULEVARD DE LA SEINE », 8 NOVEMBRE

FRANCE MUSIQUE « MUSIQUE EMOI », 10 NOVEMBRE

FRANCE 2 « UN DIMANCHE À LA CAMPAGNE », 10 NOVEMBRE

FRANCE INTER « C'EST UNE CHANSON », 25 NOVEMBRE

PRESSE ÉCRITE



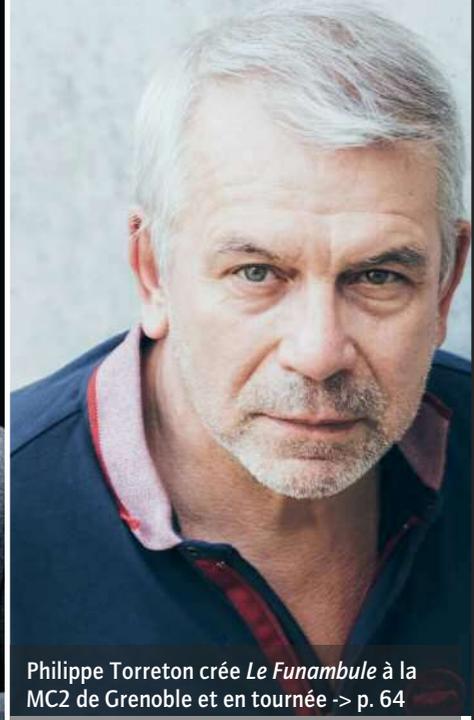
Crédit : Marc Damage



Estelle Meyer joue *L'Extraordinaire Destinée de Sarah Bernhardt* de Géraldine Martineau au Palais-Royal - > p. 16



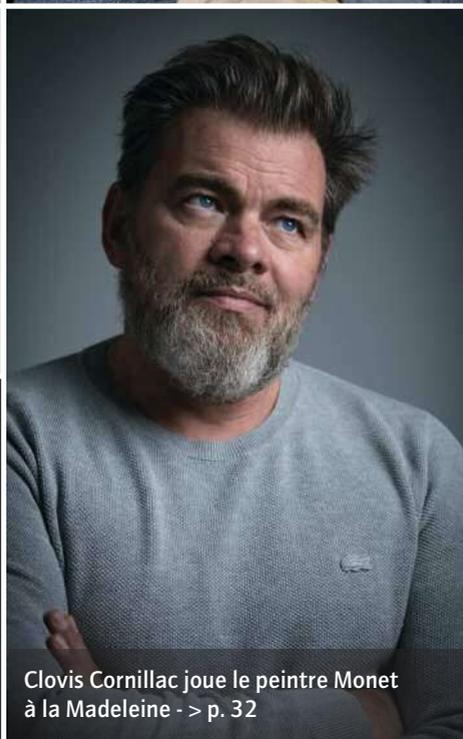
Mohamed El Khatib crée *Stand-up* au Rond-Point - > p. 70



Philippe Torreton crée *Le Funambule* à la MC2 de Grenoble et en tournée - > p. 64



Arnaud Tsamère joue *Cyrano de Bergerac* au théâtre Montparnasse - > p. 38



Clovis Cornillac joue le peintre Monet à la Madeleine - > p. 32



Jeanne Balibar reprend *Quichotte* au théâtre Paris-Villette - > p. 100



Sandrine Bonnaire joue *L'Amante anglaise* au Théâtre de l'Atelier - > p. 78



Alexis Michalik met en scène *Passeport* à la Renaissance



Stéphane Freiss reprend *Le Cercle des poètes disparus* au Théâtre libre - > p. 104

Sandrine Bonnaire

Après avoir interprété entre 2017 et 2019 plusieurs textes de Marguerite Duras, accompagnée par les musiciens Erik Truffaz et Marcelo Giuliani, Sandrine Bonnaire poursuit l'exploration de l'univers de la romancière et dramaturge, avec *L'Amante anglaise*, mise en scène par Jacques Osinski.



L'Amante anglaise

“En creux, c'est une pièce qui parle d'amour”

L'Amante anglaise, de Marguerite Duras, créée en 1968 dans une mise en scène de Claude Régy, est un diamant noir. C'est une pièce sur la folie, grand thème durassien par excellence. Tout part d'un fait divers : dans les années 50, Marguerite Duras se passionne pour un homicide survenu à Savigny-sur-Orge. Amélie Rabilloud avait tué son mari, Georges Rabilloud, et découpé son corps en morceaux. Une chose intéressait Duras au plus haut point : la meurtrière était incapable d'expliquer son geste. Tel est le point de départ.

Dans *L'Amante anglaise*, elle reprend donc les deux personnages du fait divers. Claire, la femme, et Pierre, le mari. Elle y ajoute un troisième personnage, celui de Marie-Thérèse, la cousine sourde et muette qui sert de bonne au couple. C'est elle qui est tuée par Claire, et non pas son mari comme dans le fait divers. La pièce prend la forme d'un interrogatoire. Claire Lannes et son mari Pierre sont interrogés par un homme mystérieux qui n'est ni un

juge ni un psychanalyste. Ainsi émergent des lambeaux de vérité, mais surtout des morceaux de brouillard.

Le personnage de Claire, joué par Sandrine Bonnaire, est le plus fascinant. Est-elle folle ? Est-elle une sorte de personnage poétique dont personne dans son entourage ne saisit la profondeur ? Et d'où vient sa violence ? *“Je la vois surtout comme une enfant, dont elle a par moment la profondeur. Elle me rappelle aussi le personnage de La Cérémonie que j'avais jouée sous la direction de Chabrol. Elle me fait penser aussi, par certains côtés, à ma petite sœur Sabine, artiste, et à qui j'avais consacré un film. Il y a une pureté dans le personnage de Claire. Elle semble innocente. Bien qu'ayant coupé cette femme en plusieurs morceaux, le crime semble presque détaché d'elle...”* analyse Sandrine Bonnaire.

L'interrogatoire fait surgir la médiocrité de sa vie conjugale et de sa relation avec son mari symbolisée par ces plats réguliers de viande en sauce, qu'elle ne peut ingurgiter :

“L'Amante anglaise, le titre de la pièce, c'est en fait “la menthe anglaise”, qui pousse dans le jardin. C'est une herbe qui a des propriétés purgatives contre la lourdeur de la nourriture qu'on lui propose. Le personnage de Claire aurait besoin d'une autre nourriture. Et sans doute rêve d'autre chose, d'un amour absolu et authentique. Ce jeu de mots la révèle... En creux, c'est une pièce qui parle beaucoup d'amour” souligne l'actrice.

Marguerite Duras ne donne pas la clé du personnage de Claire, mais seulement quelques pistes. La seule leçon de cette pièce troublante : il faut se garder de juger les gens trop vite.

Jean-François Mondot

■ *L'Amante anglaise*, de Marguerite Duras, mise en scène Jacques Osinski, avec Sandrine Bonnaire, Frédéric Leidgens, Grégoire Osterman. Théâtre de l'Atelier, 1 place Charles Dullin, 75018 Paris, 01 46 06 49 24, du 19/10 au 31/12

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

THÉÂTRE - ENTRETIEN

Jacques Osinski crée « L'Amante anglaise » de Marguerite Duras



THÉÂTRE DE L'ATELIER / TEXTE
MARGUERITE DURAS / THÉÂTRE 14/
TEXTE SAMUEL BECKETT / MISES EN
SCÈNE JACQUES OSINSKI

Publié le 25 septembre 2024 - N° 325

Après la reprise de *Cap au pire* (au Théâtre 14, avec Denis Lavant), le metteur en scène Jacques Osinski créera *L'Amante anglaise*, de Marguerite

Duras, au Théâtre de l'Atelier. Une pièce inspirée d'un fait divers criminel aujourd'hui interprétée par Sandrine Bonnaire, Frédéric Leidgens et Grégoire Oestermann.

Quel regard posez-vous sur les sentiments souvent passionnés que suscite l'écriture de Marguerite Duras ?

Jacques Osinski : Un regard assez lointain, puisqu'avant de mettre en scène *L'Amante Anglaise*, je n'étais pas du tout un spécialiste de l'œuvre de Duras. Je connaissais l'écrivaine comme tout le monde : j'avais lu *L'Amant*, je l'avais vue à la télévision interviewée par Bernard Pivot, j'avais eu vent de la polémique née à la suite de la publication de son article dans *Libération* sur l'affaire du petit Grégory... Et puis, un jour, un peu par hasard, j'ai suis retombé sur *L'Amante anglaise*. Ce texte m'a littéralement saisi et passionné.

Qu'est-ce qui a suscité ce vif intérêt ?

J.O.: D'abord, le rapport au fait divers. Dans *L'Amante anglaise*, Marguerite Duras revisite un meurtre qui a eu lieu à la fin des années 1940. Par le biais d'un double interrogatoire, d'un double dialogue, elle creuse l'idée du mystère, de l'incompréhension, par rapport à l'acte criminel. Elle nous place face à une énigme que l'on essaie de comprendre. Elle use d'une forme de suspense, tout en déployant les grandes thématiques de son écriture, comme la folie et l'amour, qui sont les deux pôles de *L'Amante anglaise*. Et puis, j'ai été frappé par son style qui fait preuve à la fois d'une grande simplicité et d'une grande sophistication. Je trouve ce mélange, ce contraste, extrêmement beau.

Comment appréhendez-vous cette pièce qui, comme tous les textes de Duras, se situe en dehors de la psychologie ?

J.O.: Comme souvent les grandes œuvres, *L'Amante anglaise* s'ancre dans l'écriture. C'est ainsi l'écriture qui a été le socle de mon travail avec les interprètes. Nous nous sommes focalisés sur le texte, en ayant pour objectif de le faire entendre au mieux, de donner corps de façon très précise à ses points de vue. Ces derniers sont très concrets, très proches du réel et de l'humain. Ils sont aux antipodes d'un formalisme abstrait ou métaphysique.

« À travers le rôle de Claire Lannes, Marguerite Duras nous permet d'entrer dans une zone d'inconfort qui éclaire la folie. »

Quelle place donnez-vous, dans votre mise en scène, à l'idée de personnage ?

J.O.: Je parlerais plus volontiers de personnes que de personnages. Nous avons essayé de comprendre leur façon de penser, d'exister, sans tomber, comme vous le disiez, dans la psychologie. C'est un peu comme si les spectatrices et spectateurs entraient dans la conscience de ces êtres. L'interrogateur (ndlr, Frédéric Leidgens), en posant des séries de questions, révèle la profondeur humaine des deux autres personnages : Claire Lannes (Sandrine Bonnaire) et son mari, Pierre (Grégoire Oestermann). *L'Amante anglaise* est une pièce sur la folie. À travers le rôle de Claire Lannes, Marguerite Duras nous permet d'entrer dans une zone d'inconfort qui éclaire cette folie.

Avant cette création, vous reprenez une nouvelle fois votre mise en scène de *Cap au pire* de Samuel Beckett, avec Denis Lavant...

J.O.: Oui, Denis Lavant et moi avons envie de revenir à l'essence du travail qui, après ce spectacle (ndlr, créé en 2017, repris une première fois en 2019), a donné lieu à un cycle composé de *La dernière bande*, de *L'Image* et de *Fin de partie*. Ce cycle sur Beckett se poursuivra l'été prochain au Théâtre de Halles, à Avignon, avec *En attendant Godot*. *Cap au pire* est une proposition proche de la performance. Denis Lavant est immobile durant toute la représentation. Sa pensée, elle, est en mouvement constant. Il nous a semblé intéressant, à lui comme à moi, de faire revivre ce spectacle en le faisant bénéficier du chemin que nous avons parcouru ensemble, depuis 2017, dans l'œuvre de Beckett.

Entretien réalisé par Manuel Piolat Soleymat

la terrasse

14.10.24

Après avoir repris "Cap au Pire" de Beckett, Osinski remanie "L'Amante Anglaise" de Marguerite Duras, avec Sandrine Bonnaire dans le rôle principal. Inspirée d'un fait divers, cette pièce est une plongée dans la psyché d'une meurtrière que l'on est invités à écouter, sans jugement. Osinski actualise avec justesse ce texte qui résonne différemment à l'ère post [#metoo](#), puisque la protagoniste est une femme sous emprise, brimée, qui s'exprime librement pour la première fois sur scène.

https://www.instagram.com/reel/DBGr8mfRztP/?utm_source=ig_web_copy_link&igsh=MzRIODBiNWFIZA%3D%3D



Les Inrockuptibles

par Igor Hansen-Løve

Publié le 21 octobre 2024 à 15h59

Mis à jour le 21 octobre 2024 à 16h00

Émilie Rousset et Maya Boquet au Carreau du temple, Sandrine Bonnaire à l'Atelier, le collectif FASP aux Célestins... Quels spectacles voir dans les prochaines semaines ? Notre sélection.

L'Amante anglaise, par Jacques Osinski

Une grande actrice, un crime, et un mystère à élucider. Jacques Osinski porte à la scène ce sombre roman de Marguerite Duras, inspiré du fait divers qui fascina l'autrice d'*Un barrage contre le Pacifique* ; l'histoire d'une femme qui, sans raison apparente, assassine son mari et dépèce son cadavre, qu'elle jettera en morceau du haut d'un viaduc dans un train de marchandises. C'est glaçant et vertigineux sur les affres de l'âme humaine. C'est aussi l'occasion de voir la trop rare Sandrine Bonnaire brûler les planches.

À partir du 19 octobre, au théâtre de l'Atelier, Paris

UBU

Scènes d'Europe
European stages

Sandrine Bonnaire ou les secrets de Claire Lannes

Sandrine Bonnaire ou les secrets de Claire Lannes

22.10.24 PAR CHANTAL BOIRON

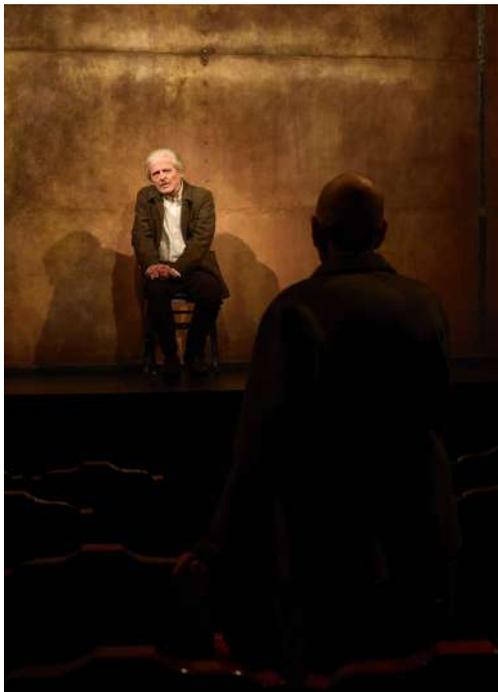
Chaque grande interprète de Claire Lannes, la meurtrière de *L'Amante anglaise* apporte sa touche personnelle au personnage le plus mystérieux de Duras, et le marque de son empreinte. Il y eut Madeleine Renaud, Suzanne Flon et, plus récemment, Ludmila Mikaël. Chez Sandrine Bonnaire qui, à son tour, l'incarne au théâtre de l'Atelier, dans un huis-clos magnifiquement mis en scène par Jacques Osinski, ce qui nous frappe, c'est la lucidité, le calme et la profondeur d'une femme que son mari et la rumeur qualifient de « folle » et de « monstre ».

Claire Lannes a assassiné Marie-Thérèse Bousquet, sa cousine germaine, sourde et muette, qui habitait avec elle et son mari dans leur maison de Viorne. Elle l'a découpée en morceaux qu'elle a jetés dans des trains de marchandises roulant sous le Pont de la Montagne Pavée. Les policiers ont réussi à reconstituer le corps même s'il manquait la tête. Ils ont découvert la coupable qui a reconnu aussitôt son crime.



© PIERRE GROSBOIS : FRÉDÉRIC LEIDGENS DANS *L'AMANTE ANGLAISE* DE MARGUERITE DURAS

S'inspirant d'un fait divers réel, Marguerite Duras avait écrit une première pièce dont elle était peu satisfaite. Puis, elle a fait un roman qui, un an plus tard, était adapté au théâtre. Cette version théâtrale, aussi intense que minimaliste, est construite autour d'un trio. Au centre, il y a l'interrogateur dont on ne sait rien, dont on ne saura rien, qui gardera jusqu'au bout lui aussi sa part de mystère. Est-ce un psychologue ? Un journaliste ? « Je cherche qui est cette femme » dira-t-il à Pierre Lannes, le mari de Claire. Ici, c'est Frédéric Leidgens qui interprète cet homme qui cherche désespérément à comprendre ce qui ne s'explique pas. Jacques Osinsky le place de l'autre côté de la rampe, au milieu du public. Frédéric Leidgens pourrait être un simple spectateur dont on ne voit que le dos et dont entend la voix. Dans cette voix, on percevra de l'étonnement, des doutes, de l'empathie, de l'impatience qu'il nous fait partager... Et, toujours, le même besoin de comprendre ce qui s'est passé et pourquoi.



© PIERRE GROSBOIS : GRÉGOIRE OESTERMANN ET FRÉDÉRIC LEIDGENS DANS *L'AMANTE ANGLAISE* DE MARGUERITE DURAS.

Devant le rideau de scène, on a posé une chaise sur laquelle est assis Pierre Lannes, joué par Grégoire Oestermann. Malgré les quelques rangs de spectateurs qui les séparent, c'est un face à face avec l'interrogateur. Jacques Osinsky fait de la pièce de Duras « un thriller psychologique » où chaque parole compte. Alors qu'il est question de la tentative de suicide de Claire, l'interrogateur se lève et s'approche de Pierre Lannes. Puis, il le rejoint sur le plateau. Peu de gestes, peu de mouvements mais chaque geste, chaque mouvement a un sens. Avec Grégoire Oestermann, Pierre Lannes nous apparaît comme un homme de bonne volonté. Un homme banal, terriblement banal. Et, quelque part, monstrueusement égoïste : « Avec elle, j'étais libre » dit-il. Pourquoi Claire Lannes ne l'a-t-elle pas tué lui plutôt que sa cousine ? « Moi, je l'aurais entendue » répond-il à l'interrogateur. Pour lui, Claire est « une espèce de folle tranquille ». On préférera la voir, à l'instar de l'interrogateur, comme « quelqu'un qui ne s'est jamais accommodé ».



© Pierre Grosbois : Sandrine Bonnaire dans *L'Amante anglaise* de Marguerite Duras

À la fin de ses questions au mari, l'interrogateur redescend dans la salle et regagne sa place parmi le public. Le rideau s'ouvre, découvrant le théâtre de l'Atelier entièrement vide. La porte du fond pourrait être celle de la prison où est enfermée Claire. La voici qui arrive, apparemment sereine. Elle dira à l'interrogateur qu'elle est « au bord du bonheur ». S'il fut beaucoup question de folie avec son mari, avec Claire Lannes, il sera souvent question de bonheur. Vêtue d'une simple robe noire, elle s'assoit sur la même chaise que son mari. Elle restera immobile, étonnamment statique. Elle ne bougera pas pour répondre, à son tour, aux questions de l'interrogateur. Même ses mains, elle les tient dans la même position. Sans doute, c'est ainsi qu'elle devait rester assise sur son banc, dans le jardin de Viorne. Perdue dans ses pensées... Au fur et à mesure de l'interrogatoire, on perçoit malgré tout comme une fatigue chez elle. Elle dit ne pas être très intelligente, comme l'a prétendu son mari. Pourtant, il y a chez elle un humour qui nous ferait penser le contraire. À propos de sa cousine, elle dira : « Elle était trop grosse pour la maison... », ajoutant : « Et mon mari trop haut pour la maison ».

Son visage s'éclaire, un imperceptible sourire se dessine sur ses lèvres quand elle évoque les pensées qu'elle avait sur son banc dans le jardin et, surtout, quand elle parle de l'agent de Cahors qu'elle a revu à Paris : « Je me suis arrachée à lui » raconte-t-elle. Sandrine Bonnaire n'a pas besoin de faire grand-chose pour exprimer les émotions qui traversent son personnage. Il y a en elle une profondeur, une intériorité, une justesse inouïe. Elle est Claire Lannes.

Comme pour son mari, l'interrogateur quittera son fauteuil, se rapprochera d'elle, la rejoindra sur le plateau. Ce sera exactement la même gestuelle, la même approche en trois temps : « Pourquoi avez-vous fait ça ? » lui demande-t-il en la regardant dans les yeux. Mais Claire Lannes ne lui donnera pas les réponses qu'il attend. On ne saura jamais ce qu'elle a fait de la tête de Marie-Thérèse ni pourquoi elle l'a tuée, elle. Elle avait dit : « Si vous me posez la bonne question, je vous promets de répondre ». Mais, il n'y aura plus aucune autre question malgré, cette fois, les supplications de Claire. Avec la porte de la prison qui se referme sur elle, ce sera définitivement le silence et le mystère.

L'Amante anglaise de Marguerite Duras, mise en scène de Jacques Osinski : création au Théâtre de l'Atelier, 1 place Charles Dullin 75018 Paris (19 octobre – 31 décembre 2024).
En tournée au Théâtre Montansier de Versailles (9-11 janvier 2025) ; au TAP de Poitiers (14 janvier 2025); à Toulon, Châteauvallon – Liberté Scène nationale (16 et 17 janvier 2025); aux Franciscaïnes de Deauville (8 février 2025)
Le texte de Marguerite Duras est publié aux Éditions Gallimard

TRANSFUCE

Choisissez le camp de la culture

Critique : L'Amante anglais au Théâtre de l'Atelier avec Sandrine Bonnaire

Le silence signé Duras

Par Oriane Jeancourt Galignani

24/10/2024- [numéro 182](#)

L'Amante anglaise au théâtre de l'Atelier nous place face au mystère d'une femme meurtrière, et révèle le superbe talent théâtral de Sandrine Bonnaire.

Elle ne dira rien. Mais il faut deux heures pour dire qu'elle ne dira rien. Le silence est bien la chose la plus longue à commenter, et à saisir. *L'Amante anglaise* est une pièce sur le refus. De parler. Peut-être de vivre. La pièce de Marguerite Duras la plus ample à mon sens, se donne aujourd'hui dans une mise en scène centrée sur ce silence. Bien que les trois comédiens ne cessent de parler, la mise en scène, dans sa sécheresse, et le vide qu'elle illustre en plateau, nous assure que l'essentiel sera tu. On pouvait s'y attendre de la part de Jacques Osinski, dont on a tant aimé le travail sur Beckett ces dix dernières années. Ce que l'on attendait moins, c'est l'évidence des trois comédiens dans cette épure : Frédéric Leidgens, Grégoire Oestermann, Sandrine Bonnaire. Et au centre, le meurtre commis par Claire Lannes, de sa cousine sourde-muette. Oestermann incarne le mari, assis sur scène, qui n'a rien vu. Il parvient à jouer cette désinvolture apparemment tendre au fond si brutale. Mais peu à peu, il perd pied, et avoue sa médiocrité. Il faut dire que le juge, assis dans le public, ne le lâche pas. Frédéric Leidgens déploie son phrasé lent et détaché, unique aujourd'hui dans le théâtre français, pour tourner autour de son sujet, Claire Lannes. Ses questions construisent peu à peu une cage autour de cette femme et de son acte : qu'est-ce qui a vraiment eu lieu au cours de cette nuit dans la cave qui a vu cette femme qui « avait tout pour être heureuse » assassiner sa cousine, et jeter son corps en divers morceaux, dans différents trains ? Quels sont les mouvements invisibles qui ont traversé Claire et ceux qui l'entourent, pour que la barbarie entre ainsi dans cette maison si propre de cette petite ville si tranquille de Viorne, près de Cahors ? S'il a souvent été rappelé que Marguerite Duras s'était inspirée d'un fait divers réel pour écrire cette pièce, il est aussi intéressant de remarquer qu'elle a déplacé les faits en 1949. Et le nom de

jeune fille qu'elle choisit pour Claire, Bousquet, homonyme du chef de la police sous Vichy, sous la plume d'une femme qui a connu la guerre comme Duras, ne peut pas être un hasard. Ainsi ce procès peut aussi être vu comme celui d'une France qui tente d'oublier que dans ses caves la police vichyste a fait entrer la barbarie. Même si, finesse de l'écrivaine, rien n'est dit de cela. Ce qui n'exclut bien sûr pas la peinture de la folie d'une femme, qui fut, on le sait, l'une des grandes questions de la vie de Duras. Pour cela, l'interprétation de Sandrine Bonnaire, assise sur une chaise face au public pendant plus d'une heure, s'avère inouïe. À l'instant même où elle apparaît sur scène, marchant à petit pas, le cou rentré, les yeux écarquillés, l'on comprend qu'elle est sur le point de nous offrir un moment de théâtre. Non seulement sur son visage, traversé de sourires enfantins et démoniaques, mais aussi par le mouvement de sa tête, d'un côté à l'autre, qui semble emprunté à un pachyderme ou à une créature beckettienne, car le corps reste, lui, immobile. Bien sûr que l'on pense à *la Cérémonie*, et à la meurtrière que Bonnaire incarnait déjà. Mais près de trente ans plus tard, il semblerait que la comédienne ait atteint une complexité de jeu qui dépasse son rôle chez Chabrol. Elle frôle le monstrueux, cette femme qui parle d'une voix douce, puis brusquement sarcastique, voire sadique lorsqu'elle promet à son interrogateur que jamais, elle ne révélera où elle a enterré la tête de cette « grosse femme ». Qui est Claire Lannes ? Pas sûr qu'on le sache à la fin de la pièce. Mais demeure à la sortie du théâtre de l'Atelier, la langue de Duras que les trois comédiens nous livrent comme on déploierait un vaste tableau à la beauté si déconcertante.

L'Amante anglaise, de Marguerite Duras, mise en scène Jacques Osinski. [Théâtre de l'Atelier, jusqu'au 30 novembre.](#)

Novembre 2024

L'AMANTE ANGLAISE - Sandrine Bonnaire face à l'abîme



Les idées de mise en scène les plus fortes sont souvent les plus simples. Jacques Osinski ouvre l'espace comme un abîme pour mieux faire résonner les mots de Claire Lannes (Sandrine Bonnaire) meurtrière de sa cousine, Marie-Thérèse Bousquet, et présumée folle. Cet espace nu, angoissant, démultiplie les questions. Claire Lannes, donc, assise au centre de cet espace dans une petite robe noire, est confrontée à un mystérieux personnage, à la fois inquisiteur-confesseur-psychanalyste (admirable Frédéric Leidgens). Il veut tout savoir. Ce rêve dans lequel elle tuait son mari (Grégoire Oestermann). Ses pensées quand elle se réfugiait dans son petit jardin. Ses réflexions intimes, par exemple quand elle note que dans sa maison *"la propreté prenait la place du temps"*. Ces fulgurances révèlent chez la prétendue simple d'esprit une acuité d'inspirée, un thème récurrent chez Marguerite Duras. A d'autres moments elle a des bouffées d'enfance, et des éclats de dureté. Claire Lannes semble constituée de pièces de puzzle qui ne s'emboîtent pas. Seule face à l'abîme, dans ce grand espace dévorant, Sandrine Bonnaire

donne vie à ce personnage énigmatique. A la fin de la pièce, une relation semble s'esquisser avec son interrogateur. Cherche-t-il à la comprendre ou à lui dérober ses derniers secrets ? La pièce s'envole vers les sommets. "Écoutez-moi", les mots que crie Sandrine Bonnaire ne résonnent pas seulement dans l'espace nu du théâtre de l'Atelier, mais en chaque spectateur.

Jean-François Mondot

***L'Amante anglaise**, de Marguerite Duras, mise en scène Jacques Osinski, avec Sandrine Bonnaire, Grégoire Oestermann, Frédéric Leidgens. Théâtre de l'Atelier, 1 place Charles-Dullin 75018 Paris, 01 46 06 49 24, jusqu'au 30 novembre*

Challenge^s

Novembre 2024

scènes



Sandrine Bonnaire. L'actrice, déconcertante, incarne Claire Lannes, qui a tué sa cousine sourde et muette.

L'Amante anglaise

Alchimie de la folie

PAR RODOLPHE FOUANO

Une nouvelle version sublime de la pièce de Marguerite Duras, tirée d'un véritable fait divers.

On sait la fascination de Marguerite Duras pour les faits divers. Le crime sordide d'Amélie Rabilloud – elle assassina son mari, le dépeça et le jeta depuis un pont sur des trains de nuit – lui inspira *Les Viaducs de la Seine-et-Oise* (1960). Elle en tira ensuite un roman, *L'Amante anglaise*, titre issu d'une confusion avec « la menthe anglaise ». Puis, Duras a retravaillé à une version scénique créée par Claude Régy en 1968, offrant à Madeleine Renaud l'un de ses rôles de référence. Après Suzanne Flon, Ludmila Mikaël, Judith Magre, Sandrine Bonnaire incarne, dirigée par Jacques Osinski, la désespérante meurtrière dont Duras a changé le nom en Claire Lannes.

Ici, la victime n'est pas le mari, renommé Pierre (Grégoire Oestermann), mais une cousine sourde et muette. Entre rideau de fer et plateau nu, le texte, élevé au rang d'ob-

jet théâtral, est livré tel quel, structuré autour de « l'interrogateur » (Frédéric Leidgens) – enquêteur ou psychiatre, on ne sait. Installé dans le public, il échange avec Pierre, puis avec Claire, étrangère à elle-même quoique animée de ses souvenirs d'amour fou. Comme elle avoue son crime d'emblée, il s'agit surtout de comprendre l'alchimie de la folie qui l'a conduite à cet acte. Qui est-elle ? Dure et pourtant touchante, passant du sourire aux larmes, elle-même ne sait pas expliquer. Reste à l'écouter – c'est sa supplique finale. Un exercice durasso-beckettien d'« illimitation » du langage, loin de la psychologie. Sublime, forcément sublime. ■

Pièce de Marguerite Duras (Editions Gallimard). Mise en scène de Jacques Osinski. Durée : 2 h 10. Tarif : de 20 à 42 euros. Théâtre de l'Atelier, Paris (XVIII^e), jusqu'au 31 décembre. Du mardi au samedi à 21 heures, le dimanche à 15 heures. Tél. : 01-46-06-49-24. theatre-atelier.com

Novembre 2024

 Interview >



Sandrine Bonnaire joue "L'Amante Anglaise", au théâtre de l'Atelier

1949 à Savigny-sur-Orge : Amélie Rabilloud tue son mari d'un coup de marteau sur la tête, dépèce son cadavre et disperse les morceaux dans les alentours. De ce crime sordide Marguerite Duras s'inspire pour écrire une tout autre histoire, celle de Claire Lannes et de « L'Amante Anglaise », roman qu'elle adapte ensuite pour le théâtre.

©Pierre Gros

En résumé : A Viorne, Claire Lannes tue sa cousine sourde-muette, dépèce le corps et jette les morceaux dans les trains de marchandises circulant sous le viaduc. Seule la tête demeure introuvable. Suite au crime, Pierre son mari, puis Claire, sont l'un après l'autre placés sous le feu des questions d'un mystérieux interrogateur. Devenue un classique, la pièce inspire depuis sa création en 1968 avec Madeleine Renaud, célèbres metteurs en scène et comédiens.

En interprétant le rôle de Claire Lannes, vous retrouvez pour la seconde fois, après "L'homme A", les mots de Marguerite Duras. Est-ce dû au hasard ou à un désir de votre part ?

C'est un hasard. On est venu me proposer le rôle de cette belle personne... Enfin, tout est relatif car il s'agit quand même d'une meurtrière, mais c'est un beau personnage à interpréter et j'adore l'écriture de Duras.

Que vous inspire Claire et comment allez-vous aborder ce crime ?

Pour moi, ce n'est pas tant le crime qui est important, mais le parcours qui l'a menée à ça. Après avoir écouté le point de vue du mari puis le sien, on se rend compte qu'il s'agit d'une femme très simple qui porte un chagrin d'amour passé et qui trois ans après se retrouve dans les pattes d'un mari qui n'a aucune considération pour elle et dont il dit qu'elle est folle.

Folle, folie, sont des termes qui reviennent souvent dans la pièce...

Exactement. Elle-même se pose la question, et l'interrogateur le confirme. Mais je pense qu'on ne lui a pas laissé sa chance. Très vite, car il la dit incapable de tenir la maison et de cuisiner, le mari lui impose une cousine sourde-muette chez eux. Cette personne prend sa place, la prive de son espace intime et lui ôte une forme de responsabilité, ce qui finit par la rendre malade.

Outre son crime et la violence des mots qu'elle emploie à l'endroit de sa cousine lors de son

interrogatoire, Claire semble vous inspirer une certaine empathie. Je me trompe ?

En décortiquant tout ça, plutôt, oui. C'est une femme qui n'a pas eu d'éducation scolaire semble-t-il, elle ne s'intéresse qu'à des journaux enfantins et fait beaucoup de fautes d'orthographe ; d'ailleurs, lorsqu'elle écrit «*l'amante anglaise* », elle veut parler de la plante, la menthe anglaise. En fait, elle suscite la honte chez son mari et chez les autres, ce qui a fini par la marginaliser, alors ça me la rend plutôt sympathique.

Le rapport entre Claire et l'interrogateur est à la fois très concret et très étrange, entraînant de la sorte notre imaginaire et un défi pour l'actrice ?

Absolument ! On voyage avec elle, il y a des moments où on ne la comprend pas bien, mais si on analyse les choses, elle dit des vérités, elle a de vraies pensées sur l'écologie, la politique, le monde social, mais elle l'exprime d'une manière si bizarre qu'on se dit qu'elle est folle. Alors que pour moi elle est très proche de l'autisme dont je connais un peu le langage qui dans la forme est très loin de nous alors qu'au fond beaucoup de choses nous rassemblent*. Plus j'apprends le texte, plus je la comprends et plus j'ai envie de la rendre très concrète. Je pense que tout en montrant qu'on en parle il ne faut pas jouer la folie, il faut rester à la bonne distance. Pour moi le défi est là.

Ne pas entrer dans la psychologie des personnages, s'interdire de juger, telle était Marguerite Duras. Dans le cas présent, à quoi s'intéresse-t-elle avant tout ?

Voilà oui, rien de psychologique, le texte se suffit à lui-même. Je pense que ce qui l'intéresse n'est pas le crime, mais la folie elle-même, et c'est ce qui m'intéresse aussi.

Alors que Duras a choisi de situer sa pièce dans les années soixante, Jacques Osinski votre metteur en scène, explique vouloir s'attacher uniquement au texte et vous demande d'être une incarnation moderne de Claire Lannes, à la fois opaque et transparente...

Pour Claire, je dirais plus intemporelle que moderne. Il est vrai qu'à l'époque le rapport entre mari et femme et l'inverse était très différent, il y avait des codes très patriarcaux qui ne sont plus aujourd'hui. Donc je pense,

et c'est l'intention de Jacques, qu'il faut rendre la pièce intemporelle.

Le café le Balto, les personnages annexes du roman ne sont ici qu'évoqués. Seuls demeurent l'interrogateur face à Pierre dans la première partie, face à Claire dans la seconde.

Une attente stressante pour vous j'imagine !

Oh oui ! Ça commence sans moi alors j'ai le temps de... D'autant que je suis une traqueuse sans nom, mon trac n'est pas rationnel, il survient aussi bien à une première représentation qu'à une seconde ou même une trentième sans aucune véritable explication.

Et ce texte, sous une apparente simplicité, n'offre pas grand-chose à quoi se raccrocher !

Oui, il est très dur à apprendre parce que les idées fusent, elle passe sans cesse du coq à l'âne. Parfois elle s'exprime dans un bon français, parfois elle fait des fautes.

Vous n'avez jamais joué avec Frédéric Leidgens, votre partenaire-interrogateur ?

Je ne le connaissais pas avant d'avoir vu «*Fin de partie*» également mis en scène par Jacques Olinski. J'ai eu un vrai coup de cœur pour cet acteur talentueux et d'une grande élégance. Quand j'ai appris que j'allais jouer avec lui, ça a été le bonheur et je sens déjà une complicité de jeu dans les répétitions.

Une complicité que l'on a hâte de découvrir à travers ce face à face. L'interrogateur semble vouloir sauver Claire de la peine de mort alors en vigueur, en plaidant sa folie.

Claire, de son côté, fait tout pour prolonger son face à face avec lui.

Oui, elle le manipule aussi par crainte qu'il ne lui parle plus car, pour la première fois, quelqu'un s'intéresse à elle, elle se sent vraiment écoutée.

Passionnante Marguerite Duras !

Oui, et d'une intelligence incroyable. Je la comprends à voix haute, c'est là que sa complexité devient simple. Ce qui tombe bien puisque je dis ses mots !

Jeanne Hoffstetter

* Sandrine Bonnaire a réalisé un documentaire « Elle s'appelle Sabine » sur sa sœur autiste. Le film a été primé en 2007 à la quinzaine des réalisateurs à Cannes.



PIERRE GROSBOIS

UN CRIME qui résiste

THÉÂTRE

L'AMANTE ANGLAISE / Du 19 octobre au 31 décembre 2024
au Théâtre de l'Atelier à Paris, www.theatre-atelier.com.

Le metteur en scène Jacques Osinski s'empare avec l'épure et la radicalité nécessaires de *L'Amante anglaise* de Marguerite Duras.

Remettre aujourd'hui *L'Amante anglaise* sur le métier théâtral n'est pas une mince affaire, et l'on pouvait se douter que Jacques Osinski en avait conscience en s'y risquant aujourd'hui. Après avoir longuement travaillé sur l'œuvre de Samuel Beckett – il en a monté *Cap au pire*, *La Dernière Bande*, *L'Image* et *Fin de partie* –, il eût été surprenant que le metteur en scène vienne à Marguerite Duras pour la séduction que peut exercer son œuvre. Après une introduction dite selon le vœu de l'autrice par une voix off enregistrée, les premiers mots réellement prononcés confirment cette intuition. « *Vous voulez bien dire qui vous êtes ?* » Parce qu'elle est dite par Frédéric Leidgens, qui vient s'installer parmi le public, cette question très simple d'apparence se charge d'emblée d'une dimension existentielle. Interprète avec Denis Lavant de la *Fin de partie* d'Osinski, le comédien assure le lien entre la période beckettienne du metteur en scène et sa nouvelle aventure théâtrale.

La diction étrangement saccadée, le timbre à la fois doux et intense de Frédéric Leidgens se prêtent parfaitement au personnage de l'Interrogateur qu'il incarne. Son étrangeté récompense les efforts de Marguerite Duras, qui pour en arriver à ce protagoniste dont on ne sait rien, surtout pas les motifs de son enquête sur le meurtre par une certaine Claire Lannes de sa cousine germaine sourde et muette Marie-Thérèse Bousquet, a dû revenir à plusieurs reprises sur le crime réel qui l'a inspirée. Avant la version théâtrale de *L'Amante anglaise*, écrite en 1968 et presque aussitôt mise en scène par Claude Régy – créée avec Madeleine Renaud, Claude Dauphin et Michael Lonsdale, cette pièce s'est jouée durant de nombreuses années –, Duras a en effet consacré un roman du même nom à l'histoire. Et avant cela encore, elle s'y attaquait dans une première pièce, *Les Viaducs de la Seine-et-Oise* (1960).

Il y a dans *L'Amante anglaise* une énigme que Duras n'a eu de cesse de chercher non pas à résoudre, mais à exprimer. Réactiver l'opacité sans tenter de la dissoudre est d'autant plus périlleux que la pièce a déjà derrière elle une longue et belle existence. Jacques Osinski y parvient par l'épure. Grégoire Oesterman (Pierre Lannes, le mari de la meurtrière) et Sandrine Bonnaire (photo) (dans le rôle de Claire Lannes, elle fait son retour au théâtre après s'en être longtemps éloignée), qui se succèdent sur le plateau nu du Théâtre de l'Atelier, répondent aux interrogations que leur adresse le troisième acteur avec une retenue et une profondeur qui vont sonder avec une élégance parfaite les grands silences du texte. ● ANAÏS HELUIN

Également du 9 au 11 janvier 2025 au Théâtre Montansier à Versailles, le 14 janvier au TAP à Poitiers, les 16 et 17 janvier à Châteauvallon – Liberté Scène nationale à Toulon, le 8 février aux Franciscaines à Deauville, etc.

L'obsession SEXUELLE DES RÉACS

CENSURE

Le *Club des enfants perdus*, le nouveau roman de Rebecca Lighieri, est attaqué par l'extrême droite.

L'association zemmouriste SOS Éducation a sorti l'artillerie lourde pour attaquer *Le Club des enfants perdus* (POL), roman de Rebecca Lighieri (voir *Politis* n° 1827, du 12 septembre) sélectionné pour le Goncourt des lycéens. « *[Robin a lu les cinquante premières pages du livre] et n'en est pas sorti indemne. Il a présenté des troubles post-traumatiques après le choc provoqué par [sa lecture] : énurésie, insomnie, somnambulisme, crise d'angoisse et forte anxiété, difficultés à retourner en cours, changement de comportement...* », écrit l'association dans une lettre truffée de raccourcis galvaudés, envoyée début octobre à cinq ministres. Si l'extravagance de ces lignes peut prêter à sourire, elle révèle cependant le retour d'une volonté de censure.

SOS Éducation et l'association Juristes pour l'enfance, dont la présidente a milité au sein de la Manif pour tous, dénoncent avant tout un contenu « *pornographique* ». Pourtant, à l'heure où la pornographie, la vraie, est omniprésente, il apparaît pernicieux de classer ce roman, comportant des passages certes crus, sous la même étiquette. Les verbes choisis par l'autrice permettent de toujours placer l'attention à autrui et le plaisir au centre des scènes sexuelles, au contraire des images disponibles sur internet. Surtout, ces épisodes servent ici un propos littéraire : l'exploration de soi et de son désir. La sexualité débridée du personnage principal dissimule mal une empathie débordante qui se trouve être aussi la source de son mal-être.

En mêlant toutes les dimensions de l'expérience humaine, l'autrice offre aux adolescents qui voudraient se plonger dans son roman une matière dense d'interrogations pouvant refléter leurs propres tourments – relation compliquée avec les parents, amour de soi et des autres, exploration des limites, etc. N'est-ce pas là l'intérêt du projet pédagogique et, plus largement, de la littérature ? Ces censeurs d'extrême droite projettent sur des adultes en devenir l'idée artificielle d'une pureté que le roman viendrait entacher, et reproduisent ainsi la même erreur que le père de Miranda dans le récit incriminé : refuser de considérer l'intelligence adolescente. ● LOLA DUBOIS-CARMES



L'ATELIER DISTRIBUTION

JOEL SAGET/APP

Télérama

Théâtre : les spectacles les plus attendus de la rentrée 2024

Reprise d'une pièce d'Eschyle, de Marguerite Duras ou bien l'adaptation du premier roman de Panayotis Pascot, la rentrée théâtrale s'annonce prometteuse. Notre sélection à Paris et dans toute la France.

Par [Emmanuelle Bouchez](#), [Fabienne Pascaud](#), [Kilian Orain](#)

Réservé aux abonnés

Publié le 03 septembre 2024 à 16h53

OCTOBRE

“L'Amante anglaise”, mis en scène par Jacques Osinski



Sandrine Bonnaire, tête d'affiche de la pièce. Photo Pierre Grosbois

Dans la petite ville fictive de Viorne, les morceaux d'un cadavre se retrouvent dispersés à bord de trains passant sous le viaduc d'où ils ont été jetés. Comment ? Pourquoi ? Voilà un mystérieux thriller psychologique façonné par Marguerite Duras. La romancière, disparue il y a vingt-huit ans, s'est inspirée d'un fait divers, en a tiré une première pièce de théâtre, *Les Viaducs de la Seine-et-Oise* (1960). Elle réitéra sept ans plus tard avec cette sordide histoire, publiant *L'Amante anglaise*, roman qu'elle adapta l'année suivante au théâtre. Jacques Osinski s'en empare aujourd'hui. Le metteur en scène, qui avait fait sensation la saison dernière avec la reprise de *Fin de partie*, a choisi pour tête d'affiche la comédienne Sandrine Bonnaire. Elle sera accompagnée sur scène par Frédéric Leidgens et Grégoire Oestermann. Le trio devrait donner souffle et relief à la langue durasienne. – **K.O.**

L'Amante anglaise, de Marguerite Duras, à partir du 19 octobre, [Théâtre de l'Atelier](#), Paris 18^e ; 10 janvier, [Théâtre Montansier](#), Versailles (78) ; 16-17 janvier, [Châteauvallon – Liberté](#), Toulon (83).

Sandrine Bonnaire : « La scène est excitante et effrayante »

23.09.24

Si Sandrine Bonnaire n'a jamais quitté les planches, proposant des lectures accompagnées par le trompettiste de jazz Erik Truffaz, elle n'avait pas été à l'affiche d'une pièce depuis neuf ans. Dès le 19 octobre, l'actrice sera au Théâtre de l'Atelier dans « *L'Amante anglaise* », de Marguerite Duras, l'histoire d'une femme accusée d'avoir tué sa cousine. Toujours passionnée et généreuse, elle nous raconte ce nouveau défi et ses projets, dont la réalisation de son deuxième film de fiction.



Connaissez-vous *L'amante anglaise*, le texte de Marguerite Duras ?

Pas du tout. La pièce a été peu jouée, et je n'avais pas lu le [roman](#) de Marguerite Duras. J'ai cependant découvert quelques passages quand on m'a proposé le spectacle : ils m'éclairaient sur certains comportements de mon personnage. Dans ce texte, Marguerite

Duras s'inspire de l'[histoire vraie](#) d'Amélie Rabilloud, qui, en 1949, a tué et dépecé son mari violent et autoritaire. Mais, dans la pièce, la victime n'est pas du tout celle du fait divers : l'épouse tue sa cousine, à laquelle l'intendance de la maison avait été confiée. Dépossédée de tout, y compris de son foyer, cette femme que je joue a fini par péter les plombs.

Quel regard posez-vous sur elle ?

Il y a plusieurs façons de la voir. D'abord comme un monstre : elle a tué une femme sourde et muette avant de la découper en cinquante-sept morceaux, et, bien qu'elle confesse le crime, elle refuse de dire où se trouve la tête de la victime. Ce qui est étonnant chez ce personnage, c'est qu'il est très enfantin et a un [comportement presque autistique](#). Cette femme peut parler comme une femme d'âge mûr et, tout à coup, adopter un langage juvénile. Elle lit des magazines jeunesse et n'est pas très éduquée. D'ailleurs, *L'Amante anglaise* est une faute d'orthographe, car, en réalité, elle veut parler de sa plante préférée, la menthe anglaise. Quand on brosse son portrait, on a vraiment le sentiment qu'elle ne ferait pas de mal à une mouche !

Le public raffole des faits divers. Comment l'expliquez-vous ?

Nous adorons nous mettre à la place de l'enquêteur, nous demander qui est le coupable, ce qui l'a motivé, voir comment travaillent la police, les juges, les médecins légistes... C'est un milieu à part. Nous sommes aussi fascinés par la transgression, par le fait que certains passent à l'acte. C'est tellement inconcevable. La pièce s'articule d'ailleurs autour de ces questions : dans la première partie, le mari est questionné par un homme dont on ignore s'il est flic, psy ou juge. Dans la deuxième, c'est l'épouse qui est interrogée sur le passage à l'acte et ses motivations.

Que représente Marguerite Duras pour vous ?

Je connais bien son travail : avec Erik Truffaz, mon compagnon, nous avons fait des lectures musicales autour de *L'Homme atlantique* et *L'Homme assis dans le couloir*. On avait appelé le spectacle *L'Homme A*. Pour choisir ces deux textes, j'ai beaucoup lu Duras, dont l'écriture est toujours étonnante : elle écrit des personnages complexes et retranscrit avec précision ce qui se cache au fond des âmes. Elle est concrète mais aussi très poétique, notamment quand elle parle de la nature.

Vous n'avez jamais quitté la scène. Pourquoi l'aimez-vous autant ?

Pour la proximité avec un public dont il faut capter l'attention, l'engagement total du corps, l'adrénaline, l'éternel recommencement. D'un soir à l'autre, tout peut changer.

C'est excitant et effrayant. J'ai d'ailleurs le trac, mais il ne faut pas trop penser et foncer. C'est une telle joie d'accompagner un personnage sur le long terme, de le construire sur de petites choses, notamment dans cette pièce. Jacques Osinski respecte les préconisations de Duras, qui voulait une [mise en scène](#) sans fioriture, que la voix ne soit pas trop portée... Il faut donc trouver sur quoi s'appuyer.

Avez-vous d'autres lectures musicales prévues avec Erik Truffaz ?

Nous aurons de nouvelles dates début 2025 avec *Ensemble*, le spectacle que nous avons monté autour d'[Arthur Rimbaud](#) et de Patti Smith. Ce projet est né d'un concert qu'Erik

donnait : je l'accompagnais, et il m'a proposé de lire le Bateau ivre, un poème qu'il connaît par cœur. Je n'étais pas préparée, mais je me suis lancée, et ça a donné quelque chose de dingue. Du coup, on a voulu le reprendre et on y a ajouté Patti Smith, qui a été inspirée par Rimbaud : il lui a donné le goût de l'écriture. Ces spectacles sont ma respiration, un espace de création libérateur.

Nous avons aussi une envie d'[album](#) ensemble. J'ai déjà écrit des textes, dont un sur ma sœur autiste et un autre sur l'agression que j'ai subie.

A découvrir également : [Bérénice Bejo de retour sur les planches : « L'abandon est primordial au théâtre »](#)

Quid de vos projets au cinéma ?

Je prépare un long-métrage, que j'espère tourner au printemps. Le portrait d'un bluesman indien, Slow Joe, repéré dans son pays par un guitariste français qui l'a ramené ici pour faire de la musique. J'avais écrit un autre scénario, qui s'appelle *LeBruit du silence*, mais je n'ai pas réussi à le monter. C'est ce qui explique notamment les douze ans entre *J'enrage de son absence* et ce deuxième film que j'attendais.

Entre-temps, j'ai commencé à écrire un synopsis de série sur Valérie Hervo, la fondatrice du [club libertin](#) *Les Chandelles*. Une femme qui, après avoir été victime d'inceste et d'emprise, a repris le contrôle de sa vie. L'idée est que je la joue dans la seconde partie de sa vie et que ma fille Jeanne l'incarne dans sa jeunesse. Nous avons très envie de travailler ensemble et avons aussi l'idée d'un documentaire que nous coréaliserions sur son père, l'acteur William Hurt.

Qu'aimez-vous dans la réalisation ?

Réaliser, c'est avoir sa propre écriture, son propre langage, être maître de ses images et transmettre sa vérité. Quand je suis [actrice](#), je suis un vecteur pour la vision d'un autre. Là, je suis le moteur. Je me suis immédiatement sentie à ma place en tant que réalisatrice. Il y a eu des moments de doute, mais j'étais suffisamment préparée pour ne pas me retrouver submergée.

Les années passant, êtes-vous satisfaite des rôles que l'on vous propose ?

Dans l'ensemble, oui. Même si tous les personnages de femmes ne sont pas à la hauteur, je fais encore partie des actrices qui ont de belles partitions à défendre. Je veux jouer des héroïnes de mon âge, assumer le temps qui passe, sans m'enfermer non plus dans des rôles de mamies qui font des gâteaux le dimanche ! Je m'épanouis dans la diversité et je m'éclate aussi avec de petites participations qui me permettent de découvrir des cinéastes très différents, d'Audrey Diwan pour *l'Événement* à Kirill Serebrennikov pour *Limonov*, sélectionné à Cannes et qui sortira en février. J'ai aussi joué la femme française de Beckett dans un [biopic](#) anglais encore inédit dans nos salles.

A découvrir également : [Festival de Cannes 2024 : ces six actrices-réalisatrices vont marquer la 77e édition](#)

Vous avez également retrouvé claude lelouch pour finalement* ?

C'est notre troisième collaboration après *Salaud, on t'aime* et *L'amour c'est mieux que la vie*. J'adore travailler avec Claude ! Comme il improvise beaucoup, je ne sais jamais exactement ce que je vais faire avec lui. C'est galvanisant.

Sur ses plateaux, j'ai l'impression d'être une gamine : il y a de l'impro, de l'énergie, de l'expérimentation, de l'audace... Claude se fout des normes, de la mode, du système, c'est un rockeur, un punk, un rebelle.

Qu'évoque cette période de rentrée pour vous ?

Le souvenir d'un vilain coup de blues, des jours qui raccourcissent... Même quand mes filles étaient scolarisées, ça me désolait. J'avais l'impression de remplir moi aussi !

L'Amante anglaise, de Marguerite Duras, au Théâtre de L'Atelier, à partir du 19 octobre.
*Finalement, de Claude Lelouch. Sortie le 13 novembre.

« *J'ai beaucoup lu marguerite duras, qui est concrète mais aussi très poétique* »



Têtes d'affiche

INTERVIEW INTÉGRALE
SUR TELERAMA.FR

«Le métier d'actrice m'a rendue plus timide»

Et je peux dire que, la côtoyant chaque jour, je la connais bien. Car c'est toujours ainsi au théâtre : le personnage vous habite pleinement. **Monterez-vous plus souvent sur les planches ?** La scène m'intéresse de plus en plus. Avec mon compagnon, Érik Truffaz, j'ai créé trois lectures musicales : sur une autre œuvre de Duras, sur Gollarda Sapienza et sur Rimbaud et Patti Smith. La musique me passionne depuis l'enfance. C'est lié à ma mère, qui adorait écouter des chansons et danser en faisant le ménage. Mes frères et sœurs et moi la suivions dans cet élan. Aujourd'hui, je suis bercée par les mélodies de mon compagnon. J'adore être sur scène avec lui. Mais ça m'oblige à mettre mes projets d'écriture de côté : je travaille sur deux scénarios, j'ai deux livres en préparation et une envie de réalisation. J'ai d'ailleurs hésité avant d'accepter la proposition de Jacques Osinski. J'avais vu son spectacle *Fin de partie* et j'ai été émue d'apprendre qu'il était le fils d'Evelyne Ker, qui jouait ma mère dans *À nos amours*.

En 1983, c'est ce film qui vous a révélée... À l'époque, je ne savais pas qui était Pialat. Ça m'a sauvée. Si je l'avais rencontré aujourd'hui, j'aurais eu les jetons [rires]. Enfant, je voulais être artiste. J'étais exubérante, obsédée par l'idée qu'on me remarque. Sans doute pour me distinguer de mes dix frères et sœurs. Je rêvais de devenir chanteuse ou danseuse. Alors, quand ma sœur m'a demandé de l'accompagner au casting d'*À nos amours*, j'y suis allée à reculons. J'ai été prise et j'ai adoré ! Ce que me demandait Pialat me semblait facile et amusant.

Plus jeune, vous sembleriez n'avoir peur de rien. Est-ce toujours le cas ?

Je ne craignais pas grand-chose. J'ai toujours eu des propositions de gens talentueux et ne me posais pas de question. Les choses roulaient. Aujourd'hui, c'est plutôt l'inverse. J'ai davantage conscience de ce que je fais. Le métier m'a rendue plus timide. Rater est moins un problème quand on est jeune. À 57 ans, on a moins le droit à l'erreur. — **Kilian Oram** [*L'Amante anglaise*, de Marguerite Duras, mise en scène par Jacques Osinski | Mar.-sam. 21h, dim. 15h | Théâtre de l'Atelier, 1, pl. Charles-Dullin, 18^e | 01 46 06 49 24 | 10-42€.

L'actrice, chérie du public depuis sa découverte à 15 ans dans « À nos amours », de Pialat, a choisi les planches pour jouer une criminelle.

Qui est Claire Lannes, le personnage principal de « L'Amante anglaise », de Marguerite Duras ?

C'est une femme attachante, avec un côté enfantin, voire naïf. Cette candeur me touche, bien qu'elle ait tué quelqu'un... Dans la première partie de la pièce, on comprend qu'elle est brimée par son mari. Ce dernier l'aime, mais pas comme il faut. À la maison, Claire Lannes n'a jamais rien pu décider seule, y compris ce qu'elle voulait manger. C'est sa cousine qui s'occupait de tout. Cette emprise parlera, je crois, aux femmes d'aujourd'hui.

Comment allez-vous interpréter ce rôle ?

Je vais laisser les mots parler. Pendant tout le spectacle, je serai assise très près du public, sans décor autour de moi.

Essayez-vous de comprendre son geste ?

Je suis fascinée par le fait de connaître les raisons qui ont conduit Claire Lannes à commettre ce meurtre et à sombrer dans la folie. Je crois qu'à force d'être inconsiderée elle a fini par exploser.

SANDRINE
BONNAIRE

MADAMECULTURE



Sandrine Bonnaire est à l'affiche de *L'Amante anglaise*, l'adaptation au théâtre du livre de Marguerite Duras.

THÉÂTRE. Sandrine Bonnaire, L'ÂME DURASSIENNE

L'AMANTE ANGLAISE. AVEC CE TITRE, MARGUERITE DURAS JOUE SUR LE SIGNIFIANT : la menthe anglaise est une plante qu'elle faisait pousser dans son jardin de Neauphle et qu'elle offrait, sous forme de bouture, à ses amies... L'écrivaine s'en est expliquée : « Il s'agit de la menthe anglaise, de la plante, ou, si vous préférez de la chimie de la folie. Elle l'écrit avec l'apostrophe. » Elle ? C'est Claire Lannes, l'héroïne de la pièce de théâtre. Marguerite Duras, qui aimait les faits divers, s'est inspirée de l'histoire réelle d'Amélie Rabilloud qui tua son mari, dépeça son cadavre et dispersa les morceaux en les jetant dans divers endroits. Comme souvent, Duras revient sur le motif, écrivant une première pièce, *Les Viaducs de la Seine-et-Oise*, puis un roman, *L'Amante anglaise*, avant de le transformer en pièce de théâtre. Dans cette fiction, Claire Lannes assassine une cousine sourde et muette. Le mari, Pierre Lannes, reste vivant et un troisième personnage est « L'Interrogateur », celui qui essaie de comprendre l'incompréhensible. Après s'être penché sur Samuel Beckett, le metteur en scène Jacques Osinski s'empare de cette autre écriture du silence. Et pour interpréter l'héroïne durassienne, il a choisi Sandrine Bonnaire, actrice sublime ! • L.C.

« *L'Amante anglaise* », mise en scène Jacques Osinski, avec Sandrine Bonnaire, Frédéric Leidgens et Grégoire Ostermann, à partir du 19 octobre, au Théâtre de l'Atelier, à Paris. theatre-atelier.com



Une pièce qui sonde l'origine du mal. (Sandrine Bonnaire, Frédéric Leidgens.)

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

L'Amante anglaise
Théâtre
Marguerite Duras

TT
| 2h20 | Mise en scène Jacques Osinski | Jusqu'au 30 nov., Théâtre de l'Atelier, Paris 18^e, tél. : 01 46 06 49 24.

«Je n'étais pas assez intelligente pour l'intelligence que j'avais et dire l'intelligence que j'avais, je n'aurais pas pu.» Ainsi parle l'imprévisible Claire Lannes. Celle qui passe des heures assise dans son jardin et croit que la menthe s'écrit «l'amante». Celle qui a découpé en morceaux la grosse cousine sourde et muette qui tenait sa maison. Celle qui, de nuit, jeta l'un après l'autre les bouts de la cousine du pont surplombant les trains de marchandises. Sauf la tête. Celle qu'on croit folle. Pourquoi Marguerite Duras (1914-1996) se passionna-t-elle pour ce sinistre fait divers de 1949, qu'elle adapta d'abord librement en pièce (*Les Viaducs de la Seine-et-Oise*, 1960) puis en roman (*L'Amante anglaise*, 1967), à son tour transformé (et joué) en trio théâtral en 1968? Sans doute charrie-t-il cet innommable, cet indicible qu'elle s'acharne, d'œuvre en œuvre, à rendre nommable et dicible.

Méconnaissant ses limites, ouverte à toutes les pensées sans en retenir aucune, Claire Lannes ignore elle-même les raisons de son crime. «Elle ne s'est jamais accommodée de la vie», elle est «de l'autre côté du monde», lance au mari (Grégoire Oestermann) un mystérieux «interrogateur» (Frédéric Leidgens). Ni juge ni psychanalyste, celui-ci cherche juste à comprendre. Figure-t-il Duras elle-même, incarna-

tion d'un théâtre capable de rendre sensible tout mystère? Marguerite semble pourtant plus proche de la meurtrière, amoureuse passionnée, autrefois, d'un agent de Cahors et à jamais incendiée par lui. Telles nombre de ses héroïnes. Après l'interrogatoire du mari, inquiétant petit-bourgeois au machisme tranquille, suit ainsi celui de Claire (Sandrine Bonnaire). La pièce est d'une radicale simplicité, entraînant peu à peu le public à quêter l'essentiel: l'origine du mal, de l'apparition de la mort. Et si Claire Lannes était la mort? Pour obtenir les bonnes réponses, il faut poser les bonnes questions. Écouter l'autre pour l'entendre dans tous ses détours. Qui en est capable dans notre monde de solitude? «Écoutez-moi... Je vous en supplie...», quémande Claire à la fin du spectacle. Mais l'interrogateur est épuisé et renonce à la faire s'expliquer.

Dans un dispositif minimaliste – Pierre Lannes assis devant le rideau de scène, puis Claire, derrière, dans la gueule géante du théâtre à nu –, Jacques Osinski monte l'admirable et insaisissable pièce telle une cérémonie trop sacrée mais servie avec ferveur par Grégoire Oestermann et Sandrine Bonnaire. Le premier insidieusement cruel, la seconde désespérément opaque. Au milieu du public, qui l'entend le plus souvent sans le voir, l'interrogateur parachève le rituel.

Tellement plus vivante, plus dérangeante, fut *L'Amante anglaise* montée du 18 au 20 octobre par le nouveau patron de l'Odéon, Julien Gosselin, avec quatorze électriques élèves du Conservatoire national supérieur d'art dramatique. Lors d'un atelier insolemment intitulé «Musée Duras» – dix heures consacrées à la dame –, on redécouvrit en soixante-quinze minutes la sauvagerie d'un couple mal assorti et englué dans l'enfer. Commissariat de police reconstitué en vidéo, tribunal et procureur: à la barre, Pierre se ridiculisa, une invraisemblable Claire surgit d'ailleurs, se mêlèrent rire et stupeur. Mais l'«Écoutez-moi... Je vous en supplie...» de la rare Juliette Cahon glace encore les sangs. Quel théâtre, quel festival programmera ce décapant, respectueux et amoureux «Musée Duras»?

Sélection critique par
Kilian Orain

Clôture de l'amour

De et par Pascal Rambert. Durée: 2h. Jusqu'au 11 nov., 18h (sam., dim.), 19h (lun.), Théâtre de l'Atelier, 1, place Charles-Dullin, 18^e, 01 46 06 49 24. (10-40€).

TTT Déjà treize ans que cette pièce signée Pascal Rambert habite les théâtres de France et de l'étranger. Un succès jamais démenti qu'accompagnent depuis le début les extraordinaires Audrey Bonnet et Stanislas Nordey. L'histoire, si simple et bouleversante, reste inchangée: un homme puis une femme règlent la fin de leur amour, dans deux monologues stupéfiants. Lui acte la rupture avec sa partenaire. Elle demeure coite, stoïque; la blessure est immense. Puis elle prend à son tour la parole. Et crie, et dit son amour. Que se passe-t-il dans leur esprit? Dans leur corps? À ce moment précis où se clôt une relation, le temps s'arrête. Et nous, spectateurs, sommes figés par la fin de cette histoire, soufflés par la performance des deux comédiens.

La Fin du début

De Solal Bouloudnine et Maxime Mikolajczak, mise en scène de M. Mikolajczak et Olivier Veillon. Durée: 1h20. Jusqu'au 5 jan., 19h30 (dim.), 21h (lun., mar.), Théâtre Lepic, 1, av. Junot, 18^e, 01 42 54 15 12. (12-32€).

TTT Le 2 août 1992, Michel Berger mourait d'une crise cardiaque. Pas très loin de là se trouvait un petit garçon de 6 ans, Solal Bouloudnine, qui, ce jour-là, comprit qu'en ce bas monde toute chose a une fin. Solal Bouloudnine est le coauteur et l'acteur de ce seul-en-scène où l'humour fait corps avec une angoisse extirpée à coups de (bons) mots.

Son spectacle n'est pas une anamnèse. Plutôt la tentative de rejouer le passé pour mieux se comprendre au présent. Ce retour sur l'enfance et l'adolescence convoque des figures proches et opère des boucles intrigantes, comme si l'interprète-narrateur tentait, en défiant le cours linéaire des événements, de conjurer la loi implacable du temps qui s'écoule. Obsédé par la mort, la maladie, le corps qui lâche, le comédien puise dans son hypocondrie de quoi nourrir une forme de jubilation. Il sait rire de lui, ce qui fait qu'on l'écoute, sans s'esclaffer mais avec un sourire sincère. — **J.G.**

Les gens de Bilbao naissent où ils veulent

De M. Larrea, adaptation J. Boyé et É. Ventura, mise en scène de J. Boyé. Durée: 1h30. Jusqu'au 22 déc., 19h (du mar. au sam.), 18h (dim.), Théâtre Marigny, Carré Marigny, 8^e, 01 86 47 72 77. (25-59€).

TTT Seule en scène devant un rideau de perles, rideau de tous les théâtres intimes, rideau du Théâtre de la Michodière, dont le père de l'héroïne fut concierge, Bérénice Bejo réinvente une existence lourde de chagrins tus, de secrets, de doutes. Celle de Maria, fille d'émigrés espagnols à Paris, ayant fui le franquisme. Malgré les difficultés, la pauvreté, elle entre dans une école de cinéma prestigieuse, et c'est en voulant réaliser un court métrage sur ses origines qu'elle découvre bien des mystères. Le spectacle vaut davantage pour l'incarnation lumineuse, drôle, fine et sensible de Bérénice Bejo, que pour son personnage, adapté ici sans grande originalité ni profondeur.



L'Amante anglaise Jusqu'au 30 nov., au Théâtre de l'Atelier.

Avec une intensité généreuse, la comédienne parvient à le réenchanter. — **F.P.**

Voir article page 10

L'Amante anglaise

De M. Duras, mise en scène de Jacques Osinski. Durée: 2h10. Jusqu'au 30 nov., 21h (du mar. au sam.), 15h (dim.), Théâtre de l'Atelier, 1, place Charles-Dullin, 18^e, 01 46 06 49 24. (10-42€).

TTT Inspirée par un fait divers de 1949, Marguerite Duras tente une fois encore de saisir l'indicible. Pourquoi l'insaisissable Claire Lannes a-t-elle coupé en morceaux sa brave cousine sourde et muette? Elle-même l'ignore. Dans une radicalité glaçante, trois voix s'interrogent: le mari de Claire et cette dernière, questionnés par un interrogateur anonyme, figure de Duras et du théâtre même, qui mieux que la parole ordinaire peut rendre compte de l'innommable par ses silences et ses non-dits... Dans un dispositif réduit à l'essentiel, Jacques Osinski monte la pièce de 1968 comme une cérémonie sacrée. Avec des lenteurs, une pesanteur de rituel. L'interrogateur est hélas caché dans la salle, ce qui ôte encore de la vie au spectacle, mais les comédiens Grégoire

Oestermann (d'une cruelle douceur) et Sandrine Bonnaire résistent. — **F.P.**

L'Extraordinaire Destinée de Sarah Bernhardt

De et par G. Martineau. Durée: 1h45. Jusqu'au 5 jan., 20h30 (mer., ven., mar.), 18h (sam.), 18h30 (dim.), Théâtre du Palais-Royal, 38, rue Montpensier, 1^{er}, 01 42 97 40 00. (18-65€).

TTT Elle ne ressemble en rien à l'irrésistible Sarah Bernhardt (1844-1923): grande, costauda, la voix plus virile qu'enjôleuse. Pourtant Estelle Meyer recrée le monstre sacré. Dans la truculente comédie musicale biographique qu'a dessinée Géraldine Martineau — en insistant sur le féminisme supposé de l'immense interprète de Racine, de Rostand, d'Hugo —, Sarah Bernhardt apparaît dans son désir fou de réussite, avec l'audace que celui-ci nécessite. De l'éducation calamiteuse au couvent à la quête jamais satisfaite de l'amour maternel, des débuts incendiaires à la Comédie-Française aux tournées américaines, de l'absence du fils unique au mariage tourné avec Sacha Guitry, elle est

THÉÂTRE



RENCONTRE

SANDRINE BONNAIRE

« Une histoire de folie et d'amour »

Elle revient sur scène pour incarner la meurtrière Claire Lannes dans « L'Amante anglaise » de Marguerite Duras, et fourmille de projets.

AVATARS D'UN FAIT DIVERS

Au commencement, il y a un fait divers. Il date de 1949. Il se passe à Savigny-sur-Orge. Une femme, Amélie Rabilloud, a tué son mari à coups de marteau. Il l'humiliait, la maltraitait. Elle a découpé son cadavre et en a jeté, nuit après nuit, les morceaux. Aux assises de Seine-et-Oise, en 1952, c'est le brillant M^r Fioriot qui la défend. Elle est condamnée à cinq ans de réclusion criminelle. Huit ans plus tard, Marguerite Duras écrit *Les Vieux de la Seine et d'Orléans*. Le mari et la femme assassinent leur cousin, femme à tout faire chez eux. Dès 1960, Roland Monod signe une mise en scène à Marseille, et en 1963 c'est Claude Régy qui dirige Katharina Renn au Poche-Montparnasse. Viendront ensuite Madeleine Renaud, Suzanne Flon, beaucoup d'autres. Puis, comme elle le fera souvent avec ses textes, Duras développe d'autres formes. Une pièce de théâtre, *L'Amante anglaise*, en 1967. Elle a transformé les faits. Claire Lannes a tué Marie-Thérèse Bousquet, sa cousine, sourde et muette, que son mari a fait venir pour qu'elle lierne la maison. On ne sait pas si le personnage de l'interrogateur est un policier ou un psychologue, A.J.

PROPOS RECUEILLIS PAR
ARMELE HELLIOU

Après Madeleine Renaud, Suzanne Flon, Ludmila Mikal, Judith Magre, et quelques mois avant Dominique Reymond, Sandrine Bonnaire a accepté la proposition du metteur en scène Jacques Osinski d'incarner Claire Lannes, la femme énigmatique, meurtrière, qui découpe en morceaux sa victime, au cœur de *L'Amante anglaise*. Frédéric Leidgens dans la partition de l'interrogateur et Grégoire Oestermann dans celle du mari, Pierre Lannes, lui donnent la réplique. À quelques semaines de la première, le 19 octobre au Théâtre de l'Atelier, nous l'avons rencontrée, serotine et concentrée, bossuettes et sourire amical, alors que l'équipe avait déjà accompli les premiers « filages » du texte de Marguerite Duras, inspiré d'un fait divers authentique.

Qu'est-ce que vous a convaincu de revenir au théâtre ?

Jacques Osinski mettait en scène *Fin de partie* de Samuel Beckett lorsqu'il m'a contactée, me disant qu'il souhaitait me proposer une pièce. Je l'ai rencontré au Théâtre de l'Atelier, où venait de se donner la pièce avec Denis Lavant et Frédéric Leidgens. C'était en juin 2023. Dominique Bessechard, qui était la maîtresse que Jacques était le fils d'officier, ma mère dans *À nos amours*, en 1983.

Commentiez-vous le texte de *L'Amante anglaise* ?

Non, et je n'ai jamais eu l'occasion de voir la pièce sur scène. Jacques Osinski m'en a parlé, m'a dit qu'il serait mes partenaires, Grégoire Oestermann et

Frédéric Leidgens, j'ai accepté, très heureuse de retrouver le théâtre.

Quels souvenirs avez-vous de vos débuts dans la grande pièce de Bertolt Brecht *La Bonne Arme du Se-Tchouan*, à Gennévilliers, sous la direction de Bernard Sobel ?

C'est le plus beau souvenir de ma vie de comédienne. C'était en 1989-1990. Je ne sais pas comment Bernard Sobel m'avait contactée. Par Marta Casares, peut-être, avec qui j'avais tourné quelques années auparavant. Ça par Serge Rousseau, qui était mon agent. J'avais déjà tourné pas mal de films, mais le théâtre, jamais ! Il m'a fallu une bonne dose d'inconscience pour accepter. Cette inconscience m'a sauvée.

Avec Claire Lannes, vous retrouvez un personnage pur qui, malgré son crime, reste paradoxalement innocent.

Il y a en Claire Lannes quelque chose d'enfantin. Elle doit être à la fois transparente et opaque. Qui peut comprendre ses motivations ? Évidemment, il ne faut pas ne rien exprimer du tout. C'est cette note qui est difficile à tenir.

Avez-vous beaucoup travaillé la mémorisation du texte ?

Oui, Claire Lannes parle sans logique. Elle saute du coq à lâne. Il est difficile de trouver des points d'appui. J'aime savoir les textes jusqu'à ce moment où ils sont tellement intégrés qu'ils sont présents, profondément et simplement. J'ai beaucoup répété. Avec une amie, Caroline Bottaro, qui m'a dirigée dans Joueuse, en 2009, et qui réalise actuellement un film sur la création du spectacle. J'ai également mis à contribution l'une de mes filles et mes sœurs !

Comment se présente le spectacle ?

Jacques Osinski a choisi la dernière version. Il suit les didascalies : pas de décor, pas de costumes. Je suis assise sur une chaise, vêtue d'une petite robe noire. Une seule robe. Il est dit dans la pièce que Claire est coquette. L'interrogateur, ainsi que le désigne Marguerite Duras, est dans la salle, va et vient jusqu'au plateau. La pièce est construite en deux mouvements, il n'y a pas d'échange, dans la pièce, entre Pierre et Claire Lannes, entre moi et Grégoire Oestermann. Mais j'assiste à ses séances de travail, bien sûr.

Quand ont commencé les répétitions ?

À l'été 2023, nous avons décidé du projet. Un an plus tard, nous avons passé trois jours autour d'une table à déconstruire le texte. Nous nous sommes rendus à la dernière version, mais nous nous reportons souvent à l'édition de la collection L'Imaginaire, plus précise et plus bavard. Cela éclaire certains détails.

Jacques Osinski dit que la langue de Duras lui évoque celle de Beckett.

Qu'en pensez-vous ?

Il est certain que Jacques Osinski met en scène d'abord la langue elle-même et que nous devons, Frédéric Leidgens, Grégoire Oestermann et moi, fuir toute psychologie. C'est là qu'est la difficulté.



J'aime savoir les textes jusqu'à ce moment où ils sont tellement intégrés qu'ils sont présents, profondément et simplement

Selon vous de quel parti *L'Amante anglaise* ?

De folie et d'amour. Le premier amour de Claire, à Cahors qui n'a pas abouti. Avec Pierre, elle ne connaît pas de vie heureuse. Il la trompe, elle s'enferme. Elle est sans espoir. Elle se réfugie dans le jardin. Il y a des couleurs de la lumière. Elle se réfère aux saisons, elle s'échappe.

Avez-vous connu Marguerite Duras ?

Non, je ne l'ai pas connue. Dans les livres ou les reportages, elle apparaît très dure dans ses relations avec les comédiennes et comédiens. Avec Madeleine Renaud, elle est particulièrement désagréable.

Il y a quelques années, on vous a admirée dans un spectacle de danse, avec la chorégraphe Raja Shakarian. Une expérience à renouveler ?

Le *Miroir de Jade*, que nous avons créé au Rond-Point en 2015, est le fruit de notre amitié, car je connais Raja depuis l'enfance. Nous ne nous sommes jamais quittées. J'ai beaucoup aimé cette expérience, mais, pour le moment, je suis ailleurs.

Du côté du cinéma ?

J'ai tourné dans *La Vie devant moi* de Nils Tavernier, qui s'est inspiré d'entretiens filmés par Spielberg, des témoignages de personnes ayant échappé à la Shoah. Je joue une femme sauvée par des Justes, cachée trois ans durant, avec ses parents, dans une toute petite chambre. J'ai rencontré à cette occasion Adeline d'Hermy, de la Comédie-Française. Je participe aussi à *Famfronze* de Claude Lelouch. Mais j'ai surtout des projets de réalisation. D'une part un film sur la vie de ma mère, qui, à 12 ans a été séparée de sa propre mère, la chercheuse pendant trente ans, la retrouvée dans un asile psychiatrique et élevée. J'avais 10 ans lorsque j'ai connu cette grand-mère qui, hélas, est morte peu de temps après. J'associe cette histoire à celle de la comédienne Isabelle de Hérigny, enfant adoptée qui disait : « Tant que je ne connais pas mes racines, je suis sur du sable mouvant. » D'autre part, j'espère tourner une minisérie d'après Valérie Hervo, première femme à avoir ouvert un club libertin, Les Châtaignes. Une manière de parler de liberté.

Continuez-vous à écrire ?

J'ai composé une série de textes courts sur tout ce qui m'a impacté dans la vie, événements heureux ou malheureux. Ça paraîtra au Cherche midi sous le titre *Impacts*.

Et avez-vous poursuivi ces lectures musicales que vous aimez tant ?

C'est en effet une forme que j'apprécie particulièrement. Avec Erik Truffaz, improvisiste et compositeur, nous avons construit une double lecture de textes de Patti Smith et d'Arthur Rimbaud. Il y a une vraie mise en espace, avec une grande ponctuation de chœur imaginée par une de mes sœurs. Nous donnerons ce spectacle en tournée, et ensuite j'espère le présenter à Paris.

Théâtre de l'Atelier, à partir du 19 octobre. Du mardi au samedi à 21 heures, le dimanche à 15 heures. Les textes de Marguerite Duras sont publiés chez Gallimard.

L'OBS

21.11.24

Assiette anglaise

THÉÂTRE **L'Amante anglaise.**

de Marguerite Duras, mis en scène par Jacques Osinski. Théâtre de l'Atelier, Paris-18^e, jusqu'au 31 décembre.

●●●●● Pas l'ombre d'une amante anglaise ici – on comprendra le titre au fil du spectacle. Mais un homme, une femme qui, l'un après l'autre, sont questionnés par un « interrogateur ». Est-il psychiatre ? Juge ? Journaliste ? De sa voix grave, assis au milieu

des spectateurs, il sonde l'esprit et l'âme des deux personnages.

Puisant son inspiration dans un fait divers, Marguerite Duras nous montre les époux Pierre et Claire Lannes. Elle est l'un de ces monstres qui fascine l'autrice. Après avoir tué sa cousine sourde et muette, elle l'a dépecée puis

éparpillée dans les wagons d'un train. Malgré le talent de comédiens remarquables (Grégoire Oestermann, Frédéric Leidgens et Sandrine Bonnaire – *photo*), on reste étranger à leurs confessions. Immobiles devant un rideau de fer puis sur le plateau nu du théâtre aux murs troués, ils se livrent sans se livrer vraiment, au fil d'entretiens fastidieux. Le cérémonial est monotone, et l'assiette anglaise servie (très) froide. Inutile de chercher à comprendre les racines du mal. « *La vérité des ténèbres* », disait Duras, est impénétrable. C'est peine perdue, on ne percera pas l'énigme, et finalement peu nous importe.

Nedjma Van Egmond



© RIV - GRAND PALAIS (MUSÉE D'ART MODERNE), FRANÇOIS BAUD - PIERRE GRESBOS

Le Canard enchaîné

30 octobre 2024



Le Point

Les dix spectacles à Paris à réserver de toute urgence en cette fin d'année

SÉLECTION. La programmation des théâtres parisiens est particulièrement riche en décembre. « Le Point » vous aide à faire votre choix.

Par [Baudouin Eschapaspe](#), [Aurélie Raya](#), [Violaine de Montclos](#) et [Valérie Marin La Meslée](#)

Publié le 01/12/2024 à 10h20

L'Amante anglaise

Elle arrive en seconde partie, quand la scène se dégage, et l'on se demande comment on a pu se passer de l'éclat de son regard. Après Madeleine Renaud et Suzanne Flon, Sandrine Bonnaire devient Claire Lannes, personnage inspiré à Marguerite Duras par Amélie Rabilloud, qui assassina son mari et le découpa en morceaux, qu'elle jeta dans plusieurs trains.

Dans *L'Amante anglaise*, Marguerite Duras imagine le meurtre d'une cousine, sourde et muette, venue aider dans la maison des Lannes. Le mari (Grégoire Oestermann), lui, est bien vivant, tâchant de répondre à un interrogateur (Frédéric Leidgens), assis dans le public. Ni psy ni flic, celui-ci parle « en » Duras, que les abords de la folie fascinaient. Sur scène, sa présence est intense au côté de Bonnaire, dont le sourire éclaire cette pièce qui nous ramène aux années 1980. La grâce de la comédienne est absolue dans un jeu privé de gestuelle, tout au service d'un cri :

« Écoutez-moi ! »

Mise en scène de Jacques Osinski. Au [théâtre de l'Atelier](#) jusqu'au 31 décembre 2024.

Le Monde

Dans le théâtre privé, à Paris, les actrices se donnent le beau rôle

Isabelle Carré, Sandrine Bonnaire et Isabella Rossellini éclairent la saison par une présence sur scène que chacune met au service d'un répertoire exigeant et offensif.

Par [Joëlle Gayot](#)

Publié le 19 septembre 2024



Isabelle Carré, dans « La Serva amorosa », de Carlo Goldoni, au Théâtre de la Porte-Saint-Martin, à Paris, le 5 septembre 2024. JEAN-LOUIS FERNANDEZ

En lettres capitales, au fronton des théâtres privés parisiens, claquent les noms d'actrices qui ne sont pas là pour amuser la galerie, en jouant les épouses trompées ou les soubrettes écervelées. Isabelle Carré, Sandrine Bonnaire et Isabella Rossellini : ces comédiennes popularisées par le cinéma, extirpent les spectacles de leurs ornières commerciales pour les élever à hauteur d'une exigence intime offensive. Elles n'incarnent pas des potiches, mais des figures exemplaires, puissantes par la pensée, efficaces par l'action, assumant le pire comme le meilleur d'elles-mêmes. Ces actrices distillent au cœur d'un théâtre privé, peu coutumier du fait, une dose certaine de féminisme. Elles le font d'autant mieux qu'à leurs côtés œuvrent des complices metteuses en scène ([Catherine Hiegel](#)), autrices ([Géraldine Martineau](#)) et/ou directrices de lieu (Rose Berthet).

À la tête du Théâtre de l'Atelier, à Paris, depuis 2022, Rose Berthet veut renouveler le public en mélangeant sang neuf et valeurs sûres. « *On ne sait jamais ce qui va marcher, mais on essaie*

de minimiser les risques », explique-t-elle. Comment ? En confiant à une star au talent très fédérateur ([Fabrice Luchini](#)) la première partie de la soirée. Puis en poursuivant, la nuit venue, par des projets plus risqués. Aux *Illusions perdues*, d'après Balzac, spectacle actuellement proposé par Pauline Bayle, succéderont, mi-octobre, les représentations de *L'Amante anglaise*, de Marguerite Duras, avec Sandrine Bonnaire en tête d'affiche.

« Projets plus périlleux »

Si la billetterie générée par Fabrice Luchini ne finit pas dans les caisses de L'Atelier (l'acteur, qui loue la salle, garde pour lui les bénéfiques), sa notoriété est un atout publicitaire : « *Son succès me permet de programmer des projets plus périlleux* », confie Rose Berthet, dont l'ambition est de défendre la création et de promouvoir la parité. « *Les lignes bougent. La reprise de spectacles créés dans le théâtre public – c'est le cas des Illusions perdues – donne aux œuvres une chance supplémentaire d'être vues. Les jeunes générations sont sensibles à des propositions qui ne reposent plus seulement sur les comédies de boulevard et le divertissement.* » [Antoine Courtois, propriétaire du lieu](#), lui laisse les mains libres. « *Il me fait confiance, et je n'ai pas de cahier des charges* », se félicite la directrice, à qui incombe tout de même la tâche de ne pas faire de déficits.

Sueurs froides garanties. Car il n'existe pas de recette imparable pour capter un public tenté par une offre culturelle parisienne pléthorique. Rose Berthet a beau être volontariste, il lui arrive de naviguer à vue : « *Notre jauge est de 560 places. Nous comptons sur le bouche-à-oreille, mais nous ne savons jamais pourquoi un spectacle démarre fort, ou pas.* » Avec prudence, elle annonce seulement trente dates de représentation pour *L'Amante anglaise*. Si les gens sont au rendez-vous, ce nombre grimpera à soixante. La présence de Sandrine Bonnaire suffira-t-elle à doubler la mise ? « *Je ne cherche pas, avant tout, une vedette de cinéma, se défend Rose Berthet, mais il est vrai que le nom de Sandrine peut rassurer.* »

Mise en scène par Jacques Osinski, l'ancienne égérie de Maurice Pialat endosse le rôle de Claire Lannes, épouse sans aspérité apparente, mais qui, apprend-on, a assassiné sa cousine de sang-froid, avant de la découper en morceaux. Un parcours 100 % durassien et une responsabilité pour l'actrice autour de laquelle s'est monté le projet : « *J'ai l'obligation que ça marche* », admet celle qui, à 23 ans, faisait ses premiers pas d'interprète, en 1990, au Théâtre de Gennevilliers (Hauts-de-Seine). Elle jouait dans une pièce de Brecht ([La Bonne Ame du Se-Tchouan](#)), mise en scène par [Bernard Sobel](#). Souvenir vif d'un « *grand monsieur, exigeant, marginal et viscéral* », qui a laissé des traces. « *La viscéralité est précisément ce que je cherche dans un personnage.* » Victime d'un trac irrationnel qui surgit quand elle s'en croit enfin débarrassée (il se manifeste parfois, déplore-t-elle, « *à la vingtième représentation* »), l'actrice apprend *L'Amante anglaise* sur le bout des doigts : « *Je suis un bon petit soldat. L'oubli d'un seul mot peut me déstabiliser.* »

Défendre la dignité d'une femme

La prose de Marguerite Duras ne lui facilite pas le travail. La parole de Claire Lannes a beau être concrète et immédiate, l'héroïne donne aussi l'impression de « *raconter n'importe quoi* ». Il s'agit donc de faire entendre la logique souterraine d'une femme dont la vision du monde tranche avec l'ordinaire. « *Claire parle de tout : politique, écologie, maltraitance exercée par un mari qui ne la comprenait pas.* » Est-elle folle ou pas ? Parce que cette question n'a pas de réponse ferme et que les égarements de la normalité lui rappellent [Sabine, sa sœur autiste](#), Sandrine Bonnaire a accepté le rôle comme on accepte une mission : celle qui consiste à défendre la dignité d'une femme reléguée en enfer.



Sandrine Bonnaire, dans « L'Amante anglaise », de Marguerite Duras, au Théâtre de l'Atelier, à Paris, le 22 avril 2024. PIERRE GROSOBOIS

« *Vive notre sexe, et que crèvent ceux qui en disent du mal !* », renchérirait sans doute [Isabelle Carré](#). Cette réplique existe bel et bien dans *La Serva amorosa*, de l'Italien Carlo Goldoni, une comédie que joue cette actrice lumineuse au Théâtre de la Porte-Saint-Martin, à Paris. Reprenant le rôle de Coraline, interprété en 1992 par Catherine Hiegel (qui, aujourd'hui, met en scène la pièce), Isabelle Carré adopte le caractère trempé d'une domestique clairvoyante. « *Goldoni est le premier à avoir fait d'une servante une héroïne* », s'enthousiasme-t-elle sans hésiter sur le panégyrique : « *Elle est intelligente, elle comprend les êtres, elle se sert de tout. Elle me fascine. C'est une Scapin avec une jupe et des larmes.* »

Des larmes, c'est vrai, mais aussi et surtout un sens opportun de la stratégie, qui permettra à l'intuitive Coraline de sauver du désastre son benêt de maître. La comédienne ne s'était encore jamais produite à la Porte-Saint-Martin. Grand plateau, salle à l'italienne, lustres dorés : rien ne

l'effraie. Ce qui la touche, en revanche, c'est cette attente inaltérable d'un public dont elle voudrait, en plus de l'émouvoir, « réveiller la conscience », grâce à une comédie qui, même écrite en 1752, saura alimenter les « luttes militantes et féministes ».

Les clichés restent



Isabella Rossellini, dans « Le Sourire de Darwin », au Théâtre national de Nice, en avril 2022. VIRGINIE LANCON

Nouvelle venue au théâtre La Scala, à Paris, Isabella Rossellini s'y présente telle qu'elle est : une septuagénaire bien dans sa peau qui, à 55 ans, avait repris des études en éthologie. Un cheminement qui, mine de rien, en dit long sur son désir de ne pas être l'esclave du désir fluctuant des cinéastes. La fille d'Ingrid Bergman et de Roberto Rossellini, mannequin pour la marque Lancôme et visage marquant de *Blue Velvet* (1986), de David Lynch, ne triche pas avec ses rides. Elle ne compose pas davantage avec son âge lorsqu'elle monologue sur le plateau. Avec *Le Sourire de Darwin*, conférence animée sur l'expression des émotions chez les hommes et les animaux, elle paie de sa personne : « Je me joue moi-même, en tant qu'éthologue qualifiée. Ceux qui s'attendent à me voir apparaître en robe à paillettes seront déçus. Je ne porte pas de vêtements haute couture, mais un costume de chimpanzé ! » C'est sous cette parure (entre autres facéties de chiffons) qu'elle disserte sur l'empathie ou l'origine de l'espèce, et coud les liens entre ses multiples facettes : comédienne et scientifique, artiste mais savante.

Lire « Je ne serais pas arrivée là si... » (2021) : Article réservé à nos abonnés [Isabella Rossellini : « Si vous me demandez à quel siècle j'aurais souhaité vivre, c'est bien celui-ci ! »](#)



Estelle Meyer (à gauche), dans le rôle de Sarah Bernhardt, dans « L'Extraordinaire Destinée de Sarah Bernhardt », au Théâtre du Palais-Royal, à Paris, le 24 août 2024. FABIENNE RAPPENEAU

[Sarah Bernhardt \(1844-1923\) aurait apprécié ces émancipations féminines](#) qui contaminent (pour le meilleur) les scènes du théâtre privé. Géraldine Martineau consacre un texte et un spectacle (*L'Extraordinaire Destinée de Sarah Bernhardt*) à cette tragédienne, dont la vie trépidante lui a donné le tournis : « *Je suis tombée amoureuse d'elle, de son humour, son panache et sa liberté.* » Il lui a fallu se battre pour imposer au Théâtre du Palais-Royal, à Paris, une comédienne que personne n'imaginait dans les habits de la « Divine ». « *J'ai choisi Estelle Meyer, et me suis heurtée au fait qu'elle n'était pas une tête d'affiche, décrit-elle. Certains m'ont même affirmé qu'elle n'avait pas le physique adéquat.* » Troublée par ces remarques, Géraldine Martineau n'a pas lâché : « *On reprochait aussi son apparence à une Sarah Bernhardt jugée trop maigre pour les canons de l'époque.* »

Lire la critique (2024) | Article réservé à nos abonnés [Au Théâtre du Palais-Royal, à Paris, Sarah Bernhardt réenchantée par Estelle Meyer](#)

Les siècles passent, les clichés restent, mais le théâtre les combat pied à pied. Aujourd'hui plus que jamais, pour avoir brûlé chaque feu rouge qui se présentait devant elle, la tragédienne est une source d'inspiration. Entrepreneuse, directrice de lieux, communicante avant l'ère des publicitaires modernes, patriote revendiquée luttant contre un antisémitisme venimeux, elle ne dépare pas dans ce XXI^e siècle chahuté par un mouvement #metoo qui bouleverse les équilibres femmes-hommes. « *Grâce à elle, j'ai vu plus grand, et j'ai osé demander plus* », s'exclame Géraldine Martineau. Voir plus grand, demander plus : si ce n'est pas un mot d'ordre, ça y ressemble.

Fabrice Luchini lit Victor Hugo. [Théâtre de l'Atelier](#), Paris 18^e. Du 22 octobre au 19 décembre.

Les Illusions perdues, d'après Balzac, mise en scène de Pauline Bayle. Avec Manon Chircen, Anissa Ferial, Zoé Fauconnet, Frédéric Lapinsonnière, Adrien Rouyard. [Théâtre de l'Atelier](#), Paris 18^e. Jusqu'au 6 octobre.

L'Amante anglaise, de Marguerite Duras, mise en scène de Jacques Osinski. Avec Sandrine Bonnaire, Frédéric Leidgens, Grégoire Oestermann. [Théâtre de l'Atelier](#), Paris 18^e.
A partir du 19 octobre.

La Serva amorosa, de Carlo Goldoni, mise en scène de Catherine Hiegel. Avec Hélène Babu, Jackie Berroyer, Isabelle Carré, Olivier Cruveiller, Antoine Hamel, Jeremy Lewin, Tom Pezier, Jérôme Pouly, Stanislas Stanic. [Théâtre de la Porte-Saint-Martin](#), Paris 10^e. Du 25 septembre au 4 janvier 2025.

Le Sourire de Darwin, de et avec Isabella Rossellini, mise en scène de Muriel Mayette-Holtz. [La Scala](#), Paris 10^e. Du 19 au 24 novembre.

L'Extraordinaire Destinée de Sarah Bernhardt, mise en scène de Géraldine Martineau. Avec Estelle Meyer, Marie-Christine Letort, Isabelle Gardien, Blanche Leleu, Priscilla Bescond, Adrien Melin, Sylvain Dieuaide, Antoine Cholet, Florence Hennequin, Bastien Dollinger. [Théâtre du Palais-Royal](#), Paris 1^{er}. Jusqu'au 22 décembre.
[Joëlle Gayot](#)

Les Echos

SPECTACLES & MUSIQUE
CRITIQUE

Sublime « Amante anglaise » au Théâtre de l'Atelier

Dans une mise en scène épurée de Jacques Osinski, Sandrine Bonnaire incarne magistralement la folie criminelle de l'héroïne de Duras. Avec Frédéric Leidgens et Grégoire Oestermann, elle forme un trio d'exception, porteur de tous les non-dits d'un drame qui interroge l'absurdité de l'existence.

[Spectacles & Musique](#)



Par son jeu concret, jamais éthéré, Sandrine Bonnaire donne une densité phénoménale à son personnage sombrant dans la folie. (© Pierre Grosbois)

Par [Philippe Chevilley](#)

Publié le 21 oct. 2024 à 17:00 Mis à jour le 22 oct. 2024 à 08:57

Elle se tient immobile, assise sur une chaise, seule sur le devant de la scène du Théâtre de l'Atelier. Le regard fixe, intense, par instants perdu vers un ciel lointain, elle répond d'une voix limpide à l'Interrogateur. Parfois, elle sourit, lorsqu'elle parle de son jardin refuge et de « la menthe anglaise » qui poussait au pied de sa maison de Viorne... Puis, elle se fait grave, visage fermé, tressaillant à peine quand elle évoque son crime, atroce...

Sandrine Bonnaire est impressionnante dans le rôle de Claire Lannes, héroïne de « L'Amante anglaise », coupable d'avoir sans raison apparente trucidé et dépecé sa cousine sourde et muette. Par son jeu concret, jamais éthéré, mettant en relief méthodiquement les non-dits du texte, elle donne une densité phénoménale à son personnage tutoyant la folie et confère une fulgurante modernité à la pièce de Marguerite Duras, créée en 1968.

Le public ne perd pas une miette de ses mots et de ses gestes en suspens. Il réserve la même écoute à l'interrogatoire serré, mené de sa voix sortilège par Frédéric Leidgens, et aux justifications embarrassées du mari qui n'a rien vu venir, Pierre, incarné avec une distance subtile par Grégoire Oesterman. Cette « quintessence du petit-bourgeois haïssable » selon Duras est saisie dans sa mâle assurance, soudainement ébranlée. Le comédien le montre plus décontenancé que vraiment attristé par ce crime qui va le débarrasser de sa femme dérangée.

Abîmes

Variation sur un fait divers, sujet déjà d'une première pièce de l'écrivaine en 1949, « Les Viaducs de la Seine-et-Oise », « L'Amante anglaise » est une mécanique implacable. Ce vrai faux drame policier, divisé en deux interrogatoires d'égale longueur (le mari, puis la meurtrière) exige l'épure. [Jacques Osinski est un maître en la matière](#) comme en témoignent ses récentes mises en scène de l'oeuvre de Beckett.

Il s'est donc effacé derrière le texte. Il a réuni un trio d'acteurs hors-norme et les a accompagnés avec soin dans toutes les nuances d'un drame où chaque réplique ouvre des abîmes, chaque silence nous renvoie à la folie qui rôde aux confins du monde. Un seul effet spectaculaire marque le spectacle : quand le rideau de fer bornant le premier interrogatoire se lève sur la scène vide et laisse apparaître tout au fond Sandrine Bonnaire, avançant tel un ange noir surgi de l'enfer.

Evidemment, ce qui vient à l'esprit quand la représentation s'achève est la célèbre formule de Duras, « sublime, forcément sublime », qui fit scandale en 1985 au moment de l'affaire Grégory et alors mal à propos. Elle sied mieux à cette « Amante anglaise », insaisissable et tragique, transcendée par trois comédiens incandescents.

L'AMANTE ANGLAISE

de Marguerite Duras

Mise en scène de Jacques Osinski

Paris Théâtre de l'Atelier

www.theatre-atelier.com

A Versailles - Montansier du 9 au 11 janvier.

A Poitiers (le 14), à Toulon, les 16 et 17, et à Deauville (Franciscaine) le 8 février, etc.

2 h 10.



Dans « L'Amante anglaise », Sandrine Bonnaire au plus près des affects

La comédienne incarne le rôle-titre dans la pièce de Marguerite Duras, mise en scène par Jacques Osinski au Théâtre de l'Atelier, à Paris.

Par [Joëlle Gayot](#)

Publié le 22 octobre 2024



Sandrine Bonnaire dans « L'Amante anglaise », de Marguerite Duras, mise en scène par Jacques Osinski. PIERRE GROSOIS

Et soudain, l'imparfait a pétrifié le théâtre. Avec ce temps de l'indicatif qui maintient le passé révolu dans un semblant de survivance, avec ce temps au goût d'inachevé dont elle ne se prive pas, Marguerite Duras immobilise le théâtre dans un suspens auquel nos vies contemporaines ne sont plus habituées. La confrontation avec sa pièce, *L'Amante anglaise*, mise en scène par Jacques Osinski au Théâtre de l'Atelier, à Paris, souligne cette évidence, alors que rien ne se passe sur le plateau, que des questions et leurs réponses.

Pas, ou presque pas, d'allées et venues des acteurs, pas d'actions inouïes, pas de décor fastueux, mais un rideau de fer abaissé et, plus tard, l'espace nu et brut de la salle. Pour le spectateur, pendant près de deux heures quinze, il n'y a rien de spectaculaire à se mettre sous la dent. A part l'essence même du théâtre : les interprètes, le verbe de Duras, et sa prose qui installe le trouble dans la fiction. On ne s'ennuie pas une seconde à la vue et à l'écoute du trio de comédiens (Sandrine Bonnaire, [Frédéric Leidgens](#), Grégoire Oestermann), mais on entre dans un curieux état de sidération avec l'impression tenace d'être aussi piégés que le sont les acteurs entre des vérités qui louvoient et ne se fixent jamais.

Inspirée par un fait divers (le meurtre et le dépeçage d'un homme, en 1949, par son épouse, Amélie Rabilloud), Marguerite Duras a pris des libertés avec le réel pour le passer au tamis de son écriture. La « *dépeceuse tranquille* » – ainsi que la surnommait la presse – sera l'héroïne de deux de ses textes : *Les Viaducs de la Seine-et-Oise* (Gallimard, 1960) et, sept ans plus tard, *L'Amante anglaise* (Gallimard), dont l'adaptation théâtrale est mise en scène par Claude Régy dès 1968, avec Claude Dauphin, Michael Lonsdale et Madeleine Renaud.

Détresse poignante

Lieu du drame : Viorne – cette ville imaginaire est substituée au lieu originel de Savigny-sur-Orge. Victime du meurtre : Marie-Thérèse Bousquet, la cousine sourde et muette de Claire Lannes. Le mari, Pierre Lannes, n'est pas celui que l'on dépèce, même s'il ne s'y trompe pas : « — *Je crois que si Claire n'avait pas tué Marie-Thérèse, elle aurait fini par tuer quelqu'un d'autre. — Vous ? — Oui. Puisqu'elle allait vers le crime dans le noir, peu importe qui était au bout du tunnel, Marie-Thérèse ou moi...* »

Le crime est su. Sur ce point-là au moins, aucune ambiguïté. Le reste est affaire de variations subtiles, à la limite du détectable. Duras multiplie les lignes de fuite au point de mettre sa fiction en déroute. Impossible de s'emparer, d'un geste sûr, des faits racontés, de les jauger et d'en tirer des conclusions tranchées. A mesure que les protagonistes s'expriment, leurs récits échappent à la saisie. Une certitude pourtant : la détresse poignante de Claire Lannes, à qui l'écrivaine rend justice en la resituant à sa juste place de femme intelligente et loin d'être folle.

La version que donne du drame le mari (Grégoire Oestermann), premier à être questionné par un Interrogateur sec et sinueux (Frédéric Leidgens), est une suite inconsciente d'aveux qui, mis bout à bout, dressent de l'homme un portrait double : débonnaire mais méprisant, sensible mais étroit d'esprit, Pierre Lannes se préoccupait de lui-même avant de se soucier de sa femme. On parlerait aujourd'hui d'une forme de maltraitance par le déni et l'indifférence.

Assigné sur sa chaise devant le rideau de fer, le comédien, col de chemise ouvert et cheveux blancs ébouriffés, jette sur le public des regards inquiets en quête de complicité. Tout l'inverse de Sandrine Bonnaire, qui joue Claire, l'épouse, soumise, elle aussi, à une longue inquisition. Les yeux de l'actrice ne s'égareront pas et fixent Frédéric Leidgens sans ciller. Claire Lannes ne réclame rien de plus qu'un peu d'attention. « *Écoutez-moi* », implorera-t-elle en dernier recours, alors que l'Interrogateur lui rétorque que non, quoi qu'elle avoue, il ne lui parlera plus.

Humilité vertueuse

Dans le Théâtre de l'Atelier, l'attente est un partenaire dramaturgique terrible, qui impose ses frustrations, sa tension et ses lois. Attendre l'entrée en piste de la meurtrière, attendre la venue de Sandrine Bonnaire. Dans ces conditions-là, il n'est pas simple d'entamer la partie, mais Grégoire Oestermann relève le défi. Il a, pour lui, du métier et cette humilité vertueuse qui est l'apanage des grands. Il est le prélude, le plat de résistance va suivre. Une heure s'écoule donc en sa compagnie, avant que le rideau de fer se lève et n'oppose plus au public sa masse impénétrable. Une heure avant que, depuis l'ancre obscur du plateau, une fine silhouette vêtue d'une robe sombre gagne l'avant-scène et prenne place, à son tour, sur la chaise.

Sandrine Bonnaire effectue son retour au théâtre sans se prendre pour une star. Ni effets de manche ni trémolos, elle incarne son personnage avec sobriété, précision et sérieux. Elle est concrète, immédiate et au ras des affects. La comédienne ne s'autorise des sorties de route émotionnelles qu'en de rares occasions. Un sourire lumineux par-ci, une tristesse par-là, quelques larmes. Au fond, elle ne frémit que lorsque Marguerite Duras lâche – et l'Interrogateur avec elle – les rênes des questions pour laisser parler Claire. La meurtrière peut enfin percer le « couvercle de plomb » qui se tient au-dessus de sa tête pour livrer ses « *pensées sur le bonheur, sur les plantes en hiver, certaines plantes, certaines choses, la nourriture, la politique, l'eau, sur l'eau, les lacs froids* », etc. Dans ces instants, qui se comptent sur les doigts d'une main, Sandrine Bonnaire est bouleversante et le spectacle, alors, cesse d'être ce lac de sensations médusées et statiques qui ne remontent pas assez flotter à la surface.

En ouverture de sa note d'intention, Jacques Osinski convoque les mots de Claude Régy : « *Le metteur en scène (...) n'est là que pour libérer certaines forces inconscientes. Les animateurs autoritaires cassent le texte, brisent le jeu et ne réussissent qu'à prouver qu'ils sont de grands animateurs, ce qui n'intéresse personne.* » Osinski n'a pas cassé le texte. Il n'a pas brisé le jeu. En revanche, il a conduit ses interprètes dans un périmètre expressif si restreint que son spectacle ressemble à un magnifique gisant, digne mais trop inanimé.

L'Amante anglaise s'éveillera sans doute un peu plus à Lausanne, en Suisse, où Emilie Charriot s'apprête à diriger les comédiens Nicolas Bouchaud, Laurent Poitrenaux et Dominique Reymond dans la pièce de Duras. A leur tour de tenter de vaincre l'inertie de l'imparfait.

L'Amante anglaise, de Marguerite Duras, mis en scène par Jacques Osinski. Avec Sandrine Bonnaire, Frédéric Leidgens, Grégoire Oestermann. Théâtre de l'Atelier, Paris 18^e. Theatre-atelier.com



[Accueil](#) / [Culture](#)

Théâtre

Dans « l'Amante anglaise », Sandrine Bonnaire tue le game

La comédienne revient au théâtre dans une pièce de Marguerite Duras tirée d'un fait divers où elle incarne merveilleusement une femme qui cherche avec son interrogateur les motifs d'un assassinat qu'elle a commis.



Sandrine Bonnaire dans « l'Amante anglaise », mis en scène par Jacques Osinski. (Pierre Grosbois)
par [Anne Diatkine](#) publié le 24 octobre 2024 à 17h15

Une heure s'est peut-être écoulée quand le beau rideau de fer un peu rouillé du théâtre de l'Atelier, devant lequel se joue *l'Amante anglaise*, se relève et laisse découvrir un plateau entièrement vide, une cage de scène dépouillée, riche de sa vétusté, pleine de poussière noire agglomérée, dont les fissures feraient passer les emblématiques Bouffes du Nord cramées pour un palace récemment rénové. On est face aux entrailles du théâtre comme devant un écorché ou quelqu'un qui se livre entièrement, sans aucun filtre. On distingue quelques cordes, des poulies, des trous dans les murs qui diffractent parfois des reflets dorés. Et c'est dans cet espace sans ornement qui pourrait être carcéral que [Sandrine Bonnaire](#) ou plutôt le personnage de Claire Lannes surgit à tout petits pas rapides, robe noire intemporelle, tête baissée, pour s'asseoir sur la chaise bistrot sur le devant de la scène où un interrogatoire l'attend. Par sa sobriété, son éclat, les variations extrêmement rapides et contrastées de ses émotions qui font

parfois apparaître ses fossettes, sa légèreté intense, son regard, la comédienne est magnifique et elle est surtout exactement le personnage.

Bribe de vérité

Elle restera assise durant tout le temps restant, et quelque chose se ranime dans l'écoute. Ce n'est pas qu'on s'ennuyait, loin de là, dans cette mise en scène fort intelligente de Jacques Osinski. Mais on l'attendait, elle, cette Claire Lannes, qui depuis une soixantaine de minutes déjà faisait l'objet d'une conversation acérée entre son mari Pierre Lannes, joué par Grégoire Oestermann et un interrogateur non spécifié, installé dans le public, à la diction aussi envoûtante qu'urticante, celle de Frédéric Leidgens, qui, stylo noir à la main, détache lentement chaque syllabe. Claire Lannes a donc tué, découpé, puis jeté par-dessus un pont sur différents trains de marchandises les morceaux de sa cousine sourde et muette que son mari a installée à demeure pour qu'elle fasse le ménage et la cuisine. Marguerite Duras ne juge pas la criminelle. Elle l'invente à partir d'un fait divers ayant eu lieu en décembre 1949, qui la passionna tant lors du procès qu'elle écrivit trois versions de l'histoire, dont une première pièce, *les Viaducs de la Seine-et-Oise*, qu'elle renia au point d'en interdire l'exploitation. Dans le crime réel, une femme a tué son mari. Dans *l'Amante anglaise*, l'assassinat est donc celui de la tierce personne, handicapée qui supplée à l'absence de talent culinaire et ménager de l'épouse.

Pourquoi Claire Lannes a-t-elle tué sa cousine ? La meurtrière l'ignore, mais elle est aussi intéressée que l'interrogateur d'en saisir les motifs, de tirer son propre crime au clair. Où a-t-elle mis la tête qu'elle n'a pas jetée avec le reste des paquets ? Claire Lannes gardera son secret, mais dans l'histoire vraie, elle avait été jetée dans une bouche d'égout, oreilles coupées pour qu'elle passe. Par ses questions, l'interrogateur peut aussi bien appartenir à la sphère judiciaire – un juge d'instruction, un policier – qu'être un médecin psychiatre chargé de l'expertiser. Mais le plus souvent, on le confond avec Marguerite Duras elle-même tant sa manière de manier l'entretien et les réponses géniales qu'il suscite rappellent *Outside* et *le Monde extérieur*, deux recueils qui reprennent les entretiens parus dans la presse de l'écrivaine avec des enfants, un funambule, une carmélite. «*Pourquoi l'avez-vous tuée ?*» «*Si j'avais su le dire, vous ne seriez pas là à m'interroger. Pour le reste, je sais.*» L'interrogateur revient à la charge quelques minutes plus tard : «*On ne vous a jamais posé la bonne question sur ce crime ?*» «*Non. Si on me l'avait posée, j'aurais répondu.*» Et cette réponse merveilleuse : «*Vous savez, monsieur, sur ce banc, à force de rester immobile, j'avais des pensées intelligentes. Ma bouche était comme le ciment du banc.*» Et l'air de rien, peu à peu ce ciment se désagrège. Le surgissement d'une bribe de vérité qui l'éclaire à elle-même fait advenir à Claire Lannes une émotion joyeuse. Face à *l'Amante anglaise*, on prend donc également une leçon d'interview.

«Comment jouer la folie sans jouer l'évanescence»

Quand elle a lu la pièce, Sandrine Bonnaire a pensé à trois personnes, «*une fictive et deux réelles*» confie-t-elle lorsqu'on la rencontre chez elle, le lendemain. La fictive, c'est Sophie dans *La Cérémonie* de Claude Chabrol, qui, tue avec la postière jouée par Isabelle Huppert, la famille bourgeoise qui l'emploie. La seconde, c'est Sabine, sa sœur autiste sur laquelle Sandrine Bonnaire a réalisé un documentaire impressionnant, Elle s'appelle Sabine, et qui lui rappelle «*comment jouer la folie sans jouer l'évanescence*». Et la troisième, «*c'est ma mère, qui avait cette même légèreté enfantine tout en étant très responsable, et qui comme Claire Lannes avait connu une grande passion dont elle était nostalgique, avant son mariage*». Trois êtres aussi intimes qui traversent un personnage sont une bonne raison de revenir au théâtre que Sandrine Bonnaire avait déserté depuis une dizaine d'années. Elle fait cependant des lectures musicales avec son compagnon, le musicien de jazz et compositeur Erik Truffaz. Depuis le début des représentations, Sandrine Bonnaire arrive au théâtre en même temps que ses partenaires de jeu, pour «*les embrasser, les encourager*» et saisir le rythme qui peut varier d'un

soir à l'autre. Elle profite de son temps d'attente pour revisiter furtivement son texte. «*Ne bougeant pas sur le plateau, seule, je ne peux pas me raccrocher à la mémoire corporelle.*» C'est «*le souvenir de la place des mots dans la page*» qui aiguise sa mémoire. Le premier soir, avant de jouer, elle a cru que le texte s'était évaporé, elle ne savait plus rien, et il a suffi qu'elle entre sur le plateau, pour s'apercevoir que le texte faisait partie d'elle, qu'il s'était logé en elle sans qu'elle n'y prenne garde.

L'Amante anglaise de Marguerite Duras, mise en scène de Jacques Osinski, au théâtre de l'Atelier (75018) jusqu'au 31 décembre, puis en tournée



Sandrine Bonnaire incarne le personnage de Claire Lannes au théâtre de l'Atelier à Paris. PHOTO:PIERRE GIBERON

Dans «l'Amante anglaise», Sandrine Bonnaire tue le game

La comédienne revient au théâtre dans une pièce de Marguerite Duras tirée d'un fait divers véridique où elle incarne merveilleusement une femme qui cherche avec son interrogateur les motifs d'un assassinat qu'elle a commis.

Une heure s'est peut-être écoulée quand le beau rideau de fer un peu rouillé du théâtre de l'Atelier, devant lequel se joue *L'Amante anglaise*, se relève et laisse découvrir un plateau entièrement vide, une cage de scène dépourvue, riche de sa vétusté, pleine de poussière noire agglomérée, dont les fissures feraient passer les emblématiques Bouffes du Nord cramées pour un palace récemment rénové. On est face aux entrailles du théâtre comme devant un écorché ou quelqu'un qui se livre entièrement, sans aucun filtre. On distingue quelques cordes, des poutres, des trous dans les murs qui diffractent parfois des reflets dorés. Et c'est

dans cet espace sans ornement qui pourrait être carcéral que Sandrine Bonnaire ou plutôt le personnage de Claire Lannes surgit à tout petits pas rapides, robe noire intemporelle, tête baissée, pour s'asseoir sur la chaise bistrot sur le devant de la scène où un interrogateur l'attend. Par sa sobriété, son éclat, les variations extrêmement rapides et contrastées de ses émotions qui font parfois apparaître ses fossettes, sa légèreté intense, son regard, la comédienne est magnifique et elle est surtout exactement le personnage.

Vérité. Elle restera assise durant tout le temps restant, et quelque chose se ranime dans l'écoute. Ce n'est pas qu'on s'ennuyait, loin de là, dans cette mise en scène fort intelligente de Jacques Osinski. Mais on l'attendait, elle, cette Claire Lannes, qui depuis une soixantaine de minutes déjà faisait l'objet d'une conversation acérée entre son mari Pierre Lannes, joué par Grégoire Oestermann et un Interrogateur non spécifié, installé dans le public, à la diction aussi envoûtante qu'urticante, celle de Frédéric Ledigens, qui, stylo noir à la main, détache lentement chaque syllabe.

Claire Lannes a donc tué, découpé, puis jeté par-dessus un pont sur différents trains de marchandises les morceaux de sa cousine sourde et muette que son mari a installée à demeure pour qu'elle fasse le ménage et la cuisine. Marguerite Duras ne juge pas la criminelle. Elle l'invente à partir d'un fait divers ayant eu lieu en décembre 1949, qui la passionna tant lors du procès qu'elle écrivit trois versions de l'histoire, dont une première pièce, *les Vinducis de la Seine-et-Oise*, qu'elle renia au point d'en interdire l'exploitation. Dans le crime réel, une femme a tué son mari. Dans *L'Amante anglaise*, l'assassinat est donc celui de la tierce personne, handicapée qui supplée à l'absence de talent culinaire et ménager de l'épouse.

Pourquoi Claire Lannes a-t-elle tué sa cousine? La meurtrière l'ignore, mais elle est aussi intéressée que l'Interrogateur d'en saisir les motifs, de tirer son propre crime au clair. Or a-t-elle mis la tête qu'elle n'a pas jetée avec le reste des paquets? Claire Lannes gardera son secret, mais dans l'histoire vraie, elle avait été jetée dans une bouche d'égoût, oreilles coupées pour qu'elle passe. Par ses questions, l'interrogateur peut aussi bien

appartenir à la sphère judiciaire – un juge d'instruction, un policier – qu'être un médecin psychiatre chargé de l'expertiser. Mais le plus souvent, on le confond avec Marguerite Duras elle-même tant sa manière de manier l'entretien et les réponses géniales qu'il suscite rappellent *Outside* et *le Monde extérieur*, deux recueils qui reprennent les entretiens parus dans la presse de l'écrivaine avec des enfants, un funambule, une carmélite. «*Pourquoi l'avez-vous tué?*» «*Si j'avais su le dire, vous ne seriez pas là à m'interroger. Pour le reste, je sais.*» L'interrogateur revient à la charge quelques minutes plus tard: «*On ne vous a jamais posé la bonne question sur ce crime?*» «*Non. Si on me l'avait posée, j'aurais répondu.*» Et cette réponse merveilleuse: «*Vous savez, monsieur, sur ce banc, à force de rester immobile, j'avais des pensées intelligentes. Ma bouche était comme le ciment du banc.*» Et l'air de rien, peu à peu ce ciment se désagrége. Le surgissement d'une brève de vérité qui l'éclaire à elle-même fait advenir à Claire Lannes une émotion joyeuse. Face à *L'Amante anglaise*, on prend donc également une leçon d'interview.

«Légèreté». Quand elle a lu la pièce, Sandrine Bonnaire a pensé à trois personnes: «*une fictive et deux réelles*» confie-t-elle lorsqu'on la rencontre chez elle, le lendemain. La fictive, c'est Sophie dans *la Cérémonie* de Claude Chabrol, qui, tue avec la postière jouée par Isabelle Huppert, la famille bourgeoise qui l'emploie. La seconde, c'est Sabine, sa sœur autiste sur laquelle Sandrine Bonnaire a réalisé un documentaire impressionnant, *Elle supplée Sabine*, et qui lui rappelle «*comment jouer la folie sans jouer l'évanescence.*» Et la troisième, «*c'est ma mère, qui avait cette même légèreté enfantine tout en étant très responsable, et qui comme Claire Lannes avait connu une grande passion dont elle était nostalgique, avant son mariage.*» Trois êtres aussi intimes qui traversent un personnage sont une bonne raison de revenir au théâtre que Sandrine Bonnaire avait déserté depuis une dizaine d'années. Elle fait, cependant des lectures musicales avec son compagnon, le musicien de jazz et compositeur Erik Truffaz. Depuis le début des représentations, Sandrine Bonnaire arrive au théâtre en même temps que ses partenaires de jeu, pour «*les embrasser, les encourager*» et saisir le rythme qui peut varier d'un soir à l'autre. Elle profite de son temps d'attente pour revisiter furtivement son texte.

«*Ne bougeant pas sur le plateau, seule, je ne peux pas me raccrocher à la mémoire corporelle.*» C'est «*le souvenir de la place des mots dans la page*» qui aiguise sa mémoire. Le premier soir, avant de jouer, elle a cru que le texte s'était évaporé, elle ne savait plus rien, et il a suffi qu'elle entre sur le plateau, pour s'apercevoir que le texte faisait partie d'elle, qu'il s'était logé en elle sans qu'elle n'y prenne garde.

ANNE DIATKINE

L'AMANTE ANGLAISE de MARGUERITE DURAS, mise en scène de JACQUES OSINSKI, au théâtre de l'Atelier (75018) jusqu'au 31 décembre, puis en tournée.

Notre critique de *L'Amante anglaise* au Théâtre de L'Atelier: une Marguerite Duras sans tête

Par [Anthony Palou](#)

Publié le 31 octobre 2024



Sandrine Bonnaire dans *L'Amante anglaise*, au Théâtre de l'Atelier (Paris 18^e), jusqu'au 31 décembre. *Pierre GROSBOIS*

CRITIQUE - Sandrine Bonnaire fait son grand retour au théâtre dans *L'Amante anglaise*, célèbre pièce de Marguerite Duras tirée d'un fait divers. La comédienne y est remarquable, ce qui ne sauve pas ce texte hautement surestimé.

Groucho aurait raffolé de *L'Amante anglaise* et on se met à rêver d'un dialogue entre le génie comique de *Monnaie de singe* et [Marguerite Duras](#) qui est ici au sommet de son grand art, celui de l'emprise. Son génie à elle, c'est d'attraper les mouches avec du vinaigre. Sa pièce, adaptation d'un récit tiré d'un fait divers, nous fait penser à un tire-bouchon rouillé posé sur une toile cirée. Elle est composée de deux parties, deux interrogatoires.

On ne sait pas trop d'où sort l'interrogateur. Il est assis dans les premiers rangs. Est-il psychiatre ? Psychothérapeute ? Journaliste ? Ou pourquoi pas Dieu tant ? Après tout, on s'en fiche. Il est interprété par Frédéric Leidgens.

La boule à zéro, vu de dos, il ferait penser au célèbre philosophe post-structuraliste Michel Foucault. Frédéric Leigdens a la tête et la voix grave et monocorde de l'emploi. Si son rôle est de taper sur les nerfs, mission accomplie. Le premier à passer à la question s'appelle Pierre (Grégoire Oestermann). Pierre est le mari de Claire. Le voilà assis sur une chaise. Derrière lui, un rideau de fer corrodé.

Un plateau beau comme des ruines

Avant son arrivée sur l'avant-scène, la voix off de Denis Lavant nous a exposé la situation. Claire Lannes a assassiné sa cousine germaine sourde et muette, a découpé son corps et en a jeté les morceaux dans les trains qui passaient sous le viaduc près de chez elle. L'interrogatoire de Pierre dure une heure. Grégoire Oestermann joue fort bien mais le public attend avec impatience « l'héroïne » du spectacle : [Sandrine Bonnaire](#).

Alors, le rideau de fer se lève et nous découvrons un plateau nu. Un plateau beau comme des ruines. La séquence avec Pierre - que Duras réduit à un petit bourgeois sans envergure - est assez pénible. La dramaturge n'aime pas Pierre. Elle le voit comme un pauvre type coincé dans son matérialisme provincial.

On apprend qu'il a rêvé, une nuit, d'avoir tué Marie-Thérèse. Il l'a rêvé quand sa femme l'a réellement fait. Il a regretté son rêve mais il ne semble pas regretter que sa femme l'ait réalisé car, en fait, il méprise sa femme. Claire aurait pu tuer son mari ; elle a tué sa cousine. Lorsque Claire se retrouve devant l'interrogateur, nous n'en saurons pas plus. Elle parle mais n'explique pas son crime.

Interminable cérémonie

Ce qui trouble (amuse ?) Duras, c'est que la meurtrière a agi comme si elle était une autre. Il y a ici un côté *Psychose* mais Duras n'est pas Robert Bloch - ni Agatha Christie qu'elle admirait. Certes, Sandrine Bonnaire est remarquable dans cette interminable cérémonie. Elle sait rendre son personnage attaché attachant. La folie est toujours touchante car elle frôle nos zones d'inconfort et la Sybille Duras le sait.

La mise en scène de Jacques Osinski ne se pousse pas du col. Parfaite comme ça. Duras n'était pas douée pour le théâtre mais elle a su l'hypnotiser. Pas franchement facile de monter une pièce qui ressemblerait à du théâtre radiophonique, à un vieux disque rayé. D'ailleurs, une question revient : « *Où avez-vous caché la tête de la victime ?* », demande l'interrogateur à Claire qui a le regard fixe. On ne le saura jamais. Quant à celle de Duras, mystère.

L'Amante anglaise, au Théâtre de l'Atelier (Paris 18^e), jusqu'au 31 décembre.
billetterie@theatre-atelier.com



Sélection

publié le 1er novembre 2024 à 15h20

Le top 10 de la semaine du service Culture : «Anora», «l'Amante anglaise», «Song of a Lost World»...

Perdus au multiplex, hagards à la librairie, déboussolés devant les plateformes de streaming... Vous ne savez que voir, lire, écouter, faire en cette fin de semaine ? La team Culture vous donne quelques conseils.

Théâtre

«L'Amante anglaise», Sandrine Bonnaire tue le game

[La comédienne revient au théâtre dans une pièce de Marguerite Duras](#) tirée d'un fait divers où elle incarne merveilleusement une femme qui cherche avec son interrogateur les motifs d'un assassinat qu'elle a commis. Au théâtre de l'Atelier à Paris (75018) jusqu'au 31 décembre, puis en tournée.

Dans les yeux de la criminelle durassienne

THÉÂTRE Jacques Osinski sonde le mystère de *l'Amante anglaise*, de Marguerite Duras, dans une mise en scène dépouillée et servie par des acteurs magnifiques.

Qui pour comprendre Claire Lannes ? Les questions de l'homme, psy ou flic, qui l'interroge semblent multiplier les interrogations plutôt que de les classer. Il est des mystères que les mots ne peuvent percer. Un regard insistant, pénétrant, dans un visage peut, alors, s'y essayer à son tour. L'affiche du Théâtre de l'Atelier, où la pièce a été créée, ne montre rien que celui de Sandrine Bonnaire, donc de Claire Lannes, de face, sans fard, ainsi qu'elle s'offre à nous à mi-chemin du spectacle. Cette scrutation constitue peut-être le projet de *l'Amante anglaise*, qui ne travaille pas tant une compréhension totale qu'une appréhension, plus modeste, de son énigme. Duras ne cherche pas à saisir entièrement la criminelle, elle s'applique plutôt à défendre, à protéger l'indicible comme un talisman fragile et précieux.

Il faut qu'un rideau de fer grinçant se lève, à quelque heure de spectacle, et Bonnaire apparaît du fond d'une vieille cage de scène soudainement exposée dans son immensité. Ses traits se fixent à mesure qu'elle entre dans la lumière, figurant également le retour

d'une actrice sur les planches, où elles s'était fait rare. Il n'y a presque pas d'autre déplacement dans la mise en scène de Jacques Osinski, lequel dépouille ici le théâtre à son plus simple appareil : les comédiens, le texte. Cette femme chétive, en robe noire d'enterrement, apparaît terriblement humaine. Mais le long face-à-face qui précède, entre l'inspecteur et Pierre Lannes, le mari, nous a bien laissé comprendre qu'elle a tué et dépecé sa cousine sourde et muette, hébergée à domicile pour s'occuper, au jour le jour, des tâches ménagères.

L'ABÎME DU MAL ET LES VERTIGES DU COUPLE

Pour dessiner ses personnages, Duras s'était inspirée d'un fait divers réel : celui d'Amélie Rabilloud, une quinquagénaire qui, en 1949, découpa méticuleusement le cadavre de son mari pour le disperser à travers la campagne. En déplaçant le sujet du crime, l'autrice donne à entendre les deux sons de cloche de la relation conjugale, laisse s'insinuer la condescendance du mari vis-à-vis d'une femme que tout le monde prend pour une simplette ou une cinglée. Le meurtre, son

autrice l'a vite admis. L'expliquer est une autre paire de manches et, dans les questions de l'inspecteur, la criminelle se cherche aussi elle-même.

Dans les mots si signifiants de Duras, cette maïeutique devient une stupéfiante matière théâtrale, ouvrant gouffre après gouffre, tant sur l'abîme du mal que sur les vertiges du couple. Il y a, pour la servir, trois acteurs formidables et leur complicité de jeu inouïe : Frédéric Leidgens, qui pose les questions le plus souvent depuis le public, nous laissant suspendus à chaque bout de mot, Grégoire Oestermann, parfait d'ambivalence et de culpabilité rentrée. Sandrine Bonnaire, elle, laisse son visage se traverser de pensées et d'émotions, comme le clair et l'obscur d'un ciel nuageux. En elle, Claire Lannes se révèle : pas folle, pas circonscriptible à la grille donnée par le mari, mais insondable jusqu'au bout, au point que l'inspecteur jette l'éponge et qu'elle lance, avant que les lumières ne s'éteignent, cet appel laissé en l'air : « *Écoutez-moi !* » ■ **S. G.-E.**

Jusqu'au 31 décembre, au Théâtre de l'Atelier, Paris 18^e.



Sur scène, Sandrine Bonnaire laisse son visage se traverser de pensées et d'émotions. PIERRE OUSOUIS 2024

Théâtre

Pourquoi admirer Sandrine Bonnaire dans *L'Amante anglaise* ?



PETER GRUBIS



À VOIR

L'Amante anglaise, au Théâtre de l'Atelier (Paris), jusqu'au 30 décembre, informations et réservations sur theatre-atelier.com, puis en janvier à Versailles (du 9 au 11), Poitiers (le 14), Toulon (les 16-17) et le 8 février à Deauville.

Très rare au théâtre, la comédienne y excelle dans un texte vertigineux de Marguerite Duras, qui interroge les raisons d'un meurtre sordide. Une célébration exigeante de la parole et de l'écoute. **Bruno Bouvet**

1 L'ÂME HUMAINE DANS TOUTE SON ÉNIGME
De la salle surgit une voix. Celle d'un homme (Frédéric Leidgens), dont on ne connaît pas le statut, qui s'adresse d'abord à Pierre Lannes (Grégoire Oestermann, *photo*) pour comprendre l'incompréhensible: comment sa femme, Claire, a pu tuer sa cousine, Marie-Thérèse, sourde et muette ? Pourquoi a-t-elle dépecé son cadavre pour en disperser les éléments le long d'une voie ferrée ? L'interrogation, tout à la fois clinique et abyssale, se poursuit avec la coupable. Les mots s'épuisent à trouver une issue dans le labyrinthe des consciences de l'un comme de l'autre. Et à inclure le geste insensé dans la rationalité.

2 LE THÉÂTRE À L'ÉTAT PUR
Dans *L'Amante anglaise* (1967), Marguerite Duras ne veut pas expliquer, elle veut comprendre. Refusant de juger, elle s'abandonne dans les méandres du mal absolu, pour lequel l'écrivaine a toujours éprouvé une forme de fascination. Le texte, exigeant, s'appuie sur un dispositif scénique, épuré au maximum, qui ne l'est pas moins. Après *Fin de partie* de Beckett, le metteur en scène Jacques Osinski érige, une nouvelle fois, la parole en maître. Rarement, on a perçu dans un théâtre une telle qualité de silence.

3 UNE COMÉDIENNE PRODIGIEUSE
Tête d'affiche du spectacle, Sandrine Bonnaire se met tout entière à son service, pour lui offrir une profondeur de jeu sans faille. Performance d'autant plus remarquable que la comédienne, consacrée par le cinéma, est très rare sur les planches. Elle affronte avec vaillance une partition d'une redoutable difficulté. Lorsque vient le temps des saluts réapparaît son légendaire sourire, pour goûter le bonheur d'un accomplissement professionnel, partagé avec deux partenaires à l'unisson.



[Accueil](#) / [Culture](#) / [Scènes](#)

Théâtre et danse

Les spectacles de la semaine : «Ici sont les dragons» d'Ariane Mnouchkine, «Brasser de l'air et s'envoler» de Xavier Guelfi...



«Ici sont les dragons», d'Ariane Mnouchkine, et «Brasser de l'air et s'envoler» de Xavier Guelfi. (DR)

par [SERVICE CULTURE](#) publié le mardi 10 décembre 2024

Pour aider nos lecteurs à s'y retrouver dans une offre culturelle foisonnante, les journalistes du service Culture de Libé déblaient le terrain et vous livrent l'essentiel de ce qui leur a plu dans l'actualité des sorties de films, d'albums, de pièces et de spectacles, de séries et de livres. Et tous les samedis, notre Top 10 de la semaine, toutes disciplines confondues. [Retrouvez nos sélections.](#)

Seul en scène

***Brasser de l'air et s'envoler*, de Xavier Guelfi**

Le comédien au nom encore peu connu philosophe à la Scala à Paris un seul en scène original et décalé, qui fait fi du tumulte environnant. [Un pied dans l'absurde, l'autre dans la rêverie](#), l'artiste avance sur une voie médiane, raisonnablement altruiste, qui invite tout un chacun à prendre du recul.

***Brasser de l'air et s'envoler*, de Xavier Guelfi, à la Scala, les lundis jusqu'au 4 janvier (puis du 4 mai au 9 juin 2025).**

Théâtre

«L'Amante anglaise» de Marguerite Duras avec Sandrine Bonnaire

La comédienne revient au théâtre dans une pièce de Marguerite Duras [tirée d'un fait divers où elle incarne merveilleusement](#) une femme qui cherche avec son interrogateur les motifs d'un assassinat qu'elle a commis.

***L'Amante anglaise* de Marguerite Duras, mise en scène de Jacques Osinski au théâtre de l'Atelier (75 018) jusqu'au 31 décembre, puis en tournée.**

Retrouvez [toutes les sélections ciné, série, musique...](#) du service culture.



vendredi 25 octobre 2024

Die englische Geliebte -Duras at its best

Duras Roman "Die englische Geliebte" oder Original "L'amante Anglaise" ist das Psychogramm einer Mörderin, das deshalb unter die Haut geht, weil man sich unweigerlich mit der Täterin Claire Lannes identifizieren kann.

Sandrine Bonnaire (perfekt) verkörpert die Frau, die nach einer grossen Enttäuschung nicht mehr fähig ist, ihre Wünsche und Sehnsüchte zu verwirklichen, mit einer eiskalten Präzision.

Der Theatermacher Jacques Osinski setzt das Spektakel mit drei Schauspielern (Frédéric Leidgens und Grégoire Ostermann runden das Trio infernale ab) im Pariser Theatre de l'Atelier ins Szene.

Wo? Place Charles Dullin, 75018 Paris



Le roman de Duras « L'amante anglaise » c'est le psychogramme d'une meurtrière qui nous prend aux tripes parce qu'on ne peut s'empêcher de s'identifier à la coupable, Claire Lannes.

Sandrine Bonnaire (parfaite) incarne avec une précision glaçante cette femme qui, après une grande déception, n'est plus capable de réaliser ses désirs et aspirations.

L'homme de théâtre Jacques Osinski met en scène le spectacle avec trois acteurs (Frédéric Leidgens et Grégoire Ostermann qui complètent le trio infernal) au Théâtre de l'Atelier à Paris.

Où ? Place Charles Dullin, 75018 Paris



CULTURE

“La Haine”, “L’Amante anglaise” de Marguerite Duras... 4 spectacles à découvrir dès cet automne 2024 à Paris

• PAR TÉA ANTONIETTI
PUBLIÉ LE 26.10.24 À 10H37

Dans la capitale, la scène vivante a bien des choses à nous faire découvrir. Adaptations théâtrales exceptionnelles, textes cultes de la littérature française mis en scène, créations inédites de dramaturges contemporains... Entre drames et comédies, la saison des spectacles se met plus que jamais en mouvement.

Le plein de vie au mois d'automne. Cette fin d'année, la capitale s'enrichit d'une **généreuse programmation de spectacles vivants**, repoussant les limites de la performance, de la mise en scène et de la réflexion débordante de sensations. Sur la scène des théâtres les plus historiques de Paris, des pièces contemporaines déploient leurs créations brutes et radicalement sensibles, puis racontent leurs histoires, aussi légères que déchirantes.

Poésie impulsive et mathématique chez Wajdi Mouawad, rap de banlieue générationnel signé Mathieu Kassovitz, thérapie moderne de Panayotis Pascot par son frère Paul, silences vertigineux d'une intrigue de Marguerite Duras mis en scène par Jacques Osinski... Voici sans plus tarder les quatre spectacles à aller voir avec entrain à Paris.

“L’Amante anglaise”, le tribunal théâtral de Marguerite Duras porté par Sandrine Bonnaire

L'année dernière, Jacques Osinski adaptait le culte *Fin de Partie* de Samuel Beckett. Cet automne, voilà qu'il s'empare d'un **grand classique de l'avant-garde du féminisme de Marguerite Duras** : *L'Amante anglaise*. Claire Lannes, ambassadrice du lambda à l'apparence extra lisse, cache le lourd secret d'avoir commis l'inconcevable : le meurtre de Marie-Thérèse Bousquet, la cousine sourde et muette de son mari. Imperceptible et pourtant effroyablement folle, la coupable passe devant un tribunal théâtral. En deux actes, un interrogatoire de silences dangereux et non-dits malheureux déconstruit l'histoire d'un couple maudit, celui de Claire et son mari, Pierre Lannes. Si ce **thriller psychologique** questionne l'origine de cet acte barbare, son intrigue veut dresser un parallèle avec le fait divers qui entoure Amélie Rabilloud, assassin de son mari tyrannique, et inspiration du roman de Marguerite Duras. Portée par **Sandrine Bonnaire** qui effectue un retour de grâce sur scène, la pièce cherche à tirer les fils de ce qu'un tribunal peine à saisir.

“L'Amante anglaise” de Marguerite Duras, mis en scène par Jacques Osinski, au Théâtre de l'Atelier du 19 octobre au 31 décembre 2024

avanguardia

ICI PARIS
Oscar Caballero

L'Amante Anglaise, de Marguerite Duras, Théâtre de l'Atelier. Por Bonnaire respira.

Publicada el [31/10/2024](#)



Si adaptan una novela para el cine es normal que lo que aparezca en la pantalla tenga poco que ver con lo escrito, hasta el punto de que uno se pregunta, con frecuencia, por qué pagar tan caros los derechos cuando solo se aprovechará una idea. La obra de teatro, en cambio, solía ser respetada hasta que el director escénico fue endiosado y decidió entrar a saco en las piezas, sobre todo en las importantes. Y en plan traidor, porque no avisa.

Samuel Beckett, que al mismo tiempo que renovaba lo que se entiende por texto teatral vio nacer el fenómeno del director *rock star*, decidió prohibir, en cada una de sus obras, cualquier tipo de alteración de lo escrito y también el decorado descripto.

Jacques Osinski, especialista en Beckett, se presenta como lo contrario del director omnipotente: un humilde servidor del texto. Y refiere a otro cultor del hieratismo, Claude

Régy (1923-2019), quien dejó escrito que la misión del director es la de “liberar ciertas fuerzas inconscientes”. En cambio, «los animadores autoritarios quiebran el texto y el trabajo de los comediantes, solo para demostrar que son grandes animadores, algo que a nadie interesa”. (Se podría discutir la humildad de Régy cuyos espectáculos, como los de Robert Wilson, imponían frialdad y distancia, con intérpretes a veces estáticos y finalmente hacían valor la firma del director por encima del juego de actores o el peso del texto. Pero dejémoslo así). El *Théâtre de l'Atelier* fue creado en 1822 como *Théâtre du Montmartre*. Exactamente un siglo después, Charles Dullin (1885-1949) lo convierte en sede de su compañía *de l'Atelier* (taller) que según él “no es una empresa teatral sino un laboratorio de arte dramático” y lo rebautiza. Monumento histórico desde 1965, tiene un escenario a la italiana y más de quinientas butacas. Osinski ha escogido la austeridad. Durante la primera hora, con el telón de acero bajado, una silla en el proscenio en la que Pierre Lannes (Grégoire Oestermann), marido de Claire, la convicta, responde a las sinuosas preguntas de El Interrogador (Frédéric Léidgens), sentado entre los espectadores, en la tercera fila.

Léidgens parece creado para cualquiera de las piezas de Beckett y ha interpretado varias. Alto y algo desgarbado, usa una voz peculiar y en esta pieza parece deletrear sus preguntas, artificio que resulta ligeramente pesado en el transcurrir de una obra en la que solo dos veces se levanta de la butaca.

Es importante el detalle porque sus dos comparsas actúan solamente sentados y Bonnaire comentó la dificultad para memorizar el texto, un ejercicio que generalmente se asocia con el movimiento en escena.

Bonnaire tenía ya una carrera en el cine en 1989 cuando debutó en las tablas en un Brecht. Ahora llevaba diez años sin subir a un escenario como actriz, aunque no haya dejado de frecuentarlos. Ha leído textos (de Duras, justamente; de Jean-Claude Carrière), ha participado de un curioso espectáculo coreográfico (*Le miroir de Jade*, el espejo de Jade) con su amiga Raja Shakarna y desde hace un par de años, con su compañero Erik Truffaz, trompetista y compositor, tienen un espectáculo nómada, sobre textos de Patti Smith y Arthur Rimbaud.

Tras la densa primera hora, se levanta el telón de acero para descubrir el vasto y despojado escenario. Desde el foro avanza Bonnaire a pequeños pasos, coqueta y discreta en su vestido negro, y ocupa la misma silla de bistró desde la que hablara Oestermann.

Pero, aún contenida, la presencia de Claire modifica la respiración en la sala. Sandrine Bonnaire se ve dirigida, brinda una interpretación ajustada, sin recurrir en ningún momento a su estatuto de estrella, por supuesto. Pero consigue aludir a la locura (algo tan difícil en escena como fingirse borracho) sin caer en ella. Y, en base a sonrisas súbitas y reacciones de trabajada espontaneidad, transforma a la interrogada distante en una mujer expresiva.

Es decir, hace teatro.

Porque como he escrito muchas veces, para los franceses el teatro es texto. Sin quitarle importancia a lo escrito, digo que eso es radio y, hoy, acaso podcast.

El teatro es acción -el gesto precede a la palabra, dijo Stanislavski- su esencia es la anti naturalidad, ya que en el teatro no hay una cámara que subraye la gestualidad ni un micrófono. En *Libération*, Bonnaire confesó haberse inspirado, para su papel, en tres personas: «una ficticia y dos reales». “La ficticia es Sophia, su personaje en el filme *La Ceremonia*, de Claude Chabrol, en el que junto con la empleada de correos que interpreta Isabelle Huppert asesinan a la familia que la emplea.

La segunda es Sabine, su hermana autista, sobre la que Sandrine rodó *Elle s'appelle Sabine*, documental impresionante. “Sabine me inspiró «cómo interpretar la locura». Y la tercera «es mi madre, que tenía la misma ligereza infantil, sin dejar de ser responsable y, como Claire en la pieza, recordaba con nostalgia una gran pasión que había vivido antes de casarse”.

Otra dificultad provocada, creo yo, por una indeleble marca Beckett sobre el espectáculo, tiene que ver con el propio texto. Beckett era un irlandés que escribía en francés. Cada palabra suya es un destilado y tiene un peso específico. En cambio, Marguerite Duras es una francesa que escribe en francés, pero que sobre todo se escucha escribir.

Duras siembra matices infinitos, para darle dimensión novelística al suceso, que se puede resumir así: en 1949 una mujer casada mata y descuartiza al marido y lo arroja trozo por trozo sobre trenes de mercancías que pasan todos bajo un mismo puente, lo que permitirá descubrirla, encerrarla y, hueso de la pieza, interrogarla. A partir de aquel crimen, Duras escribió *Les Viaducs de la Seine-et-Oise* (Gallimard, 1960), texto que luego desautorizó hasta prohibir incluso que fuera reeditado y, más tarde, *L'Amante anglaise* (Gallimard), que ella misma transformará en una pieza, estrenada precisamente por Claude Régy, en 1968, con Michael Lonsdale y Madeleine Renaud.

Solo que en la versión Duras el marido no muere. La víctima es una prima de Claire, sordomuda, que vivía con el matrimonio y llevaba la casa. El gusto de Duras por la ambigüedad hace que el único misterio (¿por qué la mató?) llegue intacto al apagón final. Menos intacto puede llegar el espectador, hasta preguntarse, frente a tanto texto simplemente enunciado, si no podría haberlo escuchado desde casa.

En esa línea, la crítica de *Le Monde* aplaude el trabajo de Sandrine Bonnaire, gracias al cual «el espectáculo deja de ser un lago de sensaciones estáticas que no logran remontar a la superficie». Y añade: “Osinski conduce a sus intérpretes a un perímetro expresivo tan restringido que su montaje se parece a un yacente magnífico, digno, pero inanimado».

En fin ¿cuál es la amante inglesa del título? Duras tuvo en sus manos muchas cartas escritas por la asesina. Mal escritas, en realidad. Hasta el punto de que una referencia vegetal a la menta inglesa daba, en su escritura, la amante inglesa.

Duras había hallado título para su texto.

PRESSE WEB



Crédit : Marc Damage

Sandrine Bonnaire dans L'amante anglaise de Marguerite Duras



© Pierre Grosbois

Après le succès de son adaptation de *Fin de Partie*, Jacques Osinski s'empare à nouveau d'un grand classique, *L'Amante anglaise* de Marguerite Duras.

Servi par un trio de talents rares (Sandrine Bonnaire, Frédéric Leidgens et Grégoire Oestermann), ce thriller psychologique explore la personnalité énigmatique de Claire Lannes nous plongeant dans les méandres de l'âme humaine.

L'amante anglaise de Marguerite Duras

© Éditions Gallimard

Mise en scène Jacques Osinski

Avec Sandrine Bonnaire, Frédéric Leidgens et Grégoire Oestermann

Lumières Catherine Verheyde

Costumes Hélène Kritikos

Dramaturgie Marie Potonet

Photographie © Pierre Grosbois

Production Théâtre de l'Atelier – Compagnie L'Aurore Boréale

Coproductions Théâtre Montansier / Versailles – Châteauvallon-Liberté, scène nationale

Théâtre de l'Atelier – Paris

À partir du 19 octobre 2024

Du mardi au samedi à 21h

Le dimanche à 15h

25 AOÛT 2024 PAR [DOSSIER DE PRESSE](#)

Sandrine Bonnaire, éperdument « durassienne » dans L'Amante anglaise

Par
[Amaury Jacquet](#)

26 octobre 2024



Sandrine Bonnaire dans « L'Amante anglaise », de Marguerite Duras, mise en scène par Jacques Osinski © Pierre Grosbois

Sandrine Bonnaire, éperdument « durassienne » dans L'Amante anglaise

Avec L'Amante anglaise, Marguerite Duras revisite un meurtre qui a eu lieu à la fin des années 1940. Par le biais d'un double interrogatoire, d'un double dialogue, elle creuse l'idée du mystère, de l'incompréhension, de la perte d'une âme, au regard de l'acte criminel. Et elle nous place face à une énigme que l'on essaie de comprendre. Elle use d'une forme de suspense, tout en déployant les grandes thématiques de son écriture, comme la folie et l'amour, qui sont les deux pierres angulaires de L'Amante anglaise.

Le 8 avril 1949 on découvre en France, dans un wagon de marchandise, un morceau de corps humain. Dans les jours qui suivent, en France et ailleurs, dans d'autres trains de marchandises, on continue à découvrir d'autres morceaux de ce même corps. Puis ça s'arrête. Une seule chose manque : la tête. On ne la retrouvera jamais.

Grâce à ce que l'on appelle le recoupement ferroviaire l'enquête permet de découvrir que tous les trains qui ont transporté les morceaux de ce corps sont passés à Viorne, dans l'Essonne.

Très vite, l'enquête mène à une femme, Claire Amélie Lannes, 51 ans, ressortissante de Viorne depuis 20 ans et mariée à Pierre Lannes.

Dès qu'elle se trouve en face de la police, Claire Lannes avoue son crime. Elle dit avoir assassiné sa cousine Marie-Thérèse Bousquet, sourde et muette. Malgré son évidente bonne volonté tout au long du procès, Claire Lannes ne réussira jamais à donner d'explications à son geste.

Le théâtre de l'amante anglaise est construit sous forme de deux interviews successives. Celle de Pierre et de Claire, l'un après l'autre. Et il ne se passe rien, ou presque. Si ce n'est ce face à face qui imprime une attention extrême à ce qui se dit et ne se dit pas. Car un secret est là, lourd, qui ne nous lâche pas.

Un huis clos hors du temps

Une personne donc pose des questions, l'autre essaie de répondre. Cet homme, dont on ne sait qui il est, interroge sans jamais chercher à juger, tout entier tendu dans la volonté de comprendre, d'être dans la tête de l'autre, avec une ferveur, un absolu presque religieux. Il questionne tout d'abord, Pierre que Duras décrit dans une interview comme la quintessence du petit bourgeois haïssable mais qui existe malgré tout et en dépit de la volonté de son autrice, Pierre qui répond avec pragmatisme aux questions qu'on lui pose, puis Claire elle-même. Claire est de bonne volonté. Elle aussi cherche à comprendre. Mais elle ne sait expliquer.

Un huis clos hors du temps qui scrute l'âme humaine dans ce qu'elle a de plus sombre, de plus inconnu et de plus vertigineux. Mais c'est aussi le portrait d'un couple dans l'impasse, le récit d'une femme brisée. Une histoire d'amour qui n'a pas résisté à l'usure du temps, aux renoncements et à la recherche d'absolu, si propre à l'œuvre « durassienne ».

Loin de tout lyrisme, formalisme abstrait ou métaphysique, le texte déploie un style concret, précis, épuré, proche du réel et de l'humain, infiniment moderne. Duras dissèque sans relâche les deux protagonistes de façon presque clinique, où l'écriture fait loupe. Elle s'appuie sur la figure de l'interrogateur qui déploie une parole proactive, tentant de dévoiler les racines possibles du crime. Par ses questions, tout ressurgit, le passé, les non-dits, dans un rythme musical, haletant.

La forme dramatique donne l'illusion d'une enquête. Mais quand tout s'éclaircit, tout se dérobe aussi. L'écriture se trouve alors ponctuée de béances, de lapsus poétiques qui brouillent les certitudes. La menthe anglaise, plante qui pousse dans le jardin du couple, devient « L'Amante anglaise », nous plongeant dans un imaginaire transfiguré. Le chemin vers la vérité demeure impénétrable, irréconciliable, jonché « d'arbres morts », de « rivières à l'eau trouble ».

Les personnages ne parlent pas tous la même langue et à travers le rôle de Claire Lannes, Marguerite Duras nous fait entrer dans une zone trouble, insécure, à la lisière d'un enfermement intérieur et de sa folie insondable.

La mise en scène sobre et épurée de Jacques Osinski est au plus près de la langue de Duras et de cette oralité de la pensée à la fois intense et atypique.

Frédéric Leidgens (l'interrogateur,) campe à merveille cet homme qui ne juge pas Claire, qui l'écoute et veut seulement d'une manière presque religieuse découvrir les ressorts de sa personnalité pour tenter de comprendre l'inaudible. Face à lui, Sandrine Bonnaire, fascine dans le rôle de Claire. Elle demeure inatteignable, possédée par une intériorité fébrile, des silences immobiles et quelques sourires aussi innocents qu'enfantins. Enfin, Grégoire Oestermann, d'une dangereuse douceur, incarne Pierre, ce mari débonnaire à l'esprit étrié et quelque peu dépassé.

Au Théâtre de l'Atelier, un trio de choc au service de « L'Amante anglaise »



Photo Pierre

Grosbois

Sous la direction radicale et précise de Jacques Osinski, Sandrine Bonnaire, Frédéric Leidgens et Grégoire Oestermann déploient magnifiquement, et avec une élégance rare, la langue vénéneuse de Marguerite Duras, qui s'emploie à traduire les silences pour mieux sonder les esprits, les coeurs et les âmes.

Tandis que les derniers spectateurs et spectatrices regagnent leur place, Frédéric Leidgens s'avance à pas de loup pour s'installer discrètement dans le public. Stylo entre les mains, mais sans carnet de notes apparent, il s'assoit et s'impose bientôt comme L'Interrogateur de *L'Amante anglaise*, le premier des nombreux mystères de la pièce de Marguerite Duras. Sans préciser qui il est, ni d'où il parle, il est « *ce quelqu'un ou ce quelque chose* », comme le désignait Claude Régy, cet homme, mi-enquêteur, mi-psy, mi-envoyé divin, mi-porte-voix de la société, qui ose prendre la parole pour poser des questions, nombreuses et souvent sèches comme un coup de trique. « *Je ne suis pas là pour vous interroger sur les faits, comme vous le savez, mais sur le fond* », ne tarde-t-il pas à préciser au bien nommé Pierre Lannes. **Cet individu n'est pas venu pour juger, mais pour tenter de comprendre, pour trouver les pièces manquantes d'un puzzle touffu afin de le reconstituer, pour dégoter « la bonne question » qui permettrait d'y voir plus clair.** À la manière de Duras elle-même, il est un passeur, un accoucheur, qui cherche non pas la vérité, mais la lumière, celle qui pourrait disperser les zones d'ombre, éclairer les bas-fonds et percer la citadelle mentale de Claire. Pour cela, il compte bien utiliser le

pouvoir du théâtre comme remède aux insuffisances de la justice des Hommes, car, comme le dit Jacques Osinski qui s'empare aujourd'hui de cette pièce : « *Au tribunal, on n'écoute pas. Au théâtre, si. Et c'est toute l'ambivalence de l'humanité que l'on peut alors saisir.* »

Cette ambivalence, c'est aussi, et peut-être même avant tout, celle de Claire, cette femme, apparemment bien sous tous rapports, qui, une nuit, à « *quatre heures du matin* », est descendue à la cave de son pavillon de Viorne pour assassiner le plus discrètement possible sa cousine sourde et muette, Marie-Thérèse Bousquet, qui vivait chez elle, faisait la cuisine et entretenait son logis. À la suite de ce meurtre, qu'elle a reconnu sans peine, Claire Lannes a découpé le corps de sa victime en plusieurs morceaux, puis les a précipités, les uns après les autres – à l'exception d'un seul, la tête –, du haut du pont de la Montagne Pavée pour les faire atterrir dans les wagons de différents trains de marchandises. À ce triple geste – le crime, la dispersion du corps et la reconnaissance spontanée –, la quinquagénaire n'a jusqu'ici, y compris devant ses juges, donné aucune motivation, ou plutôt n'a pu en fournir aucune. Insuffisamment écoutée, elle paraît bloquée en elle-même, involontairement coincée dans sa propre folie, que L'Interrogateur va tenter de fracturer en la passant, tout comme son mari, Pierre, sous le feu roulant de ses questions. **Cette histoire, pour le moins sordide, Marguerite Duras ne la sort pas de sa seule imagination. Elle est en réalité la variante d'un fait divers bien réel, de l'affaire Amélie Rabilloud, qui, en 1949, peu avant Noël, à tuer puis dépecer son mari qui la tyrannisait.** À partir des comptes-rendus d'audiences du procès qui s'est tenu trois ans plus tard, l'autrice a écrit une première pièce, *Les viaducs de Seine-et-Oise*, et, mécontente de son texte, y est revenue sept ans après à travers un roman, *L'Amante anglaise*, qu'elle a ensuite décliné sous une forme théâtrale.

Au long de ce double duo-duel, la figure de Marie-Thérèse Bousquet, inventée de toutes pièces par Duras, apparaît alors comme la victime expiatoire d'un couple qui se déteste, où l'amour a disparu, si tant est qu'il n'ait jamais existé – « *L'on peut penser qu'en tuant la sourde muette, c'est tout ce qu'elle ne peut dire que Claire tue* », s'essaie d'ailleurs Jacques Osinski dans sa note d'intention. Lui ne cesse de la tromper, comme « *tous les hommes* » l'auraient fait, la décrit comme une idiote qui, à la lecture en bonne et due forme du journal, préfère les « *petits illustrés pour les enfants* », qui « *ne voyait pas l'intérêt d'apprendre* », voire « *ne savait pas apprendre* », et la dépeint volontiers comme une « *folle depuis toujours* » ; elle rêve encore de cet « *agent de Cahors* » qu'elle a passionnément aimé dans sa jeunesse, et dit de son mari, dans l'une de ses formules durassiennes par excellence, qu'il « *est trop intelligent pour l'intelligence qu'il a* ». **Avec ces bribes jetées en pâture à L'Interrogateur, l'autrice dessine une série de points qui, une fois reliés, forme une constellation de haines recuites, une toile d'araignée qui a piégé Marie-Thérèse Bousquet, mais dresse aussi une critique en règle de la bourgeoisie. Avec leur pingrerie – si Pierre a fait venir Marie-Thérèse, c'est, avant tout, selon sa femme, « *parce que ça ne coûtait rien* » –, leur obsession pour la propreté qu'ils ne sont pas capables d'assurer eux-mêmes, et le mépris qu'ils ont pour celle qui est devenue leur employée de maison – ce « *petit boeuf* », trop « *grosse* », trop « *folle* » et tout juste bonne à se faire trousser par des Portugais –, Claire et surtout Pierre incarnent ces bourgeois par excellence, réfugiés derrière une façade dorée qui masque mal leur triste vie et leur petitesse d'âme, et que le meurtre va permettre de fissurer.**

Privé de décor et de costumes, selon les vœux de Duras, Jacques Osinski se sert des éléments naturels du théâtre pour figurer le caractère à fronts renversés de ces

prises de parole : assis sur une stricte chaise en bois, Pierre apparaît à l'avant-scène, piégé par le rideau de fer descendu derrière lui, symbole de cette parole corsetée, trompeuse, faite de réponses souvent courtes, voire allusives, qui tranchent avec sa volonté affichée de répondre à L'Interrogateur ; par un contraste saisissant, Claire est installée sur cette même chaise, mais sur le plateau totalement nu, dont l'immensité traduit la profonde tentative d'ouverture de cette femme qui, jusqu'ici, était restée cadenassée en elle-même. **Au moyen de cette approche scénique radicale, frontale, et tout entière au service du texte, le metteur en scène prend le temps de déployer la langue vénéneuse de Duras, de débusquer les balles traçantes et l'humour souvent cruel qu'elle renferme sous ses atours du quotidien, pour extraire, et faire clairement entendre, le meilleur de chaque réponse et de chaque question.** Grâce à ce travail minutieux, émerge toute la fascination que l'autrice pouvait avoir pour le mystère, et surtout la folie, de cette femme, qui, telle Ophélie dans *Hamlet*, fait voler en éclats les apparences et compromet la prétendue bonne marche de la société.

D'autant que, sous la direction précise de Jacques Osinski, Sandrine Bonnaire, Frédéric Leidgens et Grégoire Oestermann forment un trio de choc, capable, comme peu d'autres, d'accrocher l'oreille. Grâce à leur talent, qui n'était plus à démontrer, ils rendent les deux échanges successifs, transformés en performances de plus d'une heure chacun, quasi hypnotiques, et l'on se retrouve pendu à leurs lèvres, dans l'attente de cette « *bonne question* » et de cette bonne réponse qui paraissent ne jamais pouvoir advenir. **Toujours habité par son étrangeté naturelle et sa diction si particulière,** Frédéric Leidgens se plaît à cultiver le mystère de L'Interrogateur, à faire reluire sa dimension mécanique et méthodique (quasiment) imperturbable ; pendant que, face à lui, Grégoire Oestermann brille dans le rôle d'un Pierre trop doucereux pour être honnête, et Sandrine Bonnaire campe une sublime, forcément sublime, Claire L., tout en colère et en force rentrées, qui peine à dissimuler ses fissures enfouies, mais non colmatées. **Ensemble, autant que chacun à leur endroit, ils font alors de *L'Amante anglaise* un marigot sans concession qui s'emploie à traduire les silences pour mieux écouter les esprits, les coeurs et les âmes.**

Vincent Bouquet – www.sceneweb.fr

21 OCTOBRE 2024 PAR [VINCENT BOUQUET](#)

Partager cette publication

« L'Amante anglaise » ou l'inférieure quête de vérité au Théâtre de l'Atelier



Hélène Kuttner 22 octobre 2024



©Pierre Grosbois

Dans une mise en scène au cordeau, dont la radicalité claque comme la lumière sur les visages des comédiens, la pièce terrible de Marguerite Duras nous est racontée à travers les interrogatoires d'un couple maudit. Jacques Osinski dirige Sandrine Bonnaire, superbe, Frédéric Leidgens et Grégoire Oestermann, impériaux, comme il a monté Samuel Beckett. Avec la précision d'un art qui magnifie l'humain.

Un tribunal théâtral

« Nous sommes dans un théâtre pour essayer de comprendre ce qu'un tribunal échoue à comprendre » écrit le metteur en scène Jacques Osinski dans le programme du spectacle. Ici, la vérité, les preuves, les raisons et les motifs vont être traqués, chassés, attendus durant deux heures d'un spectacle en forme de thriller théâtral dont nous, spectateurs transis face aux faits, devons élucider les mystères, tirer les fils. Marguerite Duras écrit *L'Amante anglaise* dans les années 1960, sous forme d'un roman puis d'une pièce de théâtre montée par Claude Régy. C'est un fait divers effroyable, le procès d'une femme, Amélie Rabilloud, qui assassina son mari tyrannique avec un marteau et dispersa sa dépouille en morceaux dans des trains, qui inspire la romancière. Elle invente une sorte de double d'Emilie, Claire Lannes, qui va tuer, dépecer et disperser dans plusieurs trains des morceaux du corps de la cousine de son mari Pierre Lannes. Pourquoi Claire, épouse neurasthénique d'un fonctionnaire des finances, accomplit-elle

cet acte à quatre heures du matin dans une cave, alors que la cousine sourde et muette contribuait à la bonne tenue de leur maison ?

Aux frontières de la folie



©Pierre Grosbois

Duras crée un personnage qui mène l'enquête, interroge le mari d'abord, puis la femme. Comme Amélie Rabilloud, Claire Lannes n'explique rien, ne donne aucun motif qui justifie son meurtre. Le comédien Frédéric Leidgens est dans la salle, parmi le public, quand commence l'interrogatoire. Il est vêtu d'un costume de toile brune épaisse, muni d'un stylo, sans papier. Est-ce un enquêteur, un prêtre, un psychanalyste ? Ou les trois à la fois ? L'acteur, avec la précision lexicale d'un académicien, coupant et cinglant comme un aigle, ne lâche jamais sa proie. C'est la voix de l'auteur, Marguerite Duras, son porte-parole et son double. Celle qui cherche par tous les détours, psychologiques, sociologiques, politiques, à comprendre l'incompréhensible, l'indicible. C'est aussi notre porte-parole, puisque nous public sommes témoins de tout cela. C'est d'abord Pierre, le mari, qu'interprète à la perfection Grégoire Oestermann, visage placide et costume bien taillé, qui répond aux questions. Et sa stupéfaction non feinte devant un tel acte commis par son épouse dit beaucoup de la béance qui fondait ce couple mal assorti. C'est aussi la béance, le gouffre qui sépare le personnage, assis seul devant le rideau de fer doré, de l'enquêteur et du public. Pierre Lannes-Grégoire Oestermann est suspendu devant nous comme un pantin au long corps de bourgeois de province, perdu dans ses préoccupations matérielles et sexuelles.

Sandrine Bonnaire amante vénéneuse

C'est alors que le décor s'ouvre sur la cage de scène en forme de cathédrale, avec Claire Lannes, la criminelle venue pour s'expliquer. Il faut dire que le spectateur vient de passer une heure face au mari, avec une attention sans faille, quoique que parfois trahie par des impatiences et un temps un peu long. Mais Sandrine Bonnaire marche d'un pas décidé, dans une petite robe noire simplement ceinturé, sage comme une image pieuse, et finit par elle aussi s'asseoir face à l'interrogateur. L'actrice transfigure tous les clichés, les

images toutes faites. Elle est telle qu'en elle même, une femme ordinaire qui ne va cesser, au gré des spirales de l'interrogatoire, au gré de ses souvenirs qui affleurent comme des nuages, de se révéler en creux, là où l'on ne l'attend pas. Et la bataille commence, la rationalité maniaque, méticuleuse de celui qui interroge, face à l'ignorance, à la futilité, à l'indécision de Claire. Le visage de Sandrine Bonnaire se fait mouvant, son sourire affleure soudain quand ses yeux s'illuminent, et on voit le personnage chercher des raisons, des motifs, pour passer à l'acte. Un couvercle de plomb semblait recouvrir sa tête, quand tout a explosé. Est-elle folle, inconsciente ? Qu'est-ce que la folie ? Est-ce le droit à être soi-même ? Bonnaire, dirigée par Osinski, dépasse le simple jeu de l'actrice. Elle palpète des doutes et des souffrances de Claire, murée dans le silence depuis si longtemps. Puis d'un coup son sourire est celui d'une gamine, éclat d'une joie fugace provoquée par le souvenir enchanté du jardin de la maison. Et on ne sait plus où on est, dans le réel d'une fiction ou la fiction d'une réalité, qui disent beaucoup de la magie d'un théâtre quand il est ainsi maîtrisé.

Hélène Kuttner

L'Amante anglaise

Auteur : Marguerite Duras, texte publié aux Editions Gallimard

Metteur en scène : Jacques Osinski

Distribution : Sandrine BONNAIRE Frédéric LEIDGENS Grégoire OESTERMANN

Production : Théâtre de l'Atelier – Compagnie L'Aurore Boréale

Coproduction : Théâtre Montansier/Versailles – Châteaullon-Liberté, scène nationale La Compagnie

L'Aurore boréale est conventionnée par la DRAC-Ile de France

Du 19 Oct 2024

Au 30 Nov 2024

Tarifs :

10€ à 42€

Réservations [en ligne](#)

Réservations par téléphone :

01 46 06 49 24

Durée : 2h10

www.theatre-atelier.com

Chantiers de culture

Sandrine Bonnaire, meurtrière

Jusqu'à fin décembre, au théâtre de L'Atelier (75), Jacques Osinski présente *L'amante anglaise*. Dans une mise en scène dépouillée, le texte de Marguerite Duras sublimé par un trio d'acteurs talentueux : Sandrine Bonnaire, Frédéric Leidgens, Grégoire Oestermann. Questionnant, fascinant, envoûtant.

24.10.24



Claire Lannes a vraiment perdu la tête ! En assassinant sa cousine sans raison, en découpant le corps en divers morceaux, en les dispersant dans les trains de passage à proximité de sa maison, tous sauf la tête de la malheureuse victime dont elle refuse encore de révéler la destination... D'abord une pièce de théâtre, *Les viaducs de la Seine-et-Oise*, ensuite un roman *L'amante anglaise* qu'elle transforme enfin en une nouvelle pièce de théâtre au titre éponyme, Marguerite Duras par trois fois a mis l'ouvrage sur l'établi. **Pour une œuvre finale d'une concision extrême, à la langue policée, d'une incroyable puissance narrative, d'une interrogation explosive** inégalée à la conscience de chacune et chacun. Comme souvent, la narratrice s'est inspirée d'un fait divers réel et sanglant : Amélie Rabilloud tuant son mari en 1949, dépeçant le corps et d'un pont jetant les morceaux dans les trains en partance.

En scène à tour de rôle, **trois personnages** en quête d'identification ou d'explication : Pierre le mari, Claire l'épouse meurtrière et l'interrogateur surgi de nulle part, venu d'ailleurs... **Qui cherche à savoir le pourquoi plus que le comment, à comprendre ce geste capital dont personne ne soupçonnait l'issue fatale.** Un couple banal, sans histoires comme l'atteste la rumeur coutumière, la cousine Marie-Thérèse hébergée pour vaquer aux affaires familiales. C'est Pierre qui a sollicité les services de cette dernière, son épouse préférant rêvasser au jardin et lire des illustrés bas de gamme après avoir fait son lit, la seule tâche ménagère dont elle s'acquitte. L'amour a-t-il existé un jour entre ces deux-là, pourquoi l'a-t-il épousée ? Certes, belle elle était, certes il l'a désirée, fort et souvent, mais encore ? Rien de plus, **cohabitant alors par contrainte et habitude, lui s'épanchant de maîtresse en maîtresse, elle s'émerveillant toujours de son premier amour**, « l'agent de Cahors » son amour de jeunesse. Et Marie-Thérèse dans l'affaire, la victime expiatoire ? « Une grosse vache, sourde et muette » amoureuse de la cuisine en sauce et des ouvriers portugais logeant dans les environs !

Installé dans les premiers rangs du public, se levant subitement, sans papier mais petit stylo en main, l'interrogateur (Frédéric Leidgens) questionne d'abord le mari. Doucement, calmement, puis de plus en plus intensément jusqu'à le rejoindre sur scène, lui debout à son côté droit l'autre assis sur une banale chaise devant le rideau de fer du théâtre toujours baissé. La scène se répétera à l'identique, sa haute stature cette fois flanquée sur la gauche de la protagoniste. Pourtant, s'imposera une différence spatiale, capitale...

L'époux n'a rien vu venir, il dormait lorsqu'eurent lieu l'agression, puis le dépeçage dans la cave, à 4h du matin. **Sa femme ? Une folle, une éthérée avec qui il fait chambre à part depuis longtemps, qui parle peu ou pas, égarée parmi les fleurs du jardin dont « la menthe anglaise »** qu'elle apprécie beaucoup, bercée par la lecture de vulgaires illustrés qu'il prend malin plaisir à confisquer et déchirer. Pierre (Grégoire Oestermann) ? « Le petit bourgeois méprisable », comme le confessa Duras à propos de la figure de son personnage, petit fonctionnaire au ministère des finances. Méprisant à l'égard de Claire son épouse, avouant des envies de meurtre dont une éducation moralisante retient le geste, **un être mesquin et falot, se vantant de ses tromperies régulières, se plaignant surtout des tics et tocs de sa femme qui ternissent son existence.** Jamais compatissant, encore moins avec feu la cousine presque devenue une esclave domestique au fil du temps.

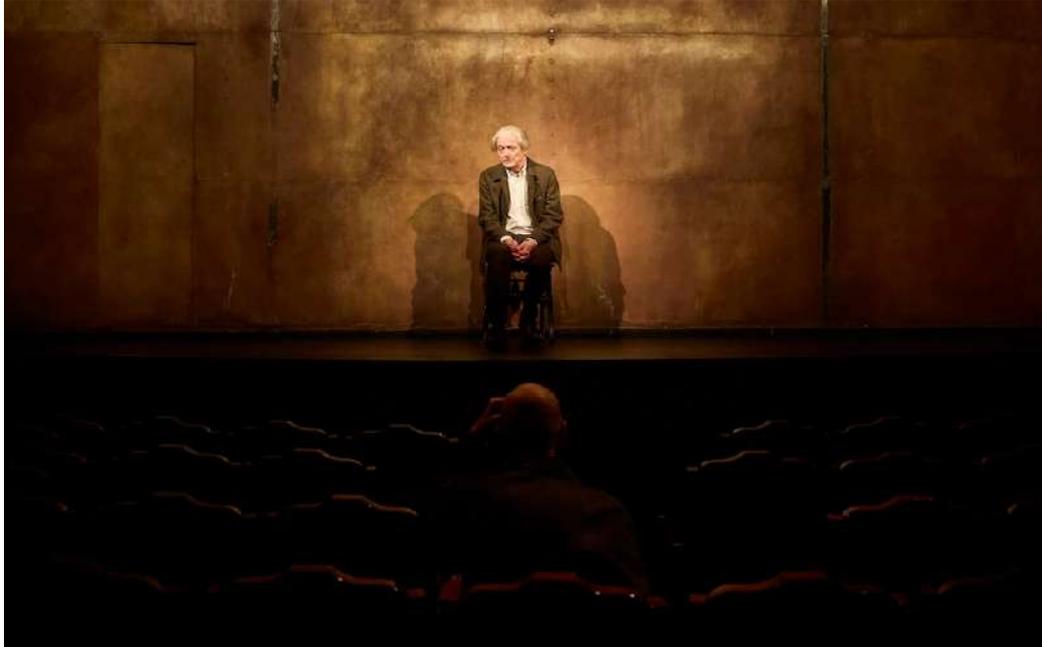


Durant près d'une heure, Pierre ne bougera pas de sa chaise. Comme à l'accoutumée, **Jacques Osinski se joue d'une mise en scène aux frontières de l'austérité : face à une réalité pour le moins ensanglantée, une gestuelle presque désincarnée !** Seuls les mots et maux dits prennent chair devant nos yeux effarés. Puissance subversive du langage, « ce n'est pas un hasard, je crois, si j'arrive à Duras après avoir beaucoup arpenté **l'œuvre de Beckett** », reconnaît Osinski, « ils ont en commun le questionnement sur **la langue**, un certain rapport de leurs personnages à **l'attente** et à l'enfermement ». Une claire évidence, lorsqu'apparaît Claire Lannes, l'épouse et meurtrière, alias Sandrine Bonnaire... **Une apparition, oui, lorsqu'elle surgit du fond de scène d'un pas contenu et s'avance dans un silence de mort**, hormis les grincements du rideau de fer qui s'élève ! Un air froid, venu de la beauté nue des profondeurs du théâtre, envahit la salle, fige corps et cœurs. **Le temps suspendu, l'émotion retenue, le temps qu'elle se pose à son tour sur cette banale chaise, le regard droit et les deux mains plaquées sur les cuisses.** Le temps d'un vertige, sublime apparition, la grande comédienne de retour au théâtre.

Face aux questions de l'interrogateur, durant une heure aussi, elle n'expliquera rien de son geste. Heureuse pourtant de s'exprimer, de rompre enfin le silence, surtout et avant tout d'être écoutée... Du fond au devant de la scène, le chemin est court certes mais il semble aussi interminable, illustration d'une vie qui s'est étirée dans la grisaille et la froideur. Alors, il est temps de se poser, de parler.

Au tribunal on juge, au théâtre on écoute, on l'écoute. Et de parler de ce mari qu'elle n'accable même pas, de cette Marie-Thérèse qu'elle n'appréciait guère, de cet amour premier qu'elle n'a jamais oublié, cet amour ancien qu'on oublie jamais, d'Antonio le portugais qui venait de temps en temps

couper du bois et qui, s'il l'avait bien voulu... **Rien de tout cela pour justifier l'acte injustifiable, la banalité du quotidien, le terne d'une vie qui s'enferme dans la noirceur de l'existence.** Et pourtant, seule à l'évocation de ces riens, certes des trois fois rien mais deux-trois éclairs fugitifs sur les amours perdues et le parfum des fleurs, s'éclaire le visage d'un sourire enjôleur, se détachent-s'élèvent et s'ouvrent deux mains en quête d'un impossible ailleurs. **Pathétique et sublime Sandrine Bonnaire, d'un regard et de quelques futiles gestes évocateurs, capable d'incarner pareil talent !** C'est beau, c'est fort, c'est puissant. Fascinant et envoûtant.



Au côté de Claire, la Sandrine déjà meurtrière dans *La cérémonie*, le film de Claude Chabrol, **deux comédiens qui n'ont rien à lui envier en présence et puissance : Frédéric Leidgens et Grégoire Oestermann.** Le premier en interrogateur scrupuleux mais respectueux, démarche et geste lents, la voix toute à la fois ferme mais engageante, silhouette imposante mais nullement envahissante. Il est l'accoucheur des consciences, compatissant mais sans faux semblant, ni juge ni complice. Le second, qui ouvre la séance des questions, doit s'acquitter d'une lourde tâche : apprivoiser et happer l'attention d'un public qui attend « la Bonnaire » d'un œil averti ! Sans décor ni costume mirobolant pour éventuelle diversion... Piteux pantin, regard et profil bas, le propos embrouillé et coupable face à son évidente duplicité, il y parvient avec succès. **À leur façon et sur divers tons, trois marquantes solitudes qui alertent chacun sur une possible descente aux enfers,** un possible passage à l'acte meurtrier. **Yonnell Liégeois, photos Pierre Grosbois**

L'amante anglaise : Jusqu'au 31/12, du mardi au samedi à 21h, le dimanche à 15h. Théâtre de l'Atelier, 1 place Charles Dullin, 75018 Paris (Tél. : 01.46.06.49.24). Du 9 au 11/01/25, au théâtre Montansier de Versailles. Le 14/01, au TAP de Poitiers. Les 16 et 17/01 au Châteauvallon-Liberté, Scène nationale de Toulon. Le 08/02, aux Franciscaïnes de Deauville.

L'ŒIL D'OLIVIER

chroniques culturelles et rencontres artistiques



© Pierre Grosbois

CRITIQUES

L'Amante anglaise : un rôle haute couture pour Sandrine Bonnaire

En se glissant dans les mots de Marguerite Duras, sous la direction sur mesure de Jacques Osinski, la comédienne fait, après une dizaine d'années d'absence, un retour éblouissant sur les planches.

25 octobre 2024

Presque rien ne se passe deux heures durant. D'imperceptibles changements d'attitude, un sourire, une grimace, un voile de tristesse qui passe sur un visage, c'est tout. Des mots s'échangent. Face à un interrogateur anonyme, qui pourrait aussi bien être un journaliste, un juge, un psychiatre que **Marguerite Duras** elle-même, un mari tout d'abord, puis sa femme, vont inlassablement répondre à d'innombrables questions. Un contexte se dessine. Flou au début, un peu plus net vers la fin.

Mais que s'est-il passé dans la cave des Lannes à quatre heures du matin ? Pourquoi Claire a-t-elle tué puis découpé en morceaux sa cousine Marie-Thérèse ? Est-ce parce qu'elle était grosse, sourde et muette ? Tenait-elle trop bien la maison ? A-t-elle servi de mort de substitution à la place de Pierre, le mari ? Autant d'interrogations qui resteront pour la plupart en suspens. Duras ne cherche pas à élucider les raisons du crime, mais plutôt à esquisser des psychés, des

personnalités. C'est l'humain, sa nature, sa complexité qui l'intéresse, le reste n'est que faits divers.

Un homme et une femme

Tirée d'une histoire vraie, celle d'une femme ayant débité le corps de son mari en 1949, avant de le jeter dans les égouts, *L'Amante anglaise* plonge dans les méandres de deux âmes, celle du mari, puis celle de la meurtrière. Lui est innocent aux yeux de la loi, elle une meurtrière, probablement folle. Mais derrière cette vérité de surface se font jour plus de nuances. Les aspérités esquissent une réalité moins tranchée.

Malgré son côté affable, l'homme reste un mâle dominant un brin pervers narcissique. Au-delà de la froideur du geste meurtrier exécuté sans affect, la femme se révèle au fil des mots, une romantique, une insoumise trop longtemps passive. Moins folle qu'attendue, peut-être atteinte d'un trouble dissociatif de l'identité, elle ne cherche finalement qu'un peu d'attention.

Jeux éblouissants, mise en scène au cordeau

Mené de main de maître par Duras, le roman devenu pièce, ne laisse aucun moment de répit. Les lignes de fuite et la multiplicité des motifs possibles laissent la place à l'interprétation de chacun. **Jacques Osinski** l'a bien compris. Sa mise en scène épurée et minimaliste fait la part belle au texte sublime, et au jeu puissant et intense de ses interprètes. Maintenant le public dans un état de sidération, tant le temps s'étire inlassablement, il ose le pari de de l'inactivité quasi-totale, d'une partition aux notes à peine esquissées et à une forme de torpeur. Audacieux, d'autant qu'assez rapidement une forme d'inconfort s'installe. Rien n'y fait. Accrochés à chaque mot, les spectateurs ne perdent pas une miette de cet incroyable récit tout en banalité et dissonance.

Sandrine Bonnaire se fait attendre. C'est **Grégoire Oestermann**, qui a la difficile mission d'ouvrir le bal. Une heure durant, seul sur le devant de la scène, il incarne avec justesse le mari désinvolte et faussement naïf de Claire Lannes. Soumis aux questions de **Frédéric Leidgens**, qui offre sa présence élégante et son débit de voix à la fois envoûtant et profondément agaçant, à l'inquisiteur, il fait semblant de ne pas comprendre, de ne pas voir. Derrière lui, l'imposant et solide rideau de scène en fer rouillé, telle une porte de prison, l'enferme inexorablement dans sa vie bien rangée et le carcan étroit de son esprit.

Éblouissante entrée en scène

Enfin, un craquement lointain se fait entendre. Le rideau se lève offrant au regard des spectateurs un plateau vide. Murs décatés, abîmés, salis, ambiance de décrépitude, le charme opère. C'est beau une cage de scène sans artifices, à l'état brut. Du tréfond du théâtre, une silhouette toute menue apparaît. Vêtue d'une petite

robe noire, très classique, très intemporelle, Sandrine Bonnaire avance, tête baissée et à pas pas lents, vers le public. Visage grave, Claire Lannes – l'actrice s'est effacée, le personnage a repris ses droits – s'assied là où il y a encore quelques minutes son mari se tenait.

Irradiante, esquissant parfois un sourire, elle ne cille pas, répond le mieux qu'elle peut à l'avalanche d'interrogations qui s'abat sur elle. Tout est fini. Elle n'a plus peur. Elle est enfin libre. Qu'elle aille derrière les barreaux ou à l'asile, n'a plus d'importance. Les murs de sa vie étriquée ont volé en éclats le jour où elle est passée à l'acte. Puissant !

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

L'amante anglaise de Marguerite Duras

© Éditions Gallimard

[Théâtre de l'Atelier](#)

Place Charles Dullin

75018 Paris

Du 19 octobre au 31 décembre 2024

Durée 2h10

Tournée

9 au 11 janvier 2025 au [Théâtre Montansier](#), Versailles

14 janvier 2025 au [TAP](#), Poitiers, avec les ATP

16 et 17 janvier 2025 à [Châteauvallon-Liberté](#), Scène nationale, Toulon

8 février 2025 aux [Franciscaines](#), Deauville

Mise en scène de Jacques Osinski

Avec Sandrine Bonnaire, Frédéric Leidgens et Grégoire Oestermann

Texte du prologue dit par Denis Lavant

Lumières de Catherine Verheyde

Costumes d'Hélène Kritikos

Dramaturgie de Marie Potonet

Musique – Jean-Sébastien Bach: Das alte Jahr vergangen ist BWV 614 -Transcription de Gyorgy Kurtág et interprétation de Marta et Gyorgy Kurtág

Le Club de Mediapart

Participez au débat

Le retour gagnant de « L'Amante anglaise »

L'excellent metteur en scène Jacques Osinski a proposé à Sandrine Bonnaire de revenir au théâtre avec cette pièce, l'une des plus belles de Marguerite Duras. Elle est entourée par deux grands acteurs rompus à la scène, Frédéric Leidgens et Grégoire Oestermann. Sublime, forcément sublime.

26.10.24



Agrandir l'image : Illustration 1
Scène de "L'Amante anglaise" © Pierre Grosbois

Avant de partir pour le théâtre de l'Atelier, je me suis souvenu que les premiers mots d'*Espaces perdus*, le premier livre publié par Claude Régy en 1991 évoquaient la pièce de Marguerite Duras, alors j'ai emporté le livre dans le métro et j'ai lu :
« *Je suis à la campagne. Avant de partir j'ai revu une photo. Depuis je la vois sans cesse. Une personne dans une lumière, Madeleine Renaud se tient là, sur un seuil, elle sort de scène, mais pas comme d'habitude on sort de scène, elle entre dans la salle, c'est son apparition au début de la deuxième partie de L'amante anglaise, en 1968, à la salle Gémier* ».

Claude Régy avait déjà entamé son long compagnonnage avec Duras en mettant en scène *Les Viaducs de la Seine-et-Oise*, première version de *L'amante anglaise*. Duras s'était inspiré d'un fait divers et du procès qui s'en suivit consigné par Jean-Marc Théolleyre « *le génial chroniqueur du Monde* » (Duras) : une femme avait tué puis dépecé son mari et jeté les morceaux de son corps dans différents trains de marchandises de la région parisienne.

Le spectacle avait eu du succès mais Duras reprit sa pièce, en changea le titre et bien des aspects, y compris l'intrigue. Dans *L'amante anglaise*, Claire Lannes garde son mari et tue sa nièce sourde et muette venue de Cahors pour s'occuper du logis (cuisine, ménage). On apprendra que Claire Lannes avait longtemps vécu à Cahors où Claire possède toujours une maison, elle y avait connu l'amour deux ans durant avec un homme avant de se marier avec un autre, Pierre Lannes. Le couple marié avait quitté Cahors pour venir vivre dans la région parisienne, à Vorne. Les années ont passé ; le mari a eu bien des aventures extra conjugales passagères sans pour autant songer à divorcer. Claire, moins instruite que son mari, aimait s'occuper du jardin. Marie-Thérèse Bousquet, la nièce sourde et muette qu'ils avaient accueillie entretenait une vague relation sexuelle avec Alfonso, un Portugais de la localité que Claire Lannes croisera une nuit sur la route après être allée disperser une partie du corps de sa nièce.

Vingt ans durant, Madeleine Renaud (Claire Lannes) joua cette pièce à travers le monde avec Claude Dauphin (Pierre Lannes) et Michael Lonsdale (l'interrogateur) à la création puis, au fil du temps, avec d'autres partenaires

La mort de Madeleine Renaud ouvrit la voie à d'autres mises en scène. Elles furent nombreuses. Dernière en date à Paris, celle de Marie-Louise Bischofberger au Théâtre de la Madeleine avec Ludmila Mikaël (Claire Lannes), Ariel Garcia-Valdès (Pierre Lannes) et André Wilms (l'interrogateur).

Avant Emilie Charriot prochainement au Théâtre de Vidy-Lausanne puis à l'Odéon (au printemps) avec Dominique Reymond, Nicolas Bouchaud et Laurent Poitrenaux, Jacques Osinski, après un long compagnonnage avec Beckett aborde les rives de la Duras avec *L'amante anglaise* en ayant eu la bonne idée de proposer le rôle à Sandrine Bonnaire que l'on n'a plus revue sur une scène depuis longtemps. L'actrice avait débuté au théâtre avec *La bonne âme de Setchouan* de Brecht dans une mise en scène de Bernard Sobel au Théâtre de Gennevilliers en 1990 et on l'avait rarement revu au théâtre par la suite. Elle a aujourd'hui plus de la cinquantaine, l'âge du personnage.

Pour Pierre Lannes, Osinski a fait appel au parfait Grégoire Oestermann (l'un des créateurs du beau *Voyage en Ataxie*, lire [ici](#)) et pour l'interrogateur, il retrouve l'incomparable Frédéric Leidgens qui l'avait récemment accompagné dans *Fin de partie* de Beckett (lire [ici](#)), spectacle repris dernièrement au Théâtre de l'Atelier à Paris, là où vient d'être créée sa mise en scène de *L'amante anglaise*.

La pièce n'est pas un procès, on est loin de « faites entrer l'accusée », il n'y a pas de tribunal, pas d'effets de manche. Dans une première partie « l'interrogateur » au statut indéfini (ni flic, ni procureur, un poil psy, un poil curieux) interroge le mari, puis, dans une seconde partie, il interroge Claire Lannes.

Comme le souhaitait Duras, la pièce est représentée « *sur un podium avancé, devant le rideau de fer, dans une salle restreinte, sans décors ni costumes* ». Au début, une voix enregistrée raconte brièvement le fait divers, à la création c'était la voix de Marguerite Duras. L'interrogateur est assis dans la salle devant les premiers rangs de spectateurs mais comme émanant d'eux. L'interrogatoire commence avec la voix claire

et précise de Leidgens, ses gestes rares et assurés, stylo en main. Devant lui, le surplombant sur le devant de la scène, assis sur une simple chaise devant le rideau de fer baissé, Oestermann donne corps à un Pierre Lannes, calme, n'ignorant pas que sa femme avait eu une histoire d'amour avec un « *agent de Cahors* » et ne s'embarrassant pas pour la tromper. « *Vous êtes d'un caractère à éviter de parler de ce qui vous fait souffrir ?* » lui demande l'interrogateur. « *Oui, je suis comme ça* » répond Pierre Lannes. Les questions et les réponses se succèdent, il n'y a pas d'éclats, de fuites, ni d'effet de manche : c'est un interrogatoire, une lente tentative d'introspection, pas un procès. On s'enfonce dans les méandres de cet homme, du couple qu'il forme depuis longtemps avec Claire et on commence à cerner en creux cette dernière que son mari considère du haut de sa supériorité de mâle dominant (de plus, il est plus instruit qu'elle). Cela dure près d'une heure et c'est fascinant.

L'interrogatoire de Pierre Lannes est terminé, l'acteur sort, la chaise reste en place. Alors le rideau de fer se lève. Claire Lannes-Sandrine Bonnaire arrive par le fond du plateau devant un mur ocre sans relief. Elle s'avance à pas ni lents, ni vifs, vêtue de façon plutôt neutre, chandail et jupe droite allant du gris au noir, s'assoit sur la chaise. Droite, légèrement maquillée, les sourcils sombres. Elle ne croisera jamais ses jambes, ne lèvera jamais ses bras (sauf une fois, brièvement), ne détournera pas la tête, gardera toujours ses mains sur ses genoux, nouées, à demi dénouées, jamais ouvertes, jamais libres de souligner tel ou tel mot. Elle regarde droit devant elle, vers l'interrogateur peut-être, vers nous peut-être, un demi sourire crispé ici et là la traverse, brièvement, un bref éclair. Le théâtre atteint là le point extrême de son affirmation dans son dénuement.

Le seul à se mouvoir, jusqu'à la rejoindre à la fin sur le plateau, c'est l'interrogateur, celui qui pose les questions mais qui n'écoute pas toujours bien ce que sous-tendent les réponses ou les réponses biaisées ou à côté de Claire Lannes. Peut-être est-ce la première fois depuis longtemps qu'elle parle, qu'elle a des choses à dire sur son amour du jardin par exemple, « *Il y a un banc en ciment et des pieds d'amante anglaise* » commence-t-elle

On l'écoute ou elle croit qu'on l'écoute. Car celui qui l'interroge cherche autre chose, il veut savoir pourquoi Claire Lannes a tué cette « *grosse femme* » sourde et muette et où est cachée la tête qui n'a pas été retrouvée. Et puis, il se lasse. Elle lui échappe. « *Écoutez moi, je vous en supplie* », ce sont les derniers mots de Claire Lannes. Et ceux de la pièce.

Sous la direction parfaite de Jacques Osinski, Grégoire Oestermann et Frédéric Leidgens accompagnent on ne peut mieux, on ne peut plus délicatement, le retour au théâtre de Sandrine Bonnaire, bouleversante et troublante de simplicité, sinon comme complice de Claire Lannes, du moins en fraternité avec elle, assise sur sa chaise, seule face au monde, voulant être entendue.

***Théâtre de l'Atelier, 21h du mar au sam, le dim à 15h, jusqu'au 31 déc.
La pièce est disponible en Folio-Théâtre***



Théâtre : L'Amante anglaise, de Marguerite Duras - MES Jacques Osinski - Avec Sandrine Bonnaire, Frédéric Leidgens, Grégoire Oestermann - Théâtre de l'Atelier - Jusqu'au 30 novembre 2024



30.10.24

1949. Seine-et-Oise. Claire et Paul Lannes, petits-bourgeois, menaient une existence ordinaire. Mais Claire, femme au foyer, a assassiné Marie-Thérèse Bousquet, sa cousine sourde et muette, qui travaillait comme employée de maison auprès du couple. Elle a dépecé sa victime avant de jeter les fragments du corps depuis le pont de la Montagne Percée, viaduc sous lequel passent des trains de marchandises à destination de toute la France. La police a remonté la piste de la meurtrière en recoupant les horaires de trains.

Un interrogateur dont l'auditoire ignore le statut - juge, enquêteur ou psychiatre - tente de reconstituer les faits et de comprendre les motifs du crime. Il reçoit tout d'abord le mari, un homme médiocre, brutal. D'une mauvaise foi totale, il prétend n'avoir rien vu. Sidéré par l'acte de son épouse, Paul déconsidère celle-ci, son manque d'éducation, sa

fragilité, misogynie ordinaire qui s'étend également à la cousine trépassée. Quand vient le tour de Claire de répondre aux questions, elle refuse de dire où se trouve la tête de sa victime, seule partie du corps qui n'a pas été retrouvée. Sa tranquillité inquiétante laisse peu à peu apparaître une détresse vertigineuse devant l'horreur de son crime. Insaisissable vérité.

Inspirée par un fait divers réel, Marguerite Duras (1914-1996) a écrit trois versions de "L'Amante anglaise", une première pièce en 1959 "Les viaducs de la Seine-et-Oise", un roman en 1967 adapté pour le théâtre en 1968. Cette histoire de folie criminelle s'incarne dans les silences, les non-dits, variations et lignes de fuite. La dramaturge tente de capturer l'instant de bascule dans l'atrocité. L'incursion de la violence dans la vie ordinaire fait surgir la barbarie. Jacques Osinski signe une mise en scène d'une grande sobriété dans la lignée des directives laissées par l'autrice, voie du dépouillement, sans décor ni costume. Le dispositif minimaliste fait la part belle à un trio de comédiens habités, Sandrine Bonnaire, Frédéric Leidgens, Grégoire Oestermann.

Lutte des sexes et sauvagerie des relations maritales, la pièce est développée en deux volets. Les interventions successives de Paul puis de Claire laisse planer le doute sur l'identité de l'interrogateur méthodique. Assis parmi les spectateurs, stylo à la main, Frédéric Leidgens est présence presque invisible, une voix qui entretient le trouble avec une grande finesse d'incarnation. Grégoire Oestermann prête ses traits à Paul dont il incarne avec nuances la mesquinerie, le manque d'envergure et d'empathie, la cruauté latente.

Dans la seconde partie, l'interrogateur tente de remonter à la source en sondant la psyché de Claire. Sandrine Bonnaire apporte une densité particulière au personnage, une opacité entre douceur, ironie et détresse. Elle en saisit toutes les ambivalences, la colère rentrée. Malgré les tentatives pour percer la carapace, dépasser un le blocage manifeste, Claire conserve son secret, jusqu'au bout. En sous-texte, les aigreurs et les ressentiments se dévoilent, ainsi que le mépris à l'égard de la cousine handicapée. Le repli sur elle-même prend la forme d'un enfermement psychique auquel s'ajoute une claustration physique, le jardin seul espace de liberté, parmi les plantes, notamment la menthe anglaise qu'elle écrit "l'amante anglaise".

Déconcertant mystère de l'indicible.

LA GRANDE PARADE

« L'Amante anglaise » de Marguerite Duras : retour gagnant pour Sandrine Bonnaire

- jeudi 7 novembre 2024 20:43

Par Serge Bressan - Lagrandeparade.fr / Sur la scène devant un rideau de fer, un homme assis sur une chaise. Dans le public, une voix s'élève. Pendant une heure, l'interrogateur va soumettre à la question l'homme assis. L'interroger sur sa femme, elle qui a tué la cousine sourde et muette qui servait, dans la maison, de femme à tout faire.

Echange tendu entre les deux hommes... Début de « L'Amante anglaise », une pièce de Marguerite Duras (1914-1996) créée en 1968 dans une mise en scène de Claude Régy et des costumes dessinés par Yves Saint Laurent, et interprétée par Madeleine Renaud, Claude Dauphin et Michael Lonsdale. S'étant inspirée d'un fait divers criminel perpétré en 1949, l'auteure confiait dans un entretien : « Il s'agit de menthe anglaise, de la plante ou, si vous préférez, de la chimie de la folie. Elle l'écrit avec l'apostrophe. Elle a tout désappris, y compris l'orthographe ».

Extrait de l'échange entre le mari (efficace Grégoire Oestermann) et l'interrogateur : « Je crois que si Claire n'avait pas tué Marie-Thérèse, elle aurait fini par tuer quelqu'un d'autre.

-Vous

?

-Oui. Puisqu'elle allait vers le crime dans le noir, peu importe qui était au bout du tunnel, Marie-Thérèse ou moi... »

Elle, c'est Claire Lannes. Par son mari, on a appris qu'elle fut autrefois l'amoureuse passionnée d'un agent de Cahors, préfecture du Lot. L'interrogateur va la soumettre, elle aussi, à la question dans une deuxième partie d'une heure et quinze minutes. Sur la scène mais sans le rideau de fer (ce qui donne une immensité au propos), elle est assise sur la chaise. On sait qu'elle a donc tué la cousine, l'a découpée en morceaux qu'elle a jetés dans des trains de marchandises qui passent sous un viaduc situé près de chez elle, à Viorne. Arrêtée, interrogée, elle a avoué sans difficulté son crime mais se montre incapable d'expliquer pourquoi elle l'a commis. Et une seule pièce n'a pas été retrouvée : la tête de la victime... L'interrogateur n'a pas eu de réponse du mari, « quintessence du petit bourgeois haïssable » selon Marguerite Duras. En aura-t-il une de la part de la meurtrière ?

Mise en scène par l'impeccable Jacques Osinski, Sandrine Bonnaire qui fait son retour au théâtre dix ans après avoir joué dans « L'Odeur des planches » de Samira Sedira confie que « 'L'Amante anglaise' est une pièce de la folie et de l'amour ».

L'interrogateur- un policier ? un avocat ? un psychologue ?, on ne le saura jamais- ne lâche pas. Il interroge, encore et encore. Pierre, le mari, répondait sans conviction, glisse qu'avec sa femme, ils vivaient dans « l'indifférence complète depuis des années ». Claire,

la meurtrière, esquisse des bribes de réponse. Pas de développement. A-t-elle perdu la raison ? feint-elle l'oubli, l'absence ? Pour l'interrogateur, « elle ne s'est jamais accommodée de la vie » ou encore « elle est de l'autre côté du monde ». Il est obnubilé par une question : « Pourquoi l'avez-vous tuée ? » Elle : « Si j'avais su le dire, vous ne seriez pas là à m'interroger. Pour le reste, je sais ». Il- quelques minutes après : « On ne vous a jamais posé la bonne question sur ce crime ? » Elle : « Non. Si on me l'avait posée, j'aurais répondu », avant d'ajouter : « Vous savez, monsieur, sur ce banc, à force de rester immobile, j'avais des pensées intelligentes. Ma bouche était comme le ciment du banc ». Et finalement : « Moi, à votre place, j'écouterais. Ecoutez-moi... Je vous en supplie... »

Dans la robe de Claire Lannes, assise sur cette chaise Sandrine Bonnaire s'est glissée dans un rôle tenu naguère par Madeline Renaud, Suzanne Flon ou encore Ludmila Mikaël. Dans la mise en scène dépouillée à l'extrême, elle effectue un retour gagnant au théâtre. Face à l'interrogateur (Frédéric Leidgens), elle propose l'intensité dans l'immobilité. Un sourire, un clignement de paupière, une tête qui se tourne à peine... et la voix aussi limpide que liquide. La voix d'une amante anglaise qui dégusterait la menthe anglaise de son jardin...

L'Amante anglaise de Marguerite Duras

Mise en scène : Jacques Osinski

Avec Sandrine Bonnaire, Frédéric Leidgens, Grégoire Oestermann

Lumières : Catherine Verheyde

Costumes : Hélène Kritikos

Dramaturgie : Marie Potonet

Durée : 2h15.

Dates et lieux des représentations :

- Jusqu'au 31 décembre 2024 (21h, du mardi au samedi ; 15h, le dimanche) - au Théâtre de l'Atelier (1 place Charles Dullin, 75 018 Paris) - Tél. : 01 46 06 49 24

- <http://www.theatre-atelier.com>

- 9-11 janvier 2025 à Versailles au Théâtre Montansier

- 14 janvier 2025 - Poitiers - TAP

- 16-17 janvier 2025 - Toulon - Châteauvallon-Liberté scène nationale

- 8 février 2025 - Deauville - les Franciscaines

Des classiques à voir ou relire : Rambert, Duras, Hugo, Camus, Hugo et Anouilh

Olivier Olgan, 8.11.24

Qu'est-ce qu'un classique ? Un texte qui traverse les décennies en gardant sa présence actuelle, un tremplin de mots à incarner par des acteurs férus du presque vrai théâtral, ou un miroir où le spectateur peut se retrouver le temps d'une fiction introspective ? Les cinq spectacles conseillés sont à la fois tout cela et bien plus encore tant l'accord texte/acteurs fusionne à merveille : *Clôture de l'amour*, de Pascal Rambert ([L'Atelier > 11 novembre](#)), *L'amante anglaise*, de Marguerite Duras ([L'Atelier > 31 décembre](#)), *Pauvre Bitos*, de Jean Anouilh ([Hébertot > 5 janvier](#)), *La Chute*, de Camus/ Jean-Baptiste Artigas ([Essaion > 6 janvier 26](#)), *L'homme qui rit*, de Hugo/Geneviève de Kermabon ([Poche-Montparnasse > 30 janvier](#)). Autant de classiques pour [Olivier Olgan](#) qui défie le temps, les modes, pour mieux nous émouvoir.

L'amante anglaise, de Marguerite Duras, mise en scène Jacques Osinski ([Théâtre de l'Atelier](#))
avec Sandrine Bonnaire, Grégoire Oestermann et Frédéric Leidgens



L'amante anglaise, de Marguerite Duras, mise en scène par Jacques Osinski Photo OOLgan

Classique aussi, le fait divers – le meurtre d'une cuisinière par son employeuse – appelle un interrogatoire de Claire Lannes, pour comprendre son acte et de son mari, seul capable d'éclairer les motifs. Très conventionnel diriez-vous ! Sauf que Marguerite

Duras hisse le drame au-delà des mots, en creusant les silences et parfois notre patience même si le texte est virtuose et bouleversant. D'abord par un dispositif dramatique et scénique minimal. Jugez-en. L'interrogatoire du mari de plus d'une heure s'effectue sur une chaise devant le rideau du théâtre, les questions sont posées de l'orchestre par une voix anonyme. Ensuite c'est autour de la femme. Seule différence, le rideau est levé sur une scène vide. Sur sa chaise, Claire Lannes joue de l'ambiguïté et de la fragilité



L'amante anglaise, de Marguerite Duras avec **Sandrine Bonnaire** Photo Pierre Grosbois (- *La Chute*, avec Jean-Baptiste Artigas Photo Philippe Hanula

Grace à la direction d'acteur du metteur en scène **Jacques Osinski**, il faut saluer la performance de deux acteurs quasi immobiles sur leur chaise **Grégoire Oestermann** et **Sandrine Bonnaire** qui réussissent malgré tout à donner une chair et un vécu certes ambigus aux mots et aux maux de leurs existences sans intérêt, sans relief, sans avenir. Réussite aussi de **Frédéric Leidgens**, à la fois très humain et très tenace pour tenter de percer une vérité qui n'éclot jamais. Certes le spectateur est mené à dure épreuve, dans ce huis clos immobile, dans ce couple impuissant dans toutes les sens du terme, sans partage, sans compassion, sans issue.

A part une solitude abyssale, vous ne saurez pas grand-chose au final de cette *Claire Lannes*, dans la vie au sens propre et figurée semble absente, enfouie dans des souvenirs sans éclat, ni trace de bonheur. Et malgré l'immobilité, Sandrine Bonnaire est rayonnante dans cette ambiguïté. Face aux questions sans réponses, les mots de Duras transpercent des vies dont la vitalité s'est évanouie. Vous aussi vous sortirez fascinés par «l'inquiétante étrangeté» de « quelqu'un qui ne s'est jamais accommodé de la vie », typiquement, peut-être trop, durassienne. **Jusqu'au 31 décembre 24, Théâtre de l'Atelier**, puis en tournée



Sandrine Bonnaire dans « L'Amante anglaise » : retour gagnant au théâtre

Par

Serge Bressan

-

12 novembre 2024



Théâtre. Une pièce de [Marguerite Duras](#), inspirée d'un fait divers réel et créée en 1968. Une femme a tué sa cousine sourde et muette, l'a découpée en morceaux qu'elle a jetés dans des trains... sauf la tête. Du grand théâtre avec une magnifique **Sandrine Bonnaire**.

Sur la scène devant un rideau de fer, un homme assis sur une chaise. Dans le public, une voix s'élève. Pendant une heure, l'interrogateur va soumettre à la question l'homme assis. L'interroger sur sa femme, elle qui a tué la cousine sourde et muette qui servait, dans la maison, de femme à tout faire. Echange tendu entre les deux hommes... Début de « **L'Amante anglaise** », une pièce de [Marguerite Duras](#) (1914-1996) créée en 1968 dans une mise en scène de Claude Régy et des costumes dessinés par Yves Saint Laurent, et interprétée par Madeleine Renaud, Claude Dauphin et Michael Lonsdale.

S'étant inspirée d'un fait divers criminel perpétré en 1949, l'auteure confiait dans un entretien : « *Il s'agit de menthe anglaise, de la plante ou, si vous préférez, de la chimie de la folie. Elle l'écrit avec l'apostrophe. Elle a tout désappris, y compris l'orthographe* ». Extrait de l'échange entre le mari (efficace Grégoire Oestermann) et l'interrogateur

: « Je crois que si Claire n'avait pas tué Marie-Thérèse, elle aurait fini par tuer quelqu'un d'autre.

-Vous ?

-Oui. Puisqu'elle allait vers le crime dans le noir, peu importe qui était au bout du tunnel, Marie-Thérèse ou moi... »

Elle, c'est Claire Lannes. Par son mari, on a appris qu'elle fut autrefois l'amoureuse passionnée d'un agent de Cahors, préfecture du Lot. L'interrogateur va, elle aussi, la soumettre à la question dans une deuxième partie d'une heure et quinze minutes.

Sur la scène mais sans le rideau de fer (ce qui donne une immensité au propos), elle est assise sur la chaise. On sait qu'elle a donc tué la cousine, l'a découpée en morceaux qu'elle a jetés dans des trains de marchandises qui passent sous un viaduc situé près de chez elle, à Viorne.

Arrêtée, interrogée, elle a avoué sans difficulté son crime mais se montre incapable d'expliquer pourquoi elle l'a commis. Et une seule pièce n'a pas été retrouvée : la tête de la victime... L'interrogateur n'a pas eu de réponse du mari, « quintessence du petit bourgeois haïssable » selon Marguerite Duras. En aura-t-il une de la part de la meurtrière ?

Mise en scène par l'impeccable Jacques Osinski, **Sandrine Bonnaire** qui fait son retour au théâtre dix ans après avoir joué dans « *L'Odeur des planches* » de Samira Sedira confie que « *L'Amante anglaise* » est une pièce de la folie et de l'amour ».

L'interrogateur- un policier ? un avocat ? un psychologue ?, on ne le saura jamais- ne lâche pas. Il interroge, encore et encore. Pierre, le mari, répondait sans conviction, glisse qu'avec sa femme, ils vivaient dans « l'indifférence complète depuis des années ».

Claire, la meurtrière, esquisse des bribes de réponse. Pas de développement. A-t-elle perdu la raison ? feint-elle l'oubli, l'absence ? Pour l'interrogateur, « elle ne s'est jamais accommodée de la vie » ou encore « elle est de l'autre côté du monde ».

Il est obnubilé par une question : « Pourquoi l'avez-vous tuée ? » Elle : « Si j'avais su le dire, vous ne seriez pas là à m'interroger. Pour le reste, je sais ». Il- quelques minutes après : « On ne vous a jamais posé la bonne question sur ce crime ? » Elle : « Non. Si on me l'avait posée, j'aurais répondu », avant d'ajouter : « Vous savez, monsieur, sur ce banc, à force de rester immobile, j'avais des pensées intelligentes. Ma bouche était comme le ciment du banc ». Et finalement : « Moi, à votre place, j'écouterais. Ecoutez-moi... Je vous en supplie... »

Dans la robe de Claire Lannes, assise sur cette chaise Sandrine Bonnaire s'est glissée dans un rôle tenu naguère par Madeline Renaud, Suzanne Flon ou encore Ludmila Mikael.

Dans la mise en scène dépouillée à l'extrême, elle effectue un retour gagnant au théâtre. Face à l'interrogateur (Frédéric Leidgens), elle propose l'intensité dans l'immobilité. Un sourire, un clignement de paupière, une tête qui se tourne à peine...

et la voix aussi limpide que liquide. La voix d'une amante anglaise qui dégusterait la menthe anglaise de son jardin...

Serge Bressan

- **A voir :** « **L'Amante anglaise** » de Marguerite Duras. Mise en scène : Jacques Osinski. Avec Sandrine Bonnaire, Frédéric Leidgens et Grégoire Oestermann. Lumières : Catherine Verheyde. Costumes : Hélène Kritikos. Dramaturgie : Marie Potonet. Durée : 2h15.
- **Dates et lieux des représentations :** [Théâtre de l'Atelier](#). 1 place Charles Dullin. 75 018 Paris. Tél. : 01 46 06 49 24. Jusqu'au 31 décembre 2024. Mardi-samedi, 21h. Dimanche, 15h.
- **Tournée :** 9-11 janvier 2025. Versailles : Théâtre Montansier; 14 janvier 2025. Poitiers : TAP; -16-17 janvier 2025. Toulon : Châteauvallon-Liberté scène nationale; -8 février 2025. Deauville : les Franciscaines.

BLOGS



Crédit : Marc Damage

[hottello](#)

*L'Amante anglaise de Marguerite Duras,
mise en scène de Jacques Osinski, à
L'Atelier (18è).*



Crédit photo: Pierre Grosbois.

20.10.24

L'Amante anglaise de Marguerite Duras (éditions Gallimard), mise en scène de Jacques Osinski, lumières Catherine Verheyde, costumes Hélène Kritikos, dramaturgie Marie Potonet. Avec Sandrine Bonnaire, Frédéric Leidgens, Grégoire Oestermann. Du 19 octobre au 31 décembre 2024, du mardi au samedi à 21h, le dimanche à 15h, au **Théâtre de l'Atelier 1**, place Charles Dullin 75018 – Paris. Tél: 01 46 06 49 24, billetterie@theatre-atelier.com

Après l'emblématique *Fin de Partie* de Beckett, Jacques Osinski s'empare d'un autre grand classique, *L'Amante anglaise* de Marguerite Duras. Inspiré d'un fait divers authentique, ce thriller psychologique autour de la personnalité énigmatique de Claire Lannes invite le spectateur à explorer les méandres de l'âme humaine.

Le fait divers concerne le meurtre par Amélie Rabilloud de son mari, qui dépeça le cadavre et en évacua les morceaux un par un en les jetant depuis un pont dans différents trains. Duras en écrivit une pièce, *les Viaducs de la Seine-et-Oise*, puis un roman *L'Amante anglaise*, qu'elle re-transforma en pièce de théâtre – une forme nouvelle et radicale sans nul décor ni costume. « Un théâtre à l'état pur », selon le metteur en scène Jacques Osinski, qui oeuvre à « comprendre l'in-comprenable ».

Dans le fait divers, Amélie Rabilloud a tué un mari tyrannique. Dans la pièce, le mari est vivant, et le meurtre de Claire Lannes concerne sa cousine sourde et muette. Sans raison apparente, « en tuant la sourde muette, c'est tout ce qu'elle ne peut dire que Claire tue », écrit Jacques Osinski.

Pierre Lannes, le mari, et Claire Lannes investissent la scène, successivement, séparément, assis sur leur chaise, à découvert, démunis, entiers, disponibles, face à l'Interrogateur qui intervient depuis la salle – un reflet du public -, « passeur » fervent, désirant savoir, sans sans juger, tendu par la quête de sens chez l'autre.

Beckett, Duras, le questionnement est le même, à travers le verbe et la parole d'un être en dialogue intérieur avec soi, dans l'attente, le silence, l'isolement.

Lire l'article de Véronique Hotte sur <http://www.webtheatre.fr>



CE QUI EST REMARQUABLE...
un regard sur la culture pop

"L'AMANTE ANGLAISE" AU THÉÂTRE DE L'ATELIER



21.10.24

Il y a eu un meurtre épouvantable, ce sujet fascine Marguerite Duras. Elle s’empare du fait-divers, transforme un peu les choses, en fait un roman (**Éditions Gallimard**) puis une pièce. En 1968 au Théâtre National Populaire, Claude Régy est à la manœuvre, Yves Saint-Laurent crée les costumes, Madeleine Renaud, Claude Dauphin et Michaël Lonsdale sont sur scène, l’affaire de la dépeceuse de Savigny est devenue «L’Amante anglaise».

Cette intrigue vénéneuse est au Théâtre de l'Atelier jusqu'au 31 décembre 2024.

Il doit y avoir une raison à ce meurtre. Dans un huit clos, un homme, le mari, puis sa femme, la meurtrière, sont questionnés par un interrogateur.

« L'interrogateur » est **Frédéric Leidgens**. Le buste tendu, attentif à l'extrême, de tout son corps il interroge. Il démonte les rouages de la pensée, fouille les mémoires, tente d'éveiller les sentiments, sans juger, jamais. Le timbre particulier de la voix du comédien et le rythme unique de son phrasé impriment le texte de Duras avec une véracité dérangeante à la manière d'un documentaire. Dos au public, le public colle à son ombre.

Lui, le mari, est ce petit bourgeois de province, tristement matérialiste. Il déballe les faits comme s'il s'agissait de décrire le contenu des étagères d'une épicerie, ignorant des affres du cœur et de l'esprit. **Grégoire Oestermann** incarne « Pierre Lannes » avec une grande justesse, en adroit funambule, son personnage oscille entre une naïveté crasse et une bêtise aveugle, une ignorance des sentiments, un gouffre abyssal, terrifiant sans en avoir l'air.

Elle, la femme, est assise là les genoux serrés, menue, presque rétrécie, toute de noire vêtue, la nuque raide, les mains posées comme emprisonnées. Elle a ces silences sombres comme de lourds nuages de pluie qu'elle dissipe d'un geste de la main comme si elle était maîtresse du vent. Et puis, elle a ce sérieux dans le regard qui disparaît pour laisser place à ce sourire éclatant, **Sandrine Bonnaire** est « Claire Lannes », la meurtrière, déconcertante et intense, magnifique.

Grégoire Oestermann et Sandrine Bonnaire réunis dans un jeu d'une authenticité glaçante, font face à l'Interrogateur dont les questions semblent parfois légères, parfois profondes. Est-ce l'auteur qui interroge ou bien est-ce le public ? On ne sait pas trop, l'émotion est forte. Comme à l'accoutumé, la mise en scène de Jacques Osinski est parfaite, elle colle à l'œuvre comme il le faut avec toujours un grand respect de l'auteur. Marguerite Duras souhaitait une pièce « sans décors, ni costume », Osinski orchestre « L'Amante anglaise » avec élégance dans un dépouillement savamment étudié qui conserve des effets théâtraux extrêmement réussis. Et puis c'est beau, comme cette entrée en scène de Claire Lannes, surprenante, comme un frisson, arrivant du lointain des coulisses...

Une question persiste. Pourquoi cette femme a-t-elle commis ce meurtre ?

Quand Jacques Osinski va jusqu'à dévoiler l'envers du décor, on espère qu'il en sera de même pour le secret, mais le mystère demeure entier. On désignera alors comme de la folie un acte commis sans raison apparente... Mais, dépassant le cas d'école psychiatrique, Marguerite Duras trifouille l'âme, elle interroge et s'inquiète de savoir si les questions posées sont les bonnes. Le réalisme de Duras

sème le trouble dans cette adaptation de « L'Amante anglaise », définitivement radicale, prodigieuse et passionnante.

Laurence Caron

L'Amante anglaise de Marguerite Duras (Éditions Gallimard)

Mise en scène : Jacques Osinski

Avec Sandrine Bonnaire, Frédéric Leidgens, Grégoire Oestermann, et la voix de Denis Lavant

Lumières : Catherine Verheyde - Costumes : Hélène Kritikos - Dramaturgie : Marie Potonet

Musique *Das alte Jahr vergangen ist BWV 614*, Jean-Sébastien Bach
- Transcription György Kurtág et interprétation Marta et György Kurtág

Production Théâtre de l'Atelier ; Compagnie L'Aurore Boréale - Coproduction
Théâtre Montansier / Versailles ; Châteauvallon-Liberté, Scène nationale - La
Compagnie L'Aurore Boréale est conventionnée par la DRAC Île-de-France.

Tournée :

Théâtre Montansier, Versailles - du 9 au 11 janvier 2025

TAP, Poitiers, avec les ATP - le 14 janvier 2025

Châteauvallon-Liberté, Scène nationale, Toulon - les 16 et 17 janvier 2025

Les Franciscaines, Deauville - le 8 février 2025

Un Fauteuil pour L'Orchestre

L'Amante anglaise, de Marguerite Duras, mise en scène de Jacques Osinski, Théâtre de l'Atelier, Paris

Oct 21, 2024 | Commentaires fermés sur L'Amante anglaise, de Marguerite Duras, mise en scène de Jacques Osinski, Théâtre de l'Atelier, Paris



© Pierre Grobois

fff article de **Nicolas Brizault-Eyssette**

La salle nue du Théâtre de l'Atelier est, pour presque trois mois, un univers plus qu'étrange, flou et vrai. Jacques Osinski met en scène avec Sandrine Bonnaire, Frédéric Leidgens et Grégoire Oestermann cette pièce dont on a tous au moins une image en tête, celle de sa création par Claude Régy avec Madeleine Renaud en 1968, soit un an après la publication du roman *L'Amante anglaise*. Roman, théâtre, la présentation du texte a valsé un peu avant. Tout d'abord, un fait divers survenu en 1949 avait donné naissance à un premier texte, *Les viaducs de la Seine-et-Oise*, monté en 1960 par Claude Régy et que Marguerite Duras avait modifié quelques années plus tard. Claire Lannes assassine sa cousine, sourde et muette, qui faisait le ménage chez elle. Un certain sens pratique lui donne l'idée d'en faire plusieurs morceaux, qu'elle jette dans les trains qui passent sous le viaduc tout près de chez elle. Idée amusante mais qui dirige la police directement vers elle, après avoir « reconstitué » le cadavre, et elle est arrêtée, avoue. Le mari de Claire va nous raconter cela, dire ce qu'il ressent, a ressenti. Ce qu'il tente de saisir. Seul sur scène, bientôt sur l'univers gigantesque et aux différents échos réels du Théâtre de l'Atelier. Au tout début, un mur comme métallique, rouillé, avec une porte au milieu nous enferme presque, nous étouffe, nous plonge dans cette affaire si sombre. Puis ce mur s'envole, remonte plutôt et là, Claire Lannes va répondre aux questions d'un homme qui cherche à comprendre. Ce n'est pas un juge ni un journaliste, peut-être le Bon Dieu, allez savoir. Les questions sont mécaniques, pointues, répétées. Et Claire va raconter, expliquer ses années passées près de cette cousine, Marie-Thérèse Bousquet, sympathique et quelque part isolée, qu'il y a si peu de temps elle a tué, découpé, souhaitant sagement dissimuler cette affaire. Elle gagne presque, la tête a disparu.

Marguerite Duras et Jacques Osinski, Sandrine Bonnaire, nous emportent. Au début du spectacle on se laisse distraire ici et là. Oh, le joli chapiteau corinthien qui apparaît, quasi dissimulé : une épave de décor précédent ? Qu'y a-t-il derrière cette porte immense ? Bref, on flotte, écoute l'indiscrétion multiple de grand nombre de spectateurs. Puis on est lentement pris, étouffé par les questions lentes et monocordes posées à Claire, toute fuite impossible. Et tout grimpe. Le visage de Claire se perd, se fige et revient, sourire puis de nouveau tourné vers l'inconnu. Pourquoi ce meurtre ? Comment exactement ? Qui a pu le comprendre rapidement ? Claire sait-elle qui elle est, où ? Elle s'inquiète, est-elle folle ? On se dit alors que non, avec une telle question tout va bien, elle est

sur terre, puis d'autres viendront, dégoulinant de flou, d'étrange. Claire a tué sa cousine sourde et muette. L'a découpée pour plus de facilité. Pourquoi ? Une vraie raison ? Qui est cet homme à qui elle raconte tout cela ? Où est-elle ? Nous nous perdons nous aussi de plus en plus, de mieux en mieux. Dans un océan de vibrations, Sandrine Bonnaire semble figée, nous emporte loin, nous perd, nous attrape. Est-elle bien là, devant-nous ? Ou sommes-nous ? Nous perdons la raison, grâce à ces trois comédiens, Duras heureuse se sert un verre supplémentaire. Elle a gagné, a bien fait une fois de plus de récupérer une histoire réelle, de nous paumer avec. Du presque rien fabuleux, des questions sur la folie, la vérité, les douleurs vraies ou fausses. **L'Amante anglaise** s'amuse en nous voyant quitter la salle, perdus.



© Pierre Grobois

L'Amante anglaise, de Marguerite Duras

Mise en scène de Jacques Osinski

Lumières : Catherine Verheyde

Costumes : Hélène Kritikos

Dramaturgie : Marie Potonet

Avec Sandrine Bonnaire, Frédéric Leidgens, Grégoire Oestermann

Du 19 octobre au 31 décembre 2024

Durée du spectacle : 2h10

Théâtre de l'Atelier

1, place Charles Dullin

75018 Paris

Réservation : 01 46 06 49 24

billetterie@theatre-atelier.com

Tournée :

9 au 11 janvier 2025 au Théâtre Montansier, Versailles

14 janvier 2025 au TAP Poitiers, avec les ATP

16 et 17 janvier 2025 à Châteauvallon-Liberté scène nationale, Toulon

8 février 2025 aux Franciscaines, Deauville

Tournée en cours de construction pour la saison 2025/2026

L'amante Anglaise de Marguerite Duras Mise en scène Jacques Osinski.

25 Octobre 2024



Crédits Pierre Grosbois

Eloquent, Emouvant, Poignant.

Marguerite Duras, 1914-1996 , s'est inspirée d'un fait divers surprenant arrivé dans les années 50. La première version fut une pièce de théâtre créée et jouée en 1960 : *Viaduc de seine et Oise*. La deuxième fut tout d'abord le roman *L'amante anglaise* en 1967, puis une pièce de théâtre créée avec Madeleine Renaud en 1968, le texte a été révisé au gré des reprises du metteur en scène Claude Régy jusqu'à la version définitive (1991).



© DR

Le fait divers : Amélie Rabilloux a tué son époux un soir de 1949 à Savigny/ Orge. Pendant trois jours, seule, avec une hache et un couteau de boucher, elle se mit à découper le cadavre encombrant qu'elle jeta dans les champs et dans les égouts. Lors de son arrestation, elle avoua son crime. Après 5 ans en maison de détention, elle fut libérée.

«Je les ai appelés les Lannes, Claire Lannes et Pierre Lannes. J'ai changé aussi la victime du crime; elle est devenue Marie-Thérèse Bousquet, la cousine germaine de Pierre Lannes, celle qui tient la maison des Lannes à Viorne. » Marguerite Duras.

Crime à Viorne : Claire Lannes est une femme un peu hors du monde, vivant dans ses souvenirs, elle aime particulièrement *la menthe anglaise* qui pousse et fleurit dans son jardin. Elle vient d'avouer avoir tué et dépecé sa cousine Marie-Thérèse sourde et muette. La police a retrouvé les débris humains dans différentes gare de France, sauf la tête.



Crédits Pierre Grosbois

Il n'y a pas grand mystère, la coupable et la victime sont connues. Mais des questions se posent: qui est Claire Lannes? Pourquoi a-t-elle tué Marie-Thérèse? Où est la tête? Où le crime a-t-il été commis, dans la cave, dans les bois? Aurait elle pu tuer un autre individu que sa cousine? Pourquoi les débris humains se retrouvent ils dans différentes gares de France?

Un homme non policier, mi psychologue, mi enquêteur, joué par **Frédéric Leidgens** avec talent, va essayer de comprendre la personnalité de l'accusée en procédant à deux interrogatoires: celui de Pierre Lannes interprété avec justesse par **Grégoire Oestermann**, puis celui de Claire Lannes incarnée avec brio par **Sandrine Bonnaire**

« L'interrogateur : Pourquoi l'avez-vous tuée ? / Claire : Si j'avais su le dire, vous ne seriez pas là à m'interroger. Pour le reste je sais. / I : Le reste / C: Si je l'ai découpée en morceaux et que j'ai jeté ces morceaux dans des trains, c'est que c'était un moyen de la faire disparaître, mettez vous à ma place, quoi faire ? ».

Cet homme n'est point dans le jugement de l'acte de Claire, il veut simplement voir plus clair en cette femme.

« Je ne suis pas là pour vous interroger sur les faits, comme vous le savez, mais sur le fond ».

A travers ces interrogatoires, nous découvrons les personnalités de Pierre, de Claire, de Marie-Thérèse, ainsi que les hommes qui furent importants pour Claire : l'agent de Cahors et Alfonsi.



Crédits Pierre Grosbois

La mise en scène de Jacques Osinski est orchestrée avec une extrême minutie, l'intrication des mots et du silence intensifie les émotions et la profondeur du texte de Marguerite Duras. Jacques Osinski dirige au cordeau ces magnifiques comédiens, nous sommes captivés par ce drame hors du commun. La scénographie d'une grande sobriété, donne une belle ampleur au texte et au jeu des acteurs .

Sur l'avant-scène devant le rideau de fer ocre, vient s'asseoir Pierre, '**Grégoire Oestermann** ', posé, calme, élégant, déconcerté par l'acte de Claire, il répond avec franchise et sans jugement aux questions parfois surprenantes et indiscretes de ce psychologue enquêteur. Grégoire Oestermann nous émeut et nous enchante par la justesse et l'authenticité de son jeu.

Frédéric Leidgens, incarne avec talent un captivant intervieweur, il se tient au milieu de public, il cherche à comprendre l'incompréhensible, sa parole est insistante et sans détour.

Au deuxième acte, le rideau se lève sur le plateau dénudé du théâtre, Claire, '**Sandrine Bonnaire**', fragile, dans une petite robe noire, s'avance et vient s'asseoir sur le devant de scène. Elle répond stoïque, sans émotions, parfois avec un air enfantin puis par instant son sourire éclaire son visage. Sandrine Bonnaire est bouleversante perdue dans son monde, ses souvenirs et sa folie.

'En écrivant L'Amante anglaise, c'est l'âme humaine que Duras replace au centre du théâtre. À travers le personnage de Claire Lannes, elle nous permet d'entrer dans une zone d'inconfort qui éclaire la folie.' Jacques Osinski

Claudine Arrazat



Texte publié aux Éditions Gallimard

Lumières Catherine Verheyde / Costumes Hélène Kritikos / Dramaturgie Marie Potonet

Création le 19 octobre 2024 au Théâtre de l'Atelier

Production : Théâtre de l'Atelier – Compagnie L'Aurore Boréale / Coproduction : Théâtre Montansier/Versailles – Châteaullon-Liberté, scène nationale / La Compagnie L'Aurore boréale est conventionnée par la DRAC-Ile de France

AU THÉÂTRE DE L'ATELIER 1place Charles Dullin - Paris 18^e Du 19 octobre au 31 décembre 2024 21h du mardi au samedi – 15h le dimanche Durée : 2h10

TOURNÉE: 9 au 11 janvier 2025 au Théâtre Montansier (Versailles) / 14 janvier 2025 au TAP Poitiers avec les ATP / 16 & 17 janvier 2025 à Toulon (Châteaullon-Liberté scène nationale) 8 février 2025 aux Franciscaines (Deauville)



L'amante anglaise

26.10.24

le 19/10/2024 au théâtre de l'Atelier, 1 place Charles Dullin 75018 Paris (du mardi au samedi à 21h et dimanche à 15h)

Mise en scène de Jacques Osinski avec Sandrine Bonnaire, Frédéric Leidgens et Grégoire Oesterman écrit par Marguerite Duras

Certains d'entre nous se souviennent de l'étrange intervention de Marguerite Duras, alors missionnée par le journal Libération pour « enquêter » sur le meurtre du petit Grégory en 1985. Elle s'était alors répandue en propos irresponsables sur la culpabilité de la mère de l'enfant dans le meurtre de son fils. Avec « l'amante anglaise », Marguerite Duras trouve l'aboutissement d'un travail sur un autre fait divers. D'abord pièce de théâtre, sous le titre des « viaducs de la Seine et Oise » puis roman sous son titre actuel, voici la pièce de 1968 présentée à l'Atelier. Inspirée donc de faits réels datant de 1949, « l'amante anglaise » nous plonge dans un sordide meurtre, celui d'une femme dont le corps est retrouvé en morceaux dans divers trains dont le seul point commun est d'être passé par la même ville, Viore, 2500 habitants. C'est dans cette bourgade qu'est retrouvée Claire Lannes, double théâtral d'Amélie Rabilloud, la véritable meurtrière. Là où le fait divers abordait le meurtre d'un mari tyrannique, Marguerite Duras choisit d'évoquer le meurtre d'une femme, Marie Thérèse, cousine sourde et muette de la meurtrière, parfaite incarnation impuissante de la victime. Et comme un fait symbolique, seule la tête manquera à l'inventaire macabre des restes humains retrouvés par les policiers dans leur quête ferroviaire. Mais revenons à l'Atelier : devant le rideau de fer, resté baissé, un homme parle, et brosse le portrait en creux d'une quasi inconnue. Cet homme c'est Pierre Lannes, et celle dont il peine à parler, c'est sa femme. Une voix, douce mais ferme surgit des rangs du public : c'est l'interrogateur. Ni policier, ni inquisiteur, il procède néanmoins méticuleusement : « je cherche à savoir qui est Claire Lannes, elle ne donne aucune raison à ce crime et je cherche pour elle ». La prose simple de Duras déroule des faits simples, décrit l'indifférence d'un mari qui ignorait tout de celle dont il a partagé la vie « ma femme, j'étais très seul avec elle ». Le spectateur est comme fasciné, hypnotisé par le vide qui se dégage des propos du mari de la meurtrière : « Claire ne faisait rien. ». Mais bientôt, le verbe dévie un peu, préparant ainsi l'arrivée de Claire Lannes : « si elle n'avait pas tué Marie-Thérèse, elle aurait tué quelqu'un d'autre ». Le rideau de fer s'ouvre enfin dans un grincement occupant tout l'espace sonore du plateau de l'Atelier et Claire Lannes apparaît. Venant du fond du plateau, elle vient occuper la même chaise que celle sur laquelle son mari était précédemment assis. Voix blanche, à la limite de la neutralité, elle avoue ne pas comprendre ce qu'on lui veut, ce que lui veut son interlocuteur, toujours assis parmi nous, les spectateurs. On ne saurait en dire plus, car il faut vivre ici la prose simple et efficace de Duras superbement portée par trois comédiens dont le jeu, limité à l'essentiel, rend les mots encore plus percutants. C'est Grégoire Oestermann qui porte le personnage de Pierre

Lannes, le mari, démuni mais pas éploré, incapable d'expliquer l'inexplicable. Jeu simple et efficace, il prépare avec talent l'arrivée de Claire Lannes, meurtrière et héroïne du récit. Dans son apparente neutralité, dans son incapacité à donner une quelconque explication, Claire Lannes, incarnée par Sandrine Bonnaire, effraie tout autant qu'elle fascine. La comédienne déroule son récit sans aucun artifice ni appui technique et ça marche diablement bien.

On mettra cependant l'accent sur le jeu de Frédéric Leidgens, l'interrogateur. Tantôt enquêteur, tantôt psychologue, il parle depuis le public sans aucun support physique autre que sa voix, fascinante, hypnotisante. C'est lui qui aménage les silences propres à Duras et impose la lenteur du tempo à cette pièce envoutante. On pourrait même penser que c'est l'incarnation de Duras. Le metteur en scène Jacques Osinski a décidé de donner toute sa place à la prose de Duras en réduisant le jeu de ses comédiens à l'essentiel. Sans aucun artifice autre que leur talent (et leur métier), le trio réussit à fasciner sans ennuyer avec cette pièce qui décrit pourtant l'ennui et le vide. Une fois les applaudissements, le spectateur sortant à court d'explication se réfugie dans le silence, et ce silence-là, il est sûrement signé Duras aussi.

Eric Dotter

Spectatif

L'AMANTE ANGLAISE au théâtre de l'Atelier

26 Octobre 2024

Un spectacle comme un long poème épique singulier qui nous conte la folie extraordinaire d'une femme ordinaire, perdue dans les affres de la frustration, du renoncement et de la solitude froide des personnes qui s'abandonnent dans un monde inapproprié.

« Claire Lannes a assassiné sa cousine germaine, sourde et muette, a découpé son corps et en a jeté les morceaux dans les trains qui passaient sous le viaduc, à côté de chez elle. Arrêtée, elle est enfermée. Un homme, dont on ne sait pas qui il est, sinon une voix qui cherche passionnément à comprendre, interroge son mari avant de l'interroger elle. Qui est cette femme ? Pourquoi a-t-elle tué ? »

Tirée d'un fait divers, cette pièce de Marguerite Duras est écrite dans sa dernière version pour le théâtre en 1968, jouée de très nombreuses fois depuis. Duras s'emploie tout le long à essayer de comprendre pourquoi Claire Lannes a commis ce crime. Tout ce temps consacré à interroger chacun des deux époux, sans jamais juger des faits mais toujours rechercher les raisons, les motivations, le début d'une plausible explication.

Parmi ce langage enrobé de silences si propre à Duras, d'où jaillissent parfois des mots abscons voire inattendus, une forme clinique de suspens est entretenue par la progression dramaturgique que la mise en scène de Jacques Osinski rend captivante. Les interrogatoires de Pierre puis de Claire dessinent peu à peu les contours de leurs personnalités sans toutefois les livrer tout à fait, laissant l'affleurement nourrir le doute. Pourquoi donc a-t-elle fait cela ? Pierre ne le sait pas mais il n'est pas étonné. Il ignore les raisons comme il a ignoré sa femme, ne la voyant pas ou plus. Claire ? Elle dit que c'est elle. Elle sait bien sûr, on le suppose, mais elle ne veut pas dire pourquoi. Sauf peut-être si l'interrogateur insiste ?

Le texte avance et semble nous indiquer un faisceau de raisons possibles, vite effacées par d'autres pistes probables, nous replongeant aussitôt dans la quête d'une vérité qui ne nous apparaît pas. Seule Claire détient cette vérité parmi ses désirs empêchés, ses manies phobiques, les murs de sa démence, et le plaisir qu'elle semble prendre à devenir le centre de l'importance, à parler beaucoup, à parler enfin.

Jacques Osinski signe une mise en scène épurée et sombre, ciselée et précise, plongée dans la profondeur d'un questionnement insistant et implacable. Une mise en vie centrée sur les mots dits et les regards croisés entre les personnages qui se parlent face à face certes mais qui parlent entre eux et nous tout autant. Il construit une ambiance trouble, dans laquelle seules les voix résonnent et font sens.

Sandrine Bonnaire est véritablement impressionnante. Elle incarne son personnage tout en douleurs rentrées avec une simplicité teintée d'une gaîté latente et indéniablement triste. Elle donne à Claire des fulgurances d'humanité avec son sourire d'enfant, discret et lumineux, qui s'échappe par moments. Grégoire Oestermann joue le désarroi de Pierre avec une désinvolture déroutante, nous laissant perplexes devant sa possible part de responsabilité et sa résignation à ne plus comprendre Claire. Frédéric Leidgens nous stupéfait dans le rôle de l'interrogateur, pugnace et étrange, apportant par sa diction découpée valorisant les syllabes muettes et son intonation éthérée, un aspect surnaturel à son personnage. La complémentarité des trois artistes fait merveille. Ils nous cueillent littéralement de bout en bout par une puissance émotionnelle inouïe qui passe la rampe et nous touche.

Un très beau temps de théâtre. Un spectacle intrigant et prégnant. Une mise en vie saisissante et une interprétation remarquable. Je conseille vivement.

Spectacle vu le 25 octobre 2024

Frédéric Perez

***De Marguerite Duras. Mise en scène Jacques Osinski.
Lumières Catherine Verheyde. Dramaturgie Marie Potonet.
Musique Jean-Sébastien Bach. Costumes Hélène Kritikos.***

Avec Sandrine Bonnaire, Frédéric Leidgens et Grégoire Oestermann. Texte du prologue dit par Denis Lavant.

ARTS MOUVANTS

CHRONIQUES DE SPECTACLES VIVANTS

L'Amante Anglaise de Marguerite Duras m.e.s Jacques Osinski



27.10.24

Après son exploration du répertoire de Beckett, Jacques Osinski met en scène le texte de Marguerite Duras, *L'Amante Anglaise*, représenté pour la première fois en 1968 au Palais de Chaillot, alors Théâtre National Populaire dirigé par George Wilson. S'inspirant d'un véritable crime commis à Savigny-sur-Orge, Marguerite Duras s'attache à la figure d'une femme meurtrière pour composer un récit troublant reposant sur la seule énigme, non pas du qui, ni du comment, mais du pourquoi.

Claire Lannes a assassiné sa cousine sourde et muette qui vivait depuis des années avec elle et son mari Pierre. Depuis le pont, elle a jeté un à un les morceaux du corps alors dispersés aux quatre coins de la France, emportés par les wagons des trains de marchandises qui passaient par là. Localisant le viaduc de Viorne comme seul lieu de passage commun aux trains, les enquêteurs remontent à la source du crime, identifiant rapidement Claire Lannes comme la meurtrière. Si le coupable est retrouvé, l'énigme reste entière.

Jacques Osinski s'empare d'un texte à la dramaturgie dépouillée de tout superflu qui convoque la parole comme unique accessoire, capable à elle-seule de faire théâtre.

La scène encore plongée dans le noir, Denis Lavant énonce en voix off la lecture factuelle des faits. Si la dramaturgie repose sur la mise en lumière des protagonistes, le fait divers, lui, à l'instar de ce moment suspendu, restera dans la pénombre.

Frédéric Leidgens prend en charge le récit, flic il ne l'est pas, l'investigateur n'est pas en quête d'une vérité déjà énoncée et avérée, non, stylo à la main, de sa voix claire et appuyant chaque mot, il cherche à comprendre, à faire surgir par l'enchaînement de ses questions, une cohérence. En deux séquences d'une heure chacune, Pierre, le mari, puis Claire, la femme, vont s'exprimer sans jamais se croiser. La force de l'adaptation de Jacques Osinski repose alors sur l'équilibre des deux interrogatoires successifs. La tension s'installe, progressive. Les questions déroulent le fil d'une vie qui s'est forgée sur l'habitude, reposant sur la résignation d'un couple à vivre une vie sans passion, rythmée par un quotidien médiocre qui jamais frontalement ne peut expliciter le passage à l'acte.

Jacques Osinski figure la patience et la détermination imperturbable de l'interrogateur, en jouant de l'impatience certaine du spectateur à la voir, elle, Sandrine Bonnaire, entrer dans la lumière. Cette impatience, Grégoire Oestermann la transcende. Déjouant l'attente, le comédien captive l'écoute et installe peu à peu le contexte d'un drame aux résonances subtilement plus sociales que diaboliques. La justesse de cette première partie est telle que lorsque le rideau d'acier s'ouvre sur l'apparition de Sandrine Bonnaire, lorsque Claire Lannes apparaît, notre fascination se confond, le spectateur ne cherchant plus tant à chercher les signes de l'actrice derrière son incarnation qu'à véritablement découvrir enfin la femme au centre du propos.

Si le spectateur venait ce soir redécouvrir Sandrine Bonnaire de son regard interrogateur, l'incarnation de l'actrice l'emporte sur la curiosité mondaine et nous transporte dans la complexité d'un esprit qui se revendique simple, concis, capable pourtant de l'irréparable.

Jacques Osinski transforme tout le factuel du fait divers en une plongée dans les méandres d'une psyché qui jamais ne se dévoile. Grégoire Oestermann et Sandrine Bonnaire, incarnent d'un œil lumineux, d'un sourire solaire, tous les mouvements intérieurs de ces caractères loquaces et pourtant complètement hermétiques. En chef d'orchestre de leur partition statique, Frédéric Leidgens s'avoue vaincu par la résistance des dialogues, réfractaires à l'émergence d'une explication, même incohérente, au drame sordide.

De l'exploration du fait divers, Jacques Osinski fait surgir l'incapacité, l'incapacité de la meurtrière à s'expliquer, l'incapacité de l'auditoire à comprendre. Bousculant notre jugement dans ce besoin de dissociation tangible du bien et du mal, *L'Amante Anglaise* floute les frontières de l'entendement et de la folie. Jacques Osinski juxtapose le réalisme et la simplicité du récit à l'impossible justification du meurtre.

Jacques Osinski met en scène des parallèles qui ne se croiseront jamais. Le regard se perd dans le vaste décor nu du théâtre de l'atelier comme il se perd dans le regard de Sandrine Bonnaire, profond, ainsi profond que cet abîme dans lequel son personnage plonge sans qu'on puisse lui tendre la main.



Photographie © Pierre Grosbois

L'Amante Anglaise de Marguerite Duras Mise en scène Jacques Osinski au [Théâtre de l'Atelier](#)

Avec Sandrine Bonnaire, Frédéric Leidgens et Grégoire Oestermann

Texte du prologue dit par Denis Lavant

Lumières Catherine Verheyde

Hélène Kritikos

Dramaturgie Marie Potonet

Musique Jean-Sébastien Bach: Das alte Jahr vergangen ist BWV 614

Transcription Gyorgy Kurtág et interprétation Marta et Gyorgy Kurtág

Production Théâtre de l'Atelier – Compagnie L'Aurore Boréale Coproductions Théâtre Montansier / Versailles – Châteaувallon-Liberté, scène nationale

Sophie Trommelen, vu le 23 octobre 2024 au Théâtre de l'Atelier

DE LA COUR AU JARDIN

CRITIQUE

L'amante anglaise

28 OCTOBRE 2024

Rédigé par Yves POEY @ Marion VINCENT-ROYOL et publié depuis Overblog



© Photo Y.P. –

Écoutez-la

!

Écoutez et regardez cette leçon de théâtre, au cours de laquelle Sandrine Bonnaire, Frédéric Leidgens et Grégoire Oestermann mis en scène par Jacques Osinski nous proposent une plongée vertigineuse dans l'œuvre de Marguerite Duras.

« *Écoutez-moi !* », les deux derniers mots de Claire Lannes face à un Interrogateur qui va lui poser quantité de questions pour tenter d'obtenir une réponse.

Où Claire Lannes a-t-elle bien pu cacher la tête de sa cousine Marie-Thérèse, après qu'elle eût découpé cette dernière en morceaux qu'elle éparpillera dans des trains de marchandises ?

« *Posez-moi la bonne question, et je vous répondrai !* » dira Claire à celui qui cherche à comprendre. Voici en neuf mots comment Marguerite Duras fait dire au personnage principal la problématique de sa pièce.

Les mots. Ceux qu'on ne dit pas ou que l'on refuse de dire. Ceux que l'on n'écoute pas. Ceux que l'on ne comprend pas.

La distance entre la langue et la vie.

Au fond, Claire Lannes nous renvoie à la parole. Ceux qui « *parlent, comme nous parlons, chacun pour soi et pour tous les autres, tantôt indifférents et tantôt soucieux de se faire entendre.* ».

Cette femme est-elle folle ? Peu importe, même si la question se pose tout au long de la pièce.

Ici ce qui compte c'est bien le rapport à la parole et aux mots. Tout comme son interrogateur, il n'est pas question de la juger.

Comprendre. Par l'intermédiaire des mots de Claire et de son mari, pourquoi est-elle passée à l'acte.

La réponse qu'elle ne peut exprimer dans la vie est peut-être dicible au théâtre.

Faut-il s'étonner qu'après avoir bourlingué tant d'années dans l'œuvre de Beckett, Jacques Osinski s'empare à bras le corps de l'univers durassien ?

Les deux auteurs questionnant d'un même élan la langue et le rapport des personnages à l'enfermement.

C'est Denis Lavant qui, en voix-off, nous rappelle ce fait divers réellement survenu en 1949 à Savigny-sur-Orge. Duras écrit un premier jet, *Les viaducs de la Seine-et-Oise*, puis un roman avant de le transformer à nouveau en 1968 en pièce de théâtre au titre-calembour.

Puis, Grégoire Oestermann ouvre la porte du rideau de fer baissé et vient s'asseoir devant nous. Soudain, une voix grave et puissante s'élève depuis la salle. Nous surprenant tous, une première question fuse.

Frédéric Leidgens commence son incroyable performance, à savoir passer les deux heures dix de la pièce à interroger, les deux autres comédiens. Il nous dit les mots de Duras avec une intensité et une force inouïes. Ses « qui ? », « pourquoi ? », « quand ? », « comment ? » font froid dans le dos. Et pour autant, le comédien nous fait comprendre une certaine bienveillance de la part du personnage qui cherche à savoir.

Face à lui, Grégoire Oestermann excelle dans ce rôle de petit bourgeois provincial marié depuis vingt-quatre ans à Claire. La maïeutique durassienne peut commencer.

Deuxième partie de l'interrogatoire, donc.

Le rideau se lève. Stupéfaction : aucun autre décor.

Elle arrive du lointain, d'un pas timide et hésitant. Robe noire stricte, collants et ballerines assorties. Elle s'assoit à son tour sur la chaise, croise ses mains.

Elle ne bougera pas durant l'heure et quart qui reste.

Une heure et quart immobile, ou presque, les mains se décroisant parfois.

Au fond, Jacques Osinski use du même procédé dramaturgique qu'il avait utilisé avec le sus-nommé Denis Lavant dans Cap au pire.

Le personnage principal existera uniquement par sa parole et la façon dont le visage exprime toutes les émotions. Le texte prime avant tout.

Ces émotions, Mademoiselle Bonnaire va nous les faire passer de façon merveilleuse grâce à l'immense étendue de sa palette de jeu : tour à tour ambivalente, ingénue, en colère, glaçante, fragile, désespérée, exaltée ou parfois inquiétante, la comédienne est hallucinante de vérité, à interpréter cette femme dont Duras cherche elle-même à savoir qui elle est.

Tous les apprentis comédiens devraient venir la voir dans ce rôle que seules les immenses actrices peuvent interpréter parmi lesquelles Madeleine Renaud, Ludmilla Mickaël et Judith Magre qui se sont déjà frottées au personnage de Claire Lannes.

On sort de l'Atelier complètement sous le choc d'un tel moment dramaturgique, sidérés que nous sommes par la puissance de ce à quoi nous avons assisté.

Un moment de théâtre qui restera à jamais gravé dans la mémoire du public.

Un spectacle incontournable.



L'AMANTE ANGLAISE

28.10.24

Après le succès de son adaptation de *Fin de Partie*, Jacques Osinski s'empare à nouveau d'un grand classique, *L'Amante anglaise* de Marguerite Duras.

Inspiré d'un fait divers authentique, ce thriller psychologique autour de la personnalité énigmatique de Claire Lannes nous plonge dans les méandres de l'âme humaine.

L'AVIS DE LA REDACTION : 9/10

Anatomie d'un crime.

C'est un conte de la folie ordinaire que nous livre ici Marguerite Duras.

A partir d'un fait divers qui a eu lieu en Province dans les années soixante, elle explore, dans ce portrait de femme criminelle, les limites de la névrose.

Qu'est ce qui fait qu'une épouse bien rangée tue et découpe un beau jour sa cousine qui vivait chez elle depuis des années ? Mariage sans amour, perte d'un être cher, aliénation domestique, sentiment d'inutilité, incommunicabilité?

Quand on interroge Claire Lannes, la meurtrière, elle ne nie pas mais répond avec une franchise désarmante " Je ne sais paspeut être"

Sur la scène du théâtre de l'Atelier, c'est tout d'abord le mari, Pierre Lannes qui est interrogé par un homme dont jamais nous ne connaissons le rôle exact.

Psy, prêtre ou magistrat, Frédéric Leidgens, assis dans le public, imperturbable et impérial, fouille sans relâche et sans prendre position, cherchant des réponses qu'il n'obtiendra pasAvec cette voix si particulière, sans affect, et formidablement efficace.

Grégoire Oestermann, l'époux de la meurtrière, est assis sur une chaise, sans bouger, devant un

décor brut. Il répond aux questions de l'enquêteur, placide, presque détaché, et nous comprenons qu'il n'y avait pas de lien dans ce couple, deux étrangers l'un pour l'autre.

Petit à petit se dévoilent le contexte de cet acte fou, les différents protagonistes, mais pas le moindre indice, le pourquoi de ce massacre.

Les deux comédiens sont formidables.

Grégoire Oestermann dans le rôle du mari bourgeois de Province complètement déconnecté de la réalité, et visiblement peu affecté par la situation.

Frédéric Leidgens dans celui de ce quêteur de vérité, qui reste parfaitement impassible et sans aucun jugement.

Puis l'interrogatoire - peut-être un peu long - se termine. Le rideau de fer s'ouvre.

La scène de l'Atelier apparaît, brute, sans décor !

Et elle s'avance, la meurtrière, sublimement incarnée par Sandrine Bonnaire.

Simple robe noire, ballerines noires, elle prend place sur la chaise et l'enquête reprend.

Il se passe quelque chose d'incroyable à voir cette femme ordinaire, qui a commis un acte monstrueux, et qui se dévoile, elle qui fut si longtemps murée dans le silence.

La comédienne est prodigieuse, tour à tour terrienne, lunaire et solaire.

Elle nous bouscule avec ses doutes, cherche en elle des réponses qui ne viendront jamais, glisse de la souffrance au sourire.

Déploie une immense palette d'émotions et nous emmène dans son voyage intérieur.

Celle qui dit qu'on entend mieux à travers les portes ne dira jamais pourquoi, car elle même ne le sait pas.

La mise en scène de Jacques Osinski, sans aucun artifice, nous plonge dans les tréfonds de l'âme humaine.

C'est redoutablement efficace, brut comme ce crime terrifiant, et d'une vérité rare ! "Je ne suis là que pour libérer certaines forces inconscientes" dit le metteur en scène.

Nous touchons là l'essence même du théâtre, et toutes nos certitudes volent en éclat.

Less is more

Une claque !

Sylvie Tuffier

L'amante anglaise
De Marguerite Duras
Mise en scène Jacques Osinski

28.10.24

L'enfance de Marguerite Duras, comme elle le raconte à maintes reprises, fut marquée par des tracasseries matérielles et affectives. Ce fut ensuite des années de tumultes qui l'ont conduite à affiner sa vision de ses semblables en butte à de graves difficultés existentielles.

Les trois personnages de cette pièce envoûtante qu'est L'Amante anglaise sont une femme, meurtrière de sa cousine sourde, muette et corpulente, son mari qui n'a jamais ressenti de sa part que de l'indifférence, et enfin, un homme qui les interroge, tente de les pousser au bout de leurs retranchements. Ce dernier peut apparaître comme un expert psychiatrique. Assis sur une chaise, le mari décrit par petites touches sa morne vie auprès de son épouse, qui se soucie peu de ses devoirs domestiques, et de la cousine de celle-ci, à qui il a demandé de venir lui prêter main-forte. Ce sera ensuite à la criminelle que s'adresse l'interrogateur. Elle se souvient de Cahors, où elle a grandi et vécu une passion avec un homme marié. Cette passion, dit-elle, aura débordé tout au long de sa vie. Seule la présence de l'un de ses voisins, un ouvrier portugais, lui donne le sentiment d'être en lien complice avec un autre humain. Quand l'homme en face d'elle veut en savoir plus sur la monstruosité de son comportement, elle se contente de parler du poids démesuré de sa victime et des plats en sauce qu'elle préparait, qui lui donnaient la nausée.

Le metteur en scène Jacques Osinski, qui a acquis une enviable réputation en montant des pièces de Beckett, a opté pour une approche d'une absolue sobriété. Son choix s'est porté sur des comédiens de haut vol. En premier lieu, Grégoire Oestermann, qui a l'art de composer des personnages hors normes, ici celui d'un homme envahi par le malaise et le regret d'une existence dénuée de couleurs. Frédéric Leidgens, qui, après avoir, semble-t-il, mis sa carrière en veilleuse, fait un véritable retour en grâce. C'est avec un extrême raffinement qu'il incarne un docteur de l'âme. Quant à Sandrine Bonnaire, plus connue pour sa carrière cinématographique que pour sa présence sur scène, elle a fait le choix audacieux d'un rôle de femme psychotique dont la pathologie n'empêche pas d'avoir des moments d'une saillante lucidité. Elle se montre, comme dans certains de ses films, humaine, trop humaine.

D'une intensité qui jamais ne faiblit, le spectacle comblera ceux qui saluent en Marguerite Duras une écrivaine qui s'aventure dans les zones souvent explorées avec légèreté ou prétention de notre intimité.

« L'amante anglaise »

Pourquoi en vient-on à tuer ? Sandrine Bonnaire bouleversante dans la pièce de Marguerite Duras

28 octobre 2024



On connaît l'attrait qu'avaient pour Marguerite Duras les faits divers. S'inspirant du meurtre de son mari par Amélie Rabilloud qui dépeça son cadavre et s'en débarrassa en jetant les morceaux depuis un pont dans des trains qui passaient, elle écrivit une pièce, qu'elle rejeta ensuite, avant d'écrire un roman dont elle tira *L'amante anglaise*. Ici le mari reste vivant. C'est sa cousine sourde et muette, Marie-Thérèse, que son mari avait installée chez eux pour faire le ménage et la cuisine, que Claire Lannes a assassinée. On a retrouvé les morceaux dans des trains. Claire Lannes a avoué mais refuse de dire où se trouve la tête de la victime que l'on n'a pas retrouvée.

Il ne se passe rien de spectaculaire sur la scène du théâtre de l'Atelier, seulement des questions et des réponses brèves. Jacques Osinski, qui avait offert une très belle mise en scène de *Fin de partie* de Beckett l'an passé, met en scène la pièce de Duras avec une sobriété exemplaire. Une voix off raconte la découverte des morceaux de corps dans des trains, l'enquête qui a suivi et Claire Lannes qui a avoué, mais n'a jamais réussi à expliquer son geste. C'est à la langue de Duras, à ces mots qui restent en suspens comme si le personnage se parlait à lui-même pour chercher à se comprendre que s'attache le metteur en scène

Pas de décor. Un homme entre sur le plateau nu, s'assied sur une chaise devant le rideau de fer baissé, jette un regard un peu inquiet sur le public assis. Pierre Lannes, le mari de Claire répond aux questions précises, sèches, que lui pose depuis la salle un homme (Frédéric Leidgens), qui cherche à comprendre. Policier, psychiatre, on ne le saura pas ? Grégoire Oestermann incarne un Pierre Lannes, la voix douce, inquiétant par sa froideur, son refus de s'interroger, se demandant surtout ce qu'allait devenir la maison après la disparition de Marie-Thérèse, portant des jugements sévères sur sa femme, incapable d'aimer et allant peu à peu vers une certaine lucidité lorsqu'il dit que si Claire n'avait pas tué Marie-Thérèse, c'est peut-être lui qu'elle aurait assassiné.

Quand il sort de scène au bout d'une heure, le rideau de fer se lève sur une pièce aussi nue et vide que le fut la vie du couple que vient d'évoquer Pierre. Une silhouette gracile en robe noire, venue du fond du plateau, Claire Lannes, s'avance et va le remplacer. L'interrogateur attend d'elle qu'elle explique son geste, elle semble attendre qu'il l'éclaire sur ce geste. Trop de solitude, une déception amoureuse avant son mariage, un mari qu'elle n'aime pas, auquel elle est indifférente, la présence de cette cousine devenue insupportable, la folie ? Le mystère de ce meurtre reste entier. On a un cadavre, mais il manque sa tête et surtout un mobile. Sandrine Bonnaire a l'opacité de Claire. Calme, voix posée, parfois un peu d'inquiétude quand elle s'interroge sur ce qu'on va faire d'elle, d'autres fois un peu de tristesse ou un léger sourire comme celui d'un enfant. Même quand elle parle des plantes, de la menthe anglaise qu'il faut arroser en hiver, ou du banc dans le jardin où elle s'est parfois trouvée intelligente, on est bouleversé. Tant de nuances passent sur le visage de Sandrine Bonnaire qu'on est terrassé par cette femme enfermée dans la solitude et la folie.

Micheline Rousselet

Jusqu'au 31 décembre au Théâtre de l'Atelier, 1 Place Charles Dullin, 75018 Paris – du mardi au samedi à 21H, le dimanche à 15h – Réservations : billetterie@theatre-atelier.com ou 01 46 06 49 24 – en tournée ensuite : du 9 au 11 janvier 2025 au Théâtre Montansier à Versailles, le 14 janvier au TAP Poitiers, les 16 et 17 janvier à la Scène Nationale Châteaувallon-Liberté de Toulon, le 8 février aux Franciscains à Deauville ...

les trois coups ≡

« L'Amante Anglaise », Marguerite Duras,
Théâtre De L'Atelier, Paris

Octobre 29, 2024



Une criminelle à l'Atelier

Florence Douroux

Les Trois Coups

Quels sont les poisons du quotidien qui ont abîmé l'esprit d'une femme repliée dans son jardin, près de la menthe anglaise, au point d'en faire une criminelle ? « L'Amante anglaise » pose cette question qui a tant fasciné Marguerite Duras à la lecture d'un fait divers

inexplicable. Sandrine Bonnaire est au cœur d'un trio de comédiens dirigés sur le fil par Jacques Osinski.

Le personnage énigmatique de Claire Lannes vient habiter le plateau nu du théâtre de l'Atelier. Un siège sur scène, un rideau métallique. Tout semble immobile et si vide. Mais asseyons-nous, et taisons-nous, car *l'Amante Anglaise* est une pièce nécessitant une attention quasi religieuse. Ce qu'elle fouille est viscéral. L'âme, la pensée, le cœur, tout est ausculté par son auteure, qui cherche, de son écriture tellement percutante et juste, le pourquoi d'un geste effrayant : le crime de Claire.

Ce crime, Duras ne l'a pas inventé. Elle découvre dans une chronique du *Monde*, qu'en 1949, une femme a fracassé le crâne de son mari, avant de découper le corps et de se débarrasser des morceaux dans les égouts de Savigny-sur-Orge. La criminelle a avoué le meurtre sans difficulté, mais s'est tue sur les raisons de son acte.

Fait divers

Duras s'empare de ce fait divers dans un premier roman intitulé *les Viaducs de la Seine-et-Oise*, qu'elle remanie dans *l'Amante Anglaise*. Le personnage central assassine sa cousine sourde et muette, dont elle dépèce le corps. Nuit après nuit, elle jette les morceaux dans des trains de marchandises. Sauf la tête, dont elle garde le secret. Par recoupement ferroviaire, la police arrive directement à Viorne, le village de Claire, qui avoue immédiatement.

L'autrice cherche les raisons du crime, en se livrant à une enquête psychologique des plus acérées. Elle construit la pièce adaptée du roman autour de deux interrogatoires : celui du mari, Pierre Lannes, et celui de Claire. Un interrogateur non identifié fouille leur histoire, dans le huis-clos de cette maison abritant un couple devenu étranger l'un à l'autre, et Marie-Thérèse, occupée à toutes les tâches domestiques, tuée dans la cave, à 4 heures du matin.

Chez Claire, la folie rôde, bien sûr, mais Duras explore d'autres pistes. L'ennui d'un quotidien dénué d'intérêt, le trop plein de tout, de l'insupportable, un ras-le-bol qui ne dit pas son nom, une aversion trop longtemps contenue. Entre le mari et la cousine, dévoreurs d'espace, la vie s'amenuise. Jusqu'au meurtre. Pas de raison précise. L'autrice fait dire à

Claire qu'on ne lui a jamais posé « *la bonne question* », puisque toutes, elles étaient « *séparées* ». On tient une piste.

Beau trio

Sandrine Bonnaire compose une criminelle innocente, cohérente de bout en bout dans l'expression d'une évidente bonne foi. Elle aussi cherche à comprendre. Il émane d'elle une pureté presque enfantine, un charme. On en oublierait le corps dépecé. Son timbre clair, ses regards changeants, nous accrochent à cette humanité profonde enfouie dans d'insondables replis, mais affleurant à chaque instant. Libres à nous d'adhérer, ou non, à cette proposition renvoyant à une pureté originelle, que le sang sur les mains n'aurait pas salie. Mais l'interprétation en est si bien maîtrisée, surtout dans ses petites brèches émotionnelles, que cette amante, nous l'accueillons volontiers

Déjà dirigé par Jacques Osinski, dans *Fin de partie*, Frédéric Leidgens possède une belle singularité, parfaite pour le rôle étrange de l'interrogateur. « *Je cherche qui est cette femme, Claire Lannes, et pourquoi elle dit avoir commis ce crime. Le reste m'est égal. Elle, elle ne donne aucune raison à ce crime. Alors je cherche pour elle* ». Le comédien au phrasé heurté, mots très détachés, charge ses questions d'une insistance particulière. Tendue dans une tentative presque désespérée de faire apparaître une éclaircie dans le brouillard. Rien n'y fera. Claire a ses raisons, que la raison, ou elle-même, ignore.

Enfin, Grégoire Oestermann incarne avec beaucoup de finesse un Pierre mal à l'aise sur la sellette. Tout sonne juste chez ce comédien, la gêne d'avoir à révéler des bribes de vie dont il n'est sans doute pas très fier, le désir d'éluder, tout en paraissant sincère. Trop mielleux pour être honnête, lâchant comme à regret les indices d'une petite vie égocentrée. Duras l'a bien chargé, et il répond présent.

Prendre soin du mystère

Jacques Osinski a misé sur une mise en scène en apparence simplissime, mais d'une rigoureuse exigence. Respectant le vœu de Duras, il a installé Claire et Pierre Lannes dans une immobilité totale, face à l'interrogateur assis dans le public. Une caméra semble braquée sur eux, et cette prise de vue sans échappatoire crée une connexion étroite d'eux à nous. Les questions serrées à l'extrême de l'interrogateur deviennent, peu à peu, les

nôtres. Nous sommes suspendus aux réponses, aux silences, aux flous, avec l'impression que le brouillard ne se dissipe pas. Tenus par ce mystère dont le metteur en scène a pris un soin méticuleux.

Ainsi l'arrivée de Claire. Ou plutôt son apparition. Le rideau de fer barrant l'horizon se soulève. Quelques mesures de piano précèdent la venue de la criminelle. Dans l'ouverture maximale de la cage de scène et de l'arrière-scène, la voici tout au fond, qui s'approche à petits pas rapides. Tout en noir, chaussures plates, Sandrine Bonnaire semble le mystère surgi des profondeurs. Autour d'elle, l'espace immense laisse imaginer que son monde s'est agrandi depuis le meurtre, qu'elle a plus de place pour exister. Envolées les entraves. Quel moment ! On nous montre le caractère sacré du mystère, ce qu'il a de grand, d'insondable, d'intouchable. Pas de doute : Duras s'est invitée à l'Atelier.

Florence Douroux

L'Amante anglaise : dans les profondeurs de l'insondable folie humaine

30.10.24

Après son adaptation acclamée de *Fin de Partie*, Jacques Osinski s'attaque à un autre monument théâtral : *L'Amante anglaise* de Marguerite Duras. Inspirée d'un fait divers macabre, cette œuvre nous plonge dans un thriller psychologique où l'énigmatique Claire Lannes devient le miroir de la folie humaine. *Héroïne impénétrable, Claire a assassiné et démembré sa cousine sourde et muette, dispersant les morceaux dans des trains de marchandises. Mais ici, l'enquête n'a pas pour but de démêler les faits ; elle cherche à percer l'incompréhensible, à saisir l'âme humaine dans toute sa complexité.*

Un théâtre épuré, révélant l'essence du mystère

Osinski, fidèle à la vision de Duras, opte pour une mise en scène dépouillée de tout décor et costume, laissant les mots et les silences occuper le devant de la scène. Cette approche radicale donne une force unique aux échanges : chaque parole, chaque pause devient un espace d'interprétation pour le spectateur. En embrassant cette austérité scénique, Osinski crée un théâtre mental où chaque phrase ouvre un abîme émotionnel.

La puissance du silence : un théâtre centré sur l'âme humaine

Dans *L'Amante anglaise*, Duras réinvente le théâtre comme lieu de quête intérieure, où le silence et les mots seuls tentent de déchiffrer l'indéchiffrable. L'Interrogateur, omniprésent, semble être le double de Duras elle-même : il cherche sans juger, questionne sans relâche, incarnant un « anti-tribunal » où le langage se fait hésitant, presque balbutiant, pour approcher l'irreprésentable.

Deux interrogatoires pour une quête impossible de sens

La pièce se structure en deux interrogatoires : celui de Pierre, le mari de Claire, puis celui de Claire elle-même. Grégoire Oestermann incarne Pierre avec une désinvolture subtile qui dévoile son indifférence bourgeoise et met en lumière sa propre médiocrité. Ce « petit-bourgeois haïssable », comme le décrit Duras, incarne la société aveugle et complaisante. À travers ce personnage, Duras critique l'égoïsme d'une société plus préoccupée par son confort que par une réelle introspection.

Claire, de son côté, confesse son crime sans jamais fournir de réelle explication, plongeant l'Interrogateur dans un abîme de perplexité. Sa parole est parsemée de silences et d'images étranges, tissant une « chimie de la folie » où douceur et violence coexistent sans jamais se dévoiler entièrement. Même le titre, *L'Amante anglaise*, jeu de mots sur « la menthe anglaise », reflète la dualité de Claire entre le banal et l'effroyable.

Des performances magistrales dans une quête de l'indicible

Sandrine Bonnaire, incarnant Claire, livre une interprétation saisissante, oscillant entre douceur troublante et froideur dérangeante, conférant au personnage une dimension presque surnaturelle. Aux côtés de Frédéric Leidgens, dans le rôle de l'Interrogateur, elle incarne l'écho de Duras : une figure qui cherche, écoute, mais sans jamais juger, avec une ferveur quasi religieuse. Leidgens se fait le miroir du spectateur, s'obstinant à comprendre jusqu'à l'épuisement.

Une œuvre intemporelle qui interroge le mystère de l'existence

L'Amante anglaise est bien plus qu'un drame criminel. C'est une exploration des frontières de la compréhension humaine, une invitation à accepter ce qui échappe à la raison. Duras donne vie à une folie ordinaire, révélant cette part d'ombre insondable en chacun de nous. La mise en scène d'Osinski et les performances de Bonnaire, Leidgens et Oestermann transcendent le texte, créant une expérience théâtrale où, comme le dit Claire, on se retrouve « de l'autre côté du monde ».

Ce chef-d'œuvre de Duras demeure une énigme, une réflexion poétique et philosophique sur l'inexplicable. Entre les mots et les silences, *L'Amante anglaise* nous laisse face à notre propre vulnérabilité, face à cette question sans réponse : pourquoi ? Une interrogation qui résonne bien au-delà de la scène, comme un écho des mystères de l'existence humaine. Avis Foudart 📽📽📽

L'AMANTE ANGLAISE

DE MARGUERITE DURAS (*Texte publié aux Éditions Gallimard*)

Mise en scène JACQUES OSINSKI

Avec Sandrine BONNAIRE, Frédéric LEIDGENS, Grégoire OESTERMANN

Lumières Catherine Verheyde • Costumes Hélène Kritikos • Dramaturgie Marie Potonet

Crédit photo © Pierre Grosbois

THÉÂTRE DE L'ATELIER

Du 19 octobre au 31 décembre 2024 • 21h du mardi au samedi • 15h le dimanche • Durée 2h10

RegArts

L'œuvre vit du regard qu'on lui porte (Pierre Soulages)

L'AMANTE ANGLAISE

Théâtre de l'Atelier

1 Place Charles Dullin

75018 Paris

Jusqu'au 30 novembre

Du mardi au samedi à 21h

Le dimanche à 15h

30.10.24



Photographie © Pierre Grosbois

Un suspens très « suspendu ! » ...

Avec Marguerite Duras, on est toujours surpris, parfois emballé et quelquefois décontenancé...

L'Amante Anglaise n'échappe pas à cette impression contrastée. Claire Lannes a tué sa cousine Marie-Thérèse, sourde et muette, l'a découpée et a évacué les morceaux, un par un, en les jetant d'un pont dans différents trains...

S'inspirant d'un réel fait divers : le meurtre de son mari pervers par Amélie Rabilloud – qui se vengeait de tant de maltraitance – Duras, reprenant le même modus operandi, en fait une pièce à double suspens : quel est le mobile, bien mystérieux dans ce cas de figure, du crime et où est passée "la tête" de la victime qu'on ne retrouve pas ?

Durant plus d'une heure, un interviewer, dans la salle, interroge le mari Pierre Lannes assis sur une chaise, en avant-scène, sur ses relations avec son épouse. Questions basiques sur leur rapport et leur style de vie, réponses en harmonie. Mais on apprend, révélation existentielle fondamentale, que Claire passe beaucoup de temps dans le jardin à contempler sa plante favorite "la menthe anglaise", nœud gordien puisque devenu, par jeu de mot, le titre du récit *L'Amante Anglaise*... Coucou Mister Jacques (Lacan) ! Et voilà nous avons le fil conducteur d'un texte, apparemment très premier degré, mais que seuls les initiés sachant le décrypter (quatrième ou cinquième degré, style inconscient freudien), sauront magnifier en vraie inspiration fulgurante, au talent aussi puissant que caché...

Ensuite Sandrine Bonnaire, jouant parfaitement une Claire, ailleurs (mais où ?) paumée, pas vraiment concernée, est interrogée, immobile, le visage défait, parfois illuminé d'un sourire béat venu d'un intérieur secret, assise sur une chaise pendant soixante-quinze minutes, par le même interviewer, fasciné, qui veut percer cet incroyable et double mystère de ses motivations et du lieu où elle a caché cette fameuse "tête" ?

Eh bien, que nenni... Au bout de deux heures quarante-cinq, on n'en saura pas plus ! Chers spectateurs, au boulot et faites marcher votre imagination !

Les inconditionnels de Marguerite trouveront formidable ce mille-feuilles énigmatique, les adeptes de psychanalyse se régaleront des jeux de mots et de la richesse des sous-entendus et des non-dits... Quant aux autres, ils seront longuement et délicatement bercés par le jeu "voce dolce" des trois comédiens excellents dans l'incarnation de personnages introvertis et impénétrables très durasiens...

Anne Revanne

L'Amante anglaise

De Marguerite Duras

Mise en scène Jacques Osinski

Avec Sandrine Bonnaire, Frédéric Leidgens et Grégoire Oestermann

Texte du prologue dit par Denis Lavant

Lumières Catherine Verheyde

Costumes Hélène Kritikos

Dramaturgie Marie Potonet



L'AMANTE ANGLAISE. UN MEURTRE ÉNIGMATIQUE AU CŒUR DE LA BANALITÉ.

1 NOVEMBRE 2024

Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog

Claire Lanne a supprimé sa cousine, sourde et muette, employée chez elle. Elle a découpé le corps en morceaux qu'elle a ensuite jetés, progressivement, sur les trains de passage. Un meurtre sans mobile que Marguerite Duras interroge, à sa manière inimitable.

Le rideau de fer de la scène est baissé. Devant, une chaise a été placée. Une voix off rapporte une étrange scène. Dans une discussion de bar à bâtons rompus sur un meurtre singulier, une femme dément les conditions dans lesquelles il s'est produit et avoue en être l'auteur. La victime, sourde et muette, sa cousine, travaillait pour elle et son mari. Elle logeait dans leur maison. Si l'on a reconstitué le corps, la tête manque toujours. Un Interrogateur dont la fonction reste indéfinie – il n'est ni policier ni homme de loi ni médecin, mais peut-être celui qui convoque l'histoire – s'interroge sur les motifs de ce crime gratuit en questionnant tour à tour, le mari de la meurtrière et celle qui a assassiné.

Phot. © Pierre Grosbois

Au point de départ : un fait divers monstrueux

Marguerite Duras a toujours été fascinée par les faits divers sanglants dont les motifs semblent parfois à des années-lumière de la monstruosité de l'acte commis. Dans *l'Amante anglaise*, elle s'inspire d'une affaire criminelle survenue en 1949. Cette année-là, une femme, Amélie Rabilloud, a tué puis dépecé le cadavre de son mari. Interrogée sur ses mobiles, elle se montre incapable d'expliquer ce qui l'a conduite à cela.

De cette affaire, Marguerite Duras tire une première pièce, *les Viaducs de la Seine-et-Oise*, publiée en 1960, dans laquelle le mari et la femme, complices, tuent sans raison la cousine sourde et muette avec laquelle ils vivaient pourtant en bonne entente. Elle en reprend ensuite le thème sous forme d'un roman, *l'Amante anglaise*, paru en 1967. Cette fois-ci, c'est la femme qui avoue le crime et la pièce qu'en tire l'autrice en 1968 reprend ce schéma.

Dans le cours sans accident d'une vie ordinaire

Comme Meursault dans *l'Étranger* de Camus, qui a vidé sans raison le chargeur de son pistolet sur l'Arabe qui l'avait agressé alors qu'il était déjà mort, à cause, peut-être, du soleil, trop fort, Claire Lanne, la meurtrière, ne peut expliquer son geste. Elle a tué une femme gentille et gaie qui suppléait dans la maison à tout ce qu'elle ne faisait pas, alors qu'elle-même passait son temps dans le jardin dont elle appréciait les plants de menthe anglaise dont elle fera « l'amante anglaise ». D'avoir découpé sa victime en morceaux, elle ne retiendra que la difficulté de le faire sans les outils adaptés et le poids de la malheureuse, qui ont rendu la chose malaisée.

Ce que décrivent les personnages de leur vie, c'est une banalité qui en devient étrange à force d'être banale. Un couple de petits-bourgeois, gagné par l'ennui d'un quotidien sans accroc, traversé, bien sûr, de quelques rêves extra-conjugaux – pour elle un amour fou et sans avenir pour un homme marié. Rien qui déclenche en tout cas la folie meurtrière de la femme sinon, peut-être, une odeur de ragoût comme un recuit de vie.



Phot. © Pierre Grosbois

Trois personnages pour une situation hors du réel

Ce qui intéresse Marguerite Duras, ce n'est pas la « restitution » d'une affaire criminelle. Ses personnages, elle les place hors des contingences de la réalité. Qui est en effet cet Interrogateur capable de faire venir en voix off les témoignages de ceux qui ont approché les époux – le tenancier du bar et l'ouvrier étranger qui erre la nuit – comme de convoquer le mari pour lui faire évoquer la manière dont il percevait son épouse et d'interroger la femme, déjà passée entre les mains de la justice ? Ce qui motive l'autrice, ce sont ces situations extrêmes et paradoxales qui, au théâtre, sortent du champ du théâtre pour porter la littérature et le Verbe.

Et c'est bien de cela qu'il s'agit dans le dépouillement assumé de la mise en scène. Le questionnement du mari, qui commence l'histoire, a lieu avant que le rideau ne se lève, comme un prologue à ce qui constitue le cœur de la matière : la confession de la femme que l'interrogateur pousse le plus loin possible pour tenter de comprendre ses

motivations et les raisons de la dissimulation de la tête de sa victime. Cette confession prendra pour forme et pour espace la nudité du plateau qui laisse voir la réalité du théâtre derrière l'artifice de la scène, habituellement travestie par le décor. Le mari et la femme se tiennent, chacun à leur tour, assis sur la même chaise dont ils ne bougent pas, punaisés là par les questions que l'Interrogateur, depuis la salle, puis en se rapprochant d'eux, leur assène dans une traque de l'Être en balance entre folie et normalité dans une interrogation sans réponse.



Un texte pour des acteurs confirmés

Bouger tout en restant immobile, faire passer tout un monde d'impressions, de sensations, d'affects sans quitter l'assise du siège, sans se décoller du dossier sur lesquels on est vissé, telle est la gageure que Jacques Osinski impose à ses acteurs. Une situation pour traduire le silence de l'être et sa solitude, un emprisonnement sans barreaux où seuls une grimace, un sourire, un ton désabusé, une pointe d'agressivité, un éclat de colère, la traduction d'une angoisse apparue sur le visage, une tension soudaine du corps viennent dire que ça remue dans les profondeurs et que l'explosion que constitue le meurtre résulte d'un trop-plein de tensions enfouies.

L'exercice, on s'en doute, est difficile, d'autant que le metteur en scène assigne à chacun des comédiens une tâche bien établie. À Frédéric Leidgens le rôle d'empêcheur de danser en rond, de questionneur acide et non complaisant qui, d'une voix froide et inquisitrice, pousse le mari et la femme hors de leur zone de confort. À Grégoire Oestermann la « neutralité » bienveillante apparente et autosatisfaite qui le pose en victime d'une situation dans laquelle il considère n'avoir aucune responsabilité. Personnage lisse – peut-être trop car il en devient ennuyeux à débiter ses banalités –, ancré dans la trivialité du quotidien, il laissera cependant échapper, a contrario et par à-coups, le caractère intolérable de la situation.

Seule Sandrine Bonnaire semble échapper à la schématisation qui frappe les autres personnages. Dans les sourires qu'elle s'autorise passent des souvenirs heureux, dans l'évocation de son crime l'expression d'une absence au monde et à ses codifications morales, dans son questionnement sur folie et raison d'un geste qu'elle ne s'explique pas une certaine angoisse. Elle oscille d'un état à l'autre dans un jeu plein de finesse et de rebondissements qui restitue toute la complexité du personnage et transforme la lourdeur du principe des interventions successives du mari et de la femme en un crescendo dans lequel on retrouve la Marguerite Duras que l'on aime.



Phot. © Pierre Grosbois

L'Amante *anglaise* de Marguerite Duras (éd. Gallimard)
◆ Mise en scène Jacques Osinski ◆ Lumières Catherine Verheyde ◆ Costumes Hélène Kritikos ◆ Dramaturgie Marie Potonet ◆ Avec Sandrine Bonnaire, Frédéric Leidgens, Grégoire Oestermann ◆ Création le 19 octobre 2024, au Théâtre de l'Atelier ◆ Production Théâtre de l'Atelier – Compagnie L'Aurore Boréale ◆ Coproduction Théâtre Montansier/Versailles – Châteaullon-Liberté, scène nationale ◆ La Compagnie L'Aurore boréale est conventionnée par la DRAC-Ile de France ◆ Durée 1h45 environ

Du 19 octobre au 31 décembre 2024, du mardi au samedi à 21h, dimanche à 15h
Théâtre de l'Atelier - 1, place Charles Dullin - Paris 18e
Tél. 01 46 06 49 24 billetterie@theatre-atelier.com

Théâtre du blog

L'Amante anglaise de Marguerite Duras, mise en scène de Jacques Osinski

Posté dans 2 novembre, 2024 dans [actualites](#), [critique](#).

L'Amante anglaise de Marguerite Duras, mise en scène de Jacques Osinski
Pourquoi Claire Lannes a-t-elle assassiné sa cousine? À partir d'un fait divers sordide, l'autrice explore l'insondable psyché d'une femme en perdition. En 1949, Amélie Rabilloud assassine son mari tyrannique avec un marteau. Pour se débarrasser du corps, elle le découpe en morceaux qu'elle jette sur les trains depuis un viaduc, non loin du village. Elle ne gardera que la tête, ne dira jamais ce qu'elle en a fait et n'expliquera pas son geste. Dans la pièce, le mari est bien vivant. C'est une cousine sourde et muette, Marie-Thérèse, domestique du couple, que Claire Lannes assassine sans raison. «Amélie Rabilloud a avoué dès qu'elle a été arrêtée, dit Marguerite Duras. Je les ai appelés les Lannes. Elle, Claire, Claire Lannes. Lui, Pierre, Pierre Lannes. J'ai changé aussi la victime du crime; elle est devenue Marie-Thérèse Bousquet... »

Dans une interview à Claude Sarraute pour *Le Monde*, la romancière explique son titre: «Il s'agit de la menthe anglaise, de la plante, ou, si vous préférez, de la chimie de la folie. Elle l'écrit avec l'apostrophe. Elle a tout désappris, y compris l'orthographe. »



Qui est cette femme et quelles sont ses raisons ? Pour faire le clair, Marguerite Duras invente un Interrogateur qui va soumettre les époux l'un après l'autre, à ses questions. A la fois inquisiteur, psychanalyste, confident et confesseur, il tente de remonter aux racines du crime. L'interrogatoire de Pierre Lannes fouille dans l'histoire d'un couple qui n'en est plus un. Sa version, pleine de zones d'ombre, présente un portrait en creux de la criminelle. Puis vient le tour de l'inculpée. Toute la pièce tient à la manière dont chez ces êtres, ce tiers personnage décèle des bribes de vérité. On reconnaît ici l'art de l'interview de l'autrice. Jacques Osinski, après *Fin de partie* et *Cap au pire* de Samuel Beckett, traite avec la même rigueur l'écriture tout aussi radicale de Marguerite Duras.

Dans ce théâtre à l'état pur, sans décor ni costumes, les acteurs sont entièrement concentrés sur leur texte, d'abord Grégoire Oestermann, le mari. Immobilisé sur une chaise devant le rideau de fer, il reste calme et résigné sous le feu des questions, lancées d'une voix neutre par Frédéric Leidgens, assis parmi les spectateurs. Le ton dépassionné de l'Interrogateur épouse le rythme inimitable de la prose durassienne et l'on croirait entendre l'écrivaine en personne. Triste sire, ce Pierre Lannes : il n'a rien vu, rien entendu, rien compris, il en sait plus qu'il ne le dit mais se révèle assez odieux pour mériter d'être assassiné.

La résolution de l'énigme Claire Lannes viendra-t-elle de l'intéressée elle-même ? Elle apparaît-seul effet de mise en scène- au lever du rideau de fer. Sandrine Bonnaire, frêle silhouette vêtue de noir, s'avance depuis le lointain du plateau nu. Immobilisé sur son siège, elle répond modestement à l'Interrogateur. Il la met en confiance, sans jamais la juger et il s'établit entre eux, une sorte de connivence, au point qu'il la rejoint sur scène. Ne cherche-t-elle pas, comme lui, les raisons de son acte ? Il demande avec sollicitude : « On ne vous a jamais posé la bonne question sur ce crime ? » Elle répond : « Non. Si on me l'avait posée, j'aurais répondu. » L'Interrogateur semble libérer la parole de la criminelle et parfois un joli sourire effleure les lèvres de Sandrine Bonnaire. « C'était ridicule cette vie. », avoue-t-elle. Elle évoque « le bonheur de Cahors, un bonheur pour toujours », avec un homme qu'elle a connu avant son mariage, puis « le gâchis Alfonso », un ouvrier portugais du village qu'elle aurait pu aimer. Elle explique qu'assise dans le jardin, à regarder pousser la menthe anglaise, elle avait pu parfois sortir du « mélange » et du « brouillement » de ses idées : « Vous savez, monsieur, sur ce banc, à force de rester immobile, j'avais des pensées intelligentes. »

Elle rit en évoquant le physique bovin de sa cousine... Pendant plus d'une heure, les acteurs nous tiennent sous tension, dans un dialogue entre la salle d'où Frédéric Leidgens interroge avec ferveur ses partenaires sur la sellette à l'avant du plateau. Gros plan sur Sandrine Bonnaire, poignante d'humanité

et nous sommes à l'affut d'une vérité et à l'écoute de cette femme en déréliction, au bord de la folie, au-delà de l'horreur : « Moi, à votre place, j'écouterais. Écoutez-moi... je vous en supplie... », dit-elle à la fin de la pièce. Jacques Osinski s'inscrit, par sa sobriété, dans la lignée d'un Claude Régy : « Le metteur en scène, disait-il, est un parasite intelligent. Il n'est là que pour libérer certaines forces inconscientes. Les animateurs autoritaires cassent le texte, brisent le jeu... » Il fut le premier à monter la pièce dans sa première version, *Les Viaducs de la Seine-et-Oise* en 1960. Marguerite Duras reviendra sur cette histoire avec un roman, *L'Amante anglaise* en 67 et une pièce éponyme, mise en scène un an plus tard, au T.N.P., toujours par Claude Régy, avec Madeleine Renaud, Claude Dauphin et Michael Lonsdale. Les acteurs de cette nouvelle mise en scène n'ont rien à leur envier.

Mireille Davidovici

Jusqu'au 31 décembre, Théâtre de l'Atelier, 1 place Charles Dullin, Paris (XVIII ème). T. : 01 46 06 49 24.

Du 9 au 11 janvier, Théâtre Montansier, Versailles (Yvelines). Le 14 janvier TAP avec les ATP, Poitiers (Vienne). Les 16 et 17 janvier, Châteauvallon-Liberté Scène Nationale, Toulon (Var).

Le 8 février, Les Franciscaines, Deauville (Calvados).

Le texte est publié aux éditions Gallimard.



L'Autre Scène (.ORG)

« L'amante anglaise », la doctrine Osinski à son apogée

Par **David Rofé-Sarfati** le 3 Nov 2024



Jacques Osinski n'en finira jamais de nous surprendre. Cette fois, le metteur en scène dont le travail s'est illustré abondamment par un déchiffrement aiguisé du théâtre de Beckett s'empare d'un texte étourdissant de Marguerite Duras. De sa scénographie émerge un effet de discours océanique.

Un roman diabolique

L'amante anglaise, publié en 1967, est un roman de Marguerite Duras qui mêle enquête policière et exploration psychologique. S'inspirant d'un fait divers (le meurtre de son mari par Amélie Rabilloud, qui dépeça le cadavre et en évacua les morceaux un par un en les jetant depuis un pont dans différents trains), Marguerite Duras écrit une première pièce **les Viaducs de la Seine- et-Oise** puis un roman **L'Amante anglaise** avant de transformer à nouveau le roman en pièce de théâtre.

Dans le fait divers, Amélie Rabilloud a tué son mari tyrannique. Dans la pièce de Duras, c'est une cousine sourde et muette, Marie-Thérèse, que Claire Lannes assassine sans raison.

Une énigme et une enquête

Le roman n'est pas construit selon une narration traditionnelle. Il choisit la forme d'un interrogatoire.

Le mari puis la femme seront interrogés par un enquêteur ; celui-ci porte la voix d'une société curieuse qui veut percer les secrets du meurtre. Claire Lannes, épouse de Pierre Lannes, y est décrite comme une femme étrange, peu expressive, habitée par des souffrances et des obsessions. Elle avoue avoir tué sa cousine, mais elle ne dit rien de son acte et n'exprime aucun regret. Le mari est un homme doux et flegmatique ; il nous apparaît à la fois témoin et victime de la complexité de sa femme. Le roman s'achève sans rien révéler, laissant le lecteur face à une énigme humaine aussi fascinante qu'angoissante.

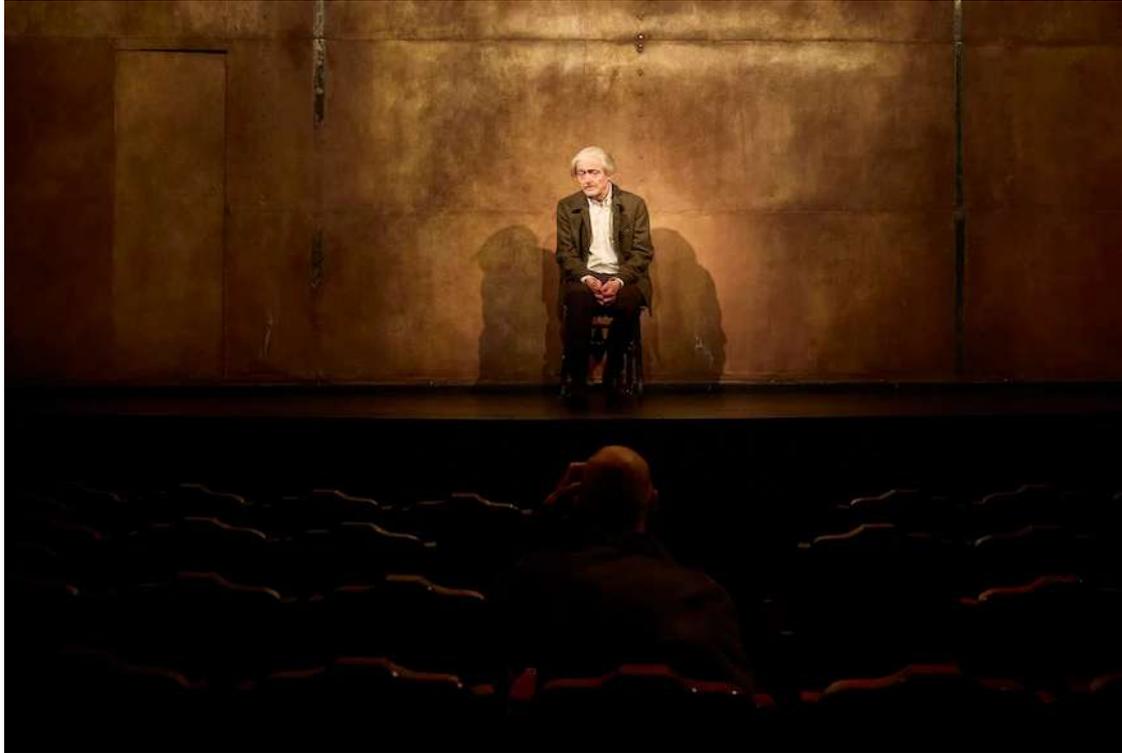


L'abolition des penseurs

Jacques Osinski met en scène cette enquête en direct-live. Il nous invite à cet interrogatoire, à cette recherche du *vrai*. Où se trouve la vérité des âmes?

Amélie Rabilloud restera un mystère. La vérité judiciaire, binaire et simplificatrice, n'apporte aucune réponse. Reconnue coupable, elle fut guillotinée. Les psychiatres missionnés par le tribunal se penchèrent, la jugèrent *débile mentale*. Ils virent en elle *une hyperémotive par accumulation de chocs moraux*, formule obscure, mais élégante. Le journal Le Monde à sa façon si délicate de se croire penser alors qu'il ne fait que croire, croire ici à la dialectique de l'inversion de la victime en bourreau, écrivait : "Elle l'a tué un soir de décembre 1949 dans leur maison de Savigny-sur-Orge, avec l'acharnement affolé que l'on retrouve souvent dans les crimes prémédités par des êtres qui jusqu'au dernier moment ont vécu dans la peur de leur victime".

La pièce de Duras n'offre pas plus de réponses au mystère. Les signifiants ne sont pas garantis. L'amante anglaise se réfère en réalité la menthe anglaise. Duras explique ainsi son titre : "Il s'agit de la menthe anglaise, de la plante, ou, si vous préférez, de la chimie de la folie. Elle l'écrit avec l'apostrophe. Elle a tout désappris, y compris l'orthographe."



La psychanalyse si elle se prend pour une société savante, se précipitera pour proclamer doctement que la meurtrière, en tuant la sourde-muette, assassine *tout ce qu'elle ne peut dire* ; la même psychanalyse évoquera la psychose autour du signifiant Cahors, lieu associé à la fois à la victime et à un dépit amoureux. Claire Lannes tuerait par un déplacement psychotique Alfonso de Cahors, son ancien amant qui l'avait chassée.

L'académie de lettres, quant à elle, expliquera que le roman questionne la nature humaine, la solitude, la complexité des relations conjugales, la banalité du mal. Pourquoi pas ?

L'œuvre de Duras construit non l'étude critique, mais l'énigme. Osinski l'a bien compris lorsqu'il compare Duras à Beckett. Le metteur en scène a façonné une scénographie qui témoigne de cet impossible, où aucune conviction ne tient. Il y a, selon lui, un hiatus irréfragable entre la langue et la vie.

Le théâtre est l'anti-tribunal. C'est un lieu où l'on écoute. Jacques Osinski

Un dispositif astucieux

Le dispositif scénique imaginé tient du génie. D'abord, il y a le décor qui n'en est pas un. Nous sommes réunis dans la salle même du théâtre de l'Atelier. Le questionneur est assis parmi nous.

Frédéric Leidgens prête sa voix tranchante à l'interrogateur. Le comédien (il fut récemment Hamm dans [Fin de Partie](#) de Samuel Beckett mise en scène par Jacques Osinski), pèse chaque mot, chaque silence. Il sait ne pas juger et ainsi accueillir la parole du mari puis la parole de la meurtrière. Il écoute intensément. Il nous aide à écouter.

Grégoire Oestermann, comédien solide et apaisant (dernièrement dans "[Voyage en ataxie](#)"), incarne le mari. Il répond patiemment, pourchassant la précision des mots, finissant de chercher à saisir l'insaisissable. Sa douceur nous accompagne sur le chemin d'un dénouement qui ne viendra pas.

Sandrine Bonnaire est immense, solide, dense. Elle propose une incarnation de Claire Lannes tout en ambivalence des sentiments, à la pliure entre sincérité et obscurité. Elle restitue avec brio la langue océanique de Duras, défend l'humilité du metteur en scène à se retirer devant le texte, personnifie le vertige. Chaque phrase prononcée embrase nos méninges.

Le résultat est étrange. L'expérience spectateur est unique en cela qu'elle ressemble à un yoga psychique qui appelle à une écoute patiente et hyper-consciente.

Certains actes humains demeurent incompréhensibles. Ces actes appartiennent en partie à un monde occulte (l'autre scène freudienne du fantasme) qui échappe à l'individu même. L'amante anglaise nous convie à côtoyer ce monde occulte, univers hermétique de *l'autre*. **Sandrine Bonnaire** y est prodigieuse. Ses derniers mots sont glaçants d'humanité.

Formidable !

[Lien de réservation](#)

L'amante anglaise

De **Marguerite**

Duras

Mise

en

scène **Jacques**

Osinski

Avec **Sandrine Bonnaire, Frédéric Leidgens et Grégoire Oestermann**

Texte du prologue dit par **Denis Lavan**

Lumières **Catherine Verheyd**

Costumes **Hélène**

Kritikos

Dramaturgie **Marie Potonet**

Musique

Jean-Sébastien Bach: Das alte Jahr vergangen ist BWV 614

Transcription **Gyorgy Kurtág** et interprétation **Marta et Gyorgy Kurtág**

Photographie © **Pierre Grosbois**

vu le 23 octobre à l'Atelier

« L'Amante Anglaise » Sandrine Bonnaire forcément sereine sous apnée Durassienne à l'Atelier

par [Theothea.com](https://theothea.com) (son site)
lundi 4 novembre 2024

A la fois, implicitement sensibilisée par l'autisme inhérent à l'une de ses sœurs cadettes, de même que par le traumatisme ressenti depuis sa violente agression sous emprise fomentée par un ex-partenaire, d'autre part profondément choquée par la maltraitance de sa propre mère constatée en Ehpad, Sandrine Bonnaire affiche ainsi, sans ambages, ses prises de positions éthiques publiques autant qu'elle sait exposer son talent de comédienne avec l'immense pudeur que le goût pour l'authenticité lui suggère bien naturellement.

C'est donc en toute lucidité cohérente que la comédienne serait en mesure d'endosser la responsabilité du meurtre commis par Claire Lannes à l'encontre de Marie-Thérèse Bousquet une cousine sourde et muette que Pierre Lannes son mari a installé en qualité de domestique et cuisinière dans leur maison de Viorne...

Ce rôle que Marguerite Duras aura peaufiné selon plusieurs versions fictionnelles successives à partir d'un fait divers remanié va permettre à l'actrice de conforter son engagement théâtral en transcendant toute morale ou plus précisément toute raison justificatrice.

Cette corde raide sur laquelle en funambule l'artiste va chercher l'équilibre, c'est précisément ce point nodal où évolue le personnage Durassien qui revendique l'assassinat mais qui ne peut pas expliquer les motivations de son geste aussi soudain qu'imprévisible.



L'AMANTE ANGLAISE

© Pierre Grosbois

De surcroît, le corps de la victime aura par la suite été tronçonné en morceaux, de façon à en assurer l'évacuation par wagons de chemin de fer, jetés du haut d'un pont.

Mais pourtant les enquêteurs n'en retrouveront jamais la tête et Claire refusera ou ne saura point exprimer ce qu'il est advenu à cette partie anatomique manquante.

L'interprète d'un tel personnage doit incontestablement faire preuve lui-même d'une savante distanciation en même temps que s'abstraire de tout surmoi qui le retiendrait dans les cordes du rationnel.

Ce fut longtemps un fameux rôle récurrent pour Madeleine Renaud ; Suzanne Flon s'y adonna également ainsi que Ludmila Mikaël, de même que plus récemment Judith Magre ou encore Dominique Reymond etc...



L'AMANTE ANGLAISE

© Pierre Grosbois

Toutes ainsi devaient notamment subir l'interrogatoire du chargé de mission, sans que l'on sache à quel titre médical, juridique, administratif, policier ou autre celui-ci intervenait, tout en espérant néanmoins qu'une meilleure compréhension des faits en sortirait au terme de la représentation.

Il pourrait apparaître ici que pour Jacques Osinski, l'enjeu se trouve résolument ailleurs en plaçant Sandrine Bonnaire sur une chaise face au public, permettant ainsi à Claire toute latitude pour expérimenter la pertinence des questions qui lui sont posées au prorata de ses réponses frappées d'une incertitude infinie mais dans la fierté d'une posture donnant l'impression d'avoir été pleinement adoubée par son alter ego scénique. Face à cette attitude de dédoublement, il semblerait que Sandrine Bonnaire trouve avec grande justesse sa vitesse de croisière, sans doute précisément nourrie de sa connaissance interne des ressorts relationnels sous-tendus par le langage autistique.

De toute évidence, Sandrine bénéficie en surcroît de la présence de deux partenaires haut de gamme qui, non seulement, jouent leurs propres partitions en pleine symbiose mais dont la dialectique harmonique se prolonge jusque dans le phrasé, la tonalité, les modulations des voix qui se répondent au mieux de l'intention Durassienne.

Ô temps suspend ton vol, l'instant de grâce indicible traverse le rideau de scène jusque dans les coulisses du Théâtre de l'Atelier...

Alors comme si l'écoute prenait le pas sur toute prévalence, celle du public à l'affût du moindre indice déterminant son intime conviction, celle de l'interrogateur (Frédéric Leidgens) en recherche de la faille signifiante, celle de Claire en quête d'une reconnaissance existentielle, celle également du mari (Grégoire Oestermann) soucieux de ne pas contredire sa propre impunité, c'est bien l'extrême attention à la parole d'autrui qui catalyse la problématique du sens en donnant caution par avance à la parole miraculeuse par laquelle pourrait éventuellement s'échapper la vérité du non-dit.



L'AMANTE ANGLAISE

© Pierre Grosbois

Cependant si la « Menthe anglaise » pousse avec prédilection dans le jardin favori de la meurtrière comme pourrait le signifier un principe d'alchimie domestique, c'est que Marguerite Duras s'approche, en toute conscience romancière & théâtrale, d'un ersatz de la folie en nous faisant partager, en temps réel, la révélation quasi intangible de sa substance :

« Écoutez-moi... je vous en supplie... ». De fait, Claire aura eu le dernier mot.

photos 1 à 5 © Pierre Grosbois

photos 6 & 7 © Theothea.com

*[L'AMANTE ANGLAISE](#) - **** Theothea.com - de Marguerite Duras - mise en scène Jacques Osinski - avec Sandrine Bonnaire, Frédéric Leidgens & Grégoire Oestermann - Théâtre de l'Atelier*

CULTURETOPS

CRITIQUE DES ÉVÉNEMENTS CULTURELS

L'AMANTE ANGLAISE

De

Marguerite Duras

Durée : 2h10

Mise en scène

Jacques Osinski

Avec

Sandrine Bonnaire, Frédéric Leidgens, Grégoire Oestermann

INFOS & RÉSERVATION

Théâtre de l'Atelier

1 place Charles Dulin

75018

PARIS

01 46 06 49 24

<http://theatre-atelier.com>

CHARLES-EDOUARD AUBRY

Le 05 novembre 2024

THÈME

- A l'origine du roman de Marguerite Duras, un fait divers : en 1949, Amélie Rabilloud a tué son mari tyrannique et dépecé son cadavre, jetant les différents morceaux un par un depuis un pont dans différents trains. Mais dans *L'amante anglaise*, le mari, Pierre Lannes, est bien vivant. La victime devient la cousine sourde et muette, Marie-Thérèse, que Claire Lannes assassine sans raison.
- Nous sommes au théâtre, mais nous pourrions aussi bien être au tribunal, dans un confessionnal ou sur un plateau de télévision ... si ce n'est qu'ici on essaye de comprendre les motivations de la meurtrière et le contexte de sa vie de couple.
- Trois voix se font entendre : celle de l'interrogateur, de Claire Lannes et de Pierre Lannes. Le premier questionne successivement l'homme puis la femme. Les deux répondent, dessinant progressivement les contours de leurs personnalités, avec leurs vérités et leurs zones d'ombre ...

POINTS FORTS

- Du pur théâtre ! L'action ne prétend pas se dérouler ailleurs que sur scène. Pas de costume, pas de déplacement, pas de jeu, pas de décor, juste une chaise sur laquelle s'assoient successivement Pierre puis Claire Lannes ... L'interrogateur (Frédéric Leidgens) est au milieu du public comme s'il était sa voix. Reste uniquement l'essence même du théâtre : le verbe, la prose de Duras ...
- Ces deux échanges - sous la forme d'interrogatoire avec le mari (Grégoire Oestermann) et sa femme (Sandrine Bonnaire) - dressent un portrait de chacun d'eux ainsi que l'état de leur relation. Lui semble perdu et désabusé, cherchant dans la salle un réconfort qui ne viendra pas. Elle, droite et déterminée avec son besoin d'exister en réclamant un peu d'attention.
- Dans un théâtre muet et totalement concentré, la partition se joue avec une grande sobriété. C'est avec une grande économie de moyens, voire avec une certaine sévérité – telles que l'a voulu le metteur en scène Jacques Osinski – que les trois interprètes se prêtent humblement au jeu. Le texte est ainsi porté en majesté sur le devant de la scène et s'offre aux spectateurs avec force et précision.

QUELQUES RÉSERVES

- Le terrain de jeu des acteurs se limite à un périmètre très restreint.
- La scansion durassienne finit par tomber dans une certaine forme de monotonie, malgré le talent des acteurs, et notamment un Frédéric Leidgens, capable de moduler ses interrogations avec une grande variété et une multiple diversité de tons.

ENCORE UN MOT...

- *L'amante anglaise* est décidément très courue, puisqu'elle est également au programme de la saison à l'Odéon – Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier en mars / avril. La pièce sera alors mise en scène par Emile Charriot, avec Nicolas Bouchaud, Laurent Poitrenaux et Dominique Raymond.

UNE PHRASE

- Claire Lannes : « *Moi, à votre place, j'écouterais. Ecoutez-moi ... Je vous en supplie.* »

L'AUTEUR

- Femme de lettres et cinéaste française, **Marguerite Donnadiou**, dite Duras, est née en 1914 près de Saïgon au Vietnam, alors Indochine française.
- Figure majeure de la littérature du second XXe siècle, Marguerite Duras cultive dans son œuvre romanesque (*Un barrage contre le Pacifique, Moderato cantabile, Le Ravissement de Lol V. Stein, Le Vice-Consul...*) et théâtrale (*Des journées entières dans les arbres, L'Amante anglaise, La Musica...*) une esthétique du mystère. Elle s'illustre également dans le cinéma comme scénariste (*Hiroshima mon amour*) et comme réalisatrice (*India song, Le Camion...*), un art qu'elle considère comme le « *lieu idéal de la parole* ».
- En 1984, Marguerite Duras reçoit le prix Goncourt pour *L'Amant*, qui rencontre un immense succès et est adapté au cinéma par Jean-Jacques Annaud. Elle meurt à Paris en mars 1996, à l'âge de 81 ans.

EN COULISSE

L'AMANTE ANGLAISE

« L'Amante Anglaise » Sandrine Bonnaire forcément sereine sous apnée Durassienne à l'Atelier

*de Marguerite Duras
mise en scène Jacques Osinski
avec Sandrine Bonnaire, Frédéric Leidgens &
Grégoire Oestermann*



Théâtre de
l'Atelier



© Pierre Grosbois

A la fois, implicitement sensibilisée par l'autisme inhérent à l'une de ses sœurs cadettes, de même que par le traumatisme ressenti depuis sa violente agression sous emprise fomentée par un ex-partenaire, d'autre part profondément choquée par la maltraitance de sa propre mère constatée en Ehpad, Sandrine Bonnaire affiche ainsi, sans ambages, ses prises de positions éthiques publiques autant qu'elle sait exposer son talent de comédienne avec l'immense pudeur que le goût pour l'authenticité lui suggère bien naturellement.

C'est donc en toute lucidité cohérente que la comédienne serait en mesure d'endosser la responsabilité du meurtre commis par Claire Lannes à l'encontre de Marie-Thérèse Bousquet une cousine sourde et muette que Pierre Lannes son mari a installé en qualité de domestique et cuisinière dans leur maison de Viorne...

Ce rôle que Marguerite Duras aura peaufiné selon plusieurs versions fictionnelles successives à partir d'un fait divers remanié va permettre à l'actrice de conforter son engagement théâtral en transcendant toute morale ou plus précisément toute raison justificatrice.

Cette corde raide sur laquelle en funambule l'artiste va chercher l'équilibre, c'est précisément ce point nodal où évolue le personnage Durassien qui revendique l'assassinat mais qui ne peut pas expliquer les motivations de son geste aussi soudain qu'imprévisible.

De surcroît, le corps de la victime aura par la suite été tronçonné en morceaux, de façon à en assurer l'évacuation par wagons de chemin de fer, jetés du haut d'un pont.

Mais pourtant les enquêteurs n'en retrouveront jamais la tête et Claire refusera ou ne saura point exprimer ce qu'il est advenu à cette partie anatomique manquante.

L'interprète d'un tel personnage doit incontestablement faire preuve lui-même d'une savante distanciation en même temps que s'abstraire de tout surmoi qui le retiendrait dans les cordes du rationnel.

Ce fut longtemps un fameux rôle récurrent pour Madeleine Renaud; Suzanne Flon s'y adonna également ainsi que Ludmila Mikaël, de même que plus récemment Judith Magre ou encore Dominique Reymond etc...

Toutes ainsi devaient notamment subir l'interrogatoire du chargé de mission, sans que l'on sache à quel titre médical, juridique, administratif, policier ou autre celui-ci intervenait, tout en espérant néanmoins qu'une meilleure compréhension des faits en sortirait au terme de la représentation.

Il pourrait apparaître ici que pour Jacques Osinski, l'enjeu se trouve résolument ailleurs en plaçant Sandrine Bonnaire sur une chaise face au public, permettant ainsi à Claire toute latitude pour expérimenter la pertinence des questions qui lui sont posées au prorata de ses réponses frappées d'une incertitude infinie mais dans la fierté d'une posture donnant l'impression d'avoir été pleinement adoubée par son alter ego scénique.

Face à cette attitude de dédoublement, il semblerait que Sandrine Bonnaire trouve avec grande justesse sa vitesse de croisière, sans doute précisément nourrie de sa connaissance interne des ressorts relationnels sous-tendus par le langage autistique.

De toute évidence, Sandrine bénéficie en surcroît de la présence de deux partenaires haut de gamme qui, non seulement, jouent leurs propres partitions en pleine symbiose mais dont la dialectique harmonique se

prolonge jusque dans le phrasé, la tonalité, les modulations des voix qui se répondent au mieux de l'intention Durassienne.

Ô temps suspend ton vol, l'instant de grâce indicible traverse le rideau de scène jusque dans les coulisses du Théâtre de l'Atelier...

Alors comme si l'écoute prenait le pas sur toute prévalence, celle du public à l'affût du moindre indice déterminant son intime conviction, celle de l'interrogateur (Frédéric Leidgens) en recherche de la faille signifiante, celle de Claire en quête d'une reconnaissance existentielle, celle également du mari (Grégoire Oestermann) soucieux de ne pas contredire sa propre impunité, c'est bien l'extrême attention à la parole d'autrui qui catalyse la problématique du sens en donnant caution par avance à la parole miraculeuse par laquelle pourrait éventuellement s'échapper la vérité du non-dit.

Cependant si la « Menthe anglaise » pousse avec prédilection dans le jardin favori de la meurtrière comme pourrait le signifier un principe d'alchimie domestique, c'est que Marguerite Duras s'approche, en toute conscience romancière & théâtrale, d'un ersatz de la folie en nous faisant partager, en temps réel, la révélation quasi intangible de sa substance : « Écoutez-moi... je vous en supplie... » . De fait, Claire aura eu le dernier mot.

Theothea le 01/11/24



Bonnaire, forcément Bonnaire

11 NOVEMBRE 2024 | COMMENTAIRE

Critique de *L'Amante anglaise*, de Marguerite Duras, vue le 23 octobre 2024 au Théâtre de l'Atelier

Avec Sandrine Bonnaire, Frédéric Leidgens et Grégoire Oestermann, mis en scène par Jacques Osinski

C'est marrant, les modes. Duras n'est pas beaucoup montée, et, tout d'un coup, deux Amante anglaise à l'affiche. On s'est dit qu'on en verrait au moins une, on a choisi notre camp, et nous voilà. Découverte d'un nouveau texte, découverte de Sandrine Bonnaire sur scène, retrouvailles attendues avec Gregoire Oestermann et Frédéric Leidgens, bref, des ingrédients qui composent normalement un bon moment. Mais on ne sait jamais vraiment à quelle sauce on va être mangé. Surtout avec Duras.

Ça commence avec un long interrogatoire. On ne voit que l'interrogé. On écoute. On cherche à comprendre. Il est question d'un meurtre assumé, mais non expliqué. Une femme, la femme de l'interrogé, a tué une autre femme, sa propre cousine, sourde et muette. Elle a dit que c'était elle, mais elle ne sait pas pourquoi elle a fait ça. C'est tout l'objet des deux interrogatoires qui vont avoir lieu. Comprendre qui est cette femme, et pourquoi elle a fait ça.

Je pourrais vous dire « c'est Duras », je perdrais déjà pas mal de monde. Mais il faut laisser une chance à son théâtre. Moi qui ai du mal avec ses romans, je suis souvent captivée par son théâtre. Peut-être parce qu'il ajoute à cette langue si spéciale une voix, un corps, une histoire, une essence, que je ne parviens pas à retrouver à la seule lecture.

C'est un fil, Duras. Les comédiens sont en équilibre sur un fil, et, bien vite, nous aussi. Soit on accroche, soit on tombe. Mais quand on accroche, c'est pour des sensations assez folles. C'est rien, Duras. C'est des mots, et des silences. Mais c'est rien, l'équilibrisme. C'est un fil, et le vide. C'est pareil. Tant que tout est habité, alors l'espace semble plein, et le cœur se retrouve au bord des lèvres. C'est exactement ce qu'on a ici.



On est quelque part entre interrogatoire et psychanalyse. Dans un monde assez hypnotisant. Il y a deux parties très distinctes dans ce spectacle. Il y a la première, très théâtrale. Les deux comédiens jouent, ils jouent l'interrogatoire, ils jouent le doute, ils jouent les silences, et cette notion de « jeu » n'a rien de négatif, au contraire, c'est un jeu extrêmement maîtrisé, un jeu admirable, mené par deux grands comédiens, un jeu d'un naturel évidemment déconcertant, mais c'est une partie qui diffère tellement de la seconde que je ne vois pas comment la décrire autrement.

Parce qu'il y a la seconde, très durassienne. En fait, c'est le personnage incarné par Sandrine Bonnaire qui est très durassien. Autant dans la première partie on avait parfois l'impression de récolter des indices, d'avancer, en tout cas d'être face à quelque chose de linéaire, de partager un même langage, autant là, on se retrouve dans une espèce de boucle infinie où, parfois, il y a une intonation, un mot, une virgule qui va évoluer et permettre un petit pas de côté vers autre chose.

J'ai toujours vu Duras incarnée par des comédiens stylisés, et j'ai aimé ça. Des Alexandre Pavloff, des Fanny Ardant. La proposition de Sandrine Bonnaire a quelque chose de beaucoup plus déstabilisant. C'est de la matière brute. Elle joue l'autre. Celle qu'on ne comprend pas et qu'on ne pourra jamais comprendre. Et son jeu ne ressemble d'ailleurs pas à ce qu'on rencontre ailleurs. Directive ou inhabitude de la scène, qu'importe. C'était le bon choix. Elle est fascinante. Sans fioriture, elle parvient à faire sentir une vie complètement intériorisée.

Et le plus troublant, c'est probablement comme elle arrive à faire se déplacer la question qui nous agite. Seule la question du meurtre, le pourquoi du comment, semble susceptible de nous maintenir et là, tout d'un coup, avec quelques mots pas plus hauts que les autres, peut-être des phrases à peine plus longues, en tout cas quelque chose d'à peu près indiscible, le sujet se déplace. Et le sujet, ça devient elle, et c'est elle qu'on veut connaître, c'est elle qui soudainement semble occuper tout l'espace, elle et son étrangeté, son mystère, sa différence. Et c'est finalement ce qui reste de ce spectacle. Ce regard dans le vide, qui ne comprend pas ce qu'il cherche, et qui essaie désespérément de rallonger le temps d'échange, de conversation, d'intérêt qui lui est accordé. Cet échange, ce premier pas dans la lumière, avant l'obscurité qui s'annonce, c'est un fil qu'on souhaiterait infini.

Cette langue, vraiment, c'est quelque chose. ❤️❤️❤️

Ubiquité culture(s)

L'Amante anglaise

12.11.24

Texte de Marguerite Duras, mis en scène par Jacques Osinski – avec Sandrine Bonnaire, Frédéric Leidgens, Grégoire Oesterman – Compagnie L'Aurore Boréale, au Théâtre de l'Atelier.

À la douceur du jardin dans lequel Claire Lannes regarde pousser *la menthe anglaise*, fait face une violence intérieure, celle du meurtre reconnu de sa cousine, vivant à demeure, tronçonnée, et dont la tête n'a pas été retrouvée.

La pièce de Marguerite Duras, qu'elle avait elle-même adaptée à partir de son roman homonyme écrit en 1967, double geste littéraire par rapport à un acte criminel, puise dans un fait réel datant de 1949 : le meurtre d'un mari tyrannique et le dépeçage de son cadavre par Amélie Rabilloud, qui en avait jeté les morceaux du dessus d'un viaduc dans différents trains.



© Pierre Grosbois

Marguerite Duras avait repris ce macabre événement une première fois dans sa pièce, *Les Viaducs de la Seine-et-Oise*, puis dans *l'Amante anglaise*, (avec un drôle de jeu de mot). Elle place l'intrigue dans une ville inventée, Viorne et installe un dialogue entre un Interrogateur anonyme dont on ne connaîtra pas la fonction, et chaque personne d'un couple, Pierre et Claire Lannes, liée au crime perpétré puis au dépeçage et à la dispersion du corps. La disparue est la cousine de Claire Lannes, Marie-Thérèse Bousquet, jeune femme sourde-muette qui était chez eux à demeure et s'occupait du ménage, qui avait pu avoir une relation avec un homme de Cahors, mais qui n'était pas en mauvais terme avec eux. Dans la mise en scène de Jacques Osinski, on assiste à l'interrogatoire d'abord de Pierre Lannes (Grégoire Oesterman), assis à l'avant-scène au centre du plateau, rideau de fer fermé. Face à lui, dissimulé au premier rang, dos au public, on ne le repère pas tout de suite, l'Interrogateur, (Frédéric Leidgens) sorte de médiateur entre l'homme et la femme, entre elle et le passage à l'acte. Plus tard, il montera sur scène, faisant peser ses questions sur leurs épaules. Noué, Pierre Lannes semble

répondre en toute honnêteté aux questions relatives à son épouse, Claire, avec qui il vit depuis vingt-quatre ans et dont il avait été amoureux, épouse qui lui est devenue étrangère, inexplicable, envahie d'une sorte de « folie tranquille » et répond aussi aux questions techniques notamment de leur mariage sous le régime de la « séparation de biens. » Sur Marie-Thérèse la disparue, cousine de sa femme, peu de choses, si ce n'est qu'il avait rêvé l'avoir étranglée. Il ne prête aucun mobile à sa femme qui puisse justifier d'un tel acte, ce que Claire Lannes confirmera elle-même ensuite.



© Pierre Grosbois

Claire (Sandrine Bonnaire, bouleversante, dans son retour au théâtre) est installée sur cette même chaise, rideau de fer levé, grand plateau désespérément vide derrière elle, une sorte d'absence magnétique, tant devant la justification de l'acte que dans le vide sidéral de sa vie, seulement peuplée de cette *menthe anglaise* qu'elle regarde pousser. Comme le confirmait Pierre, « elle ne s'est jamais accommodée de la vie » et leur relation s'était vidée de sa substance. En position d'accusée elle parle de l'enfance, de sa mère « femme de service à la communale » des marches de nuit qu'elle a toujours affectionnées, de la présence de Marie-Thérèse car « elle aidait et ça ne coûtait rien » ajoutant que la propreté tenait beaucoup de place à la maison, d'Alfonso de Cahors, l'obscur ami de sa cousine qui lui aurait menti un jour.

Face au crime, l'Interrogateur taraude de questions : « c'était Marie-Thérèse ou moi » dit-elle. « Pourquoi vous ? » reprend-il, et insistant : « Pourquoi n'êtes-vous pas partie ? » Beaucoup de questions restent sans réponse et Claire-Sandrine Bonnaire ressemble à une petite musique de nuit. « J'aime cette tristesse » avoue-t-elle face à cette fin d'un monde qui s'effeuille devant elle. « J'aurais aimé être intelligente... Je me sens folle, quelquefois... » ajoute-t-elle avant que la lumière ne baisse et que les personnages ne s'enfoncent dans leur nuit. Ne reste que le vertige et les hallucinations de l'âme.

Il faut beaucoup d'habileté pour accompagner les acteurs, assis et comme pétrifiés face au public, sans autre planche de salut que les mots et l'expression du visage, vulnérables dans leur intériorité partagée. Jacques Osinski est de ces accompagnateurs virtuoses. Il fonde sa première compagnie à l'âge de vingt-trois ans, se passionne pour la littérature nordique, met en scène les grands auteurs comme Georg Büchner, August Strindberg, Odön von Horváth,

Anton Tchekhov, Stig Dagerman, Shakespeare et Molière, dirige le Centre dramatique national des Alpes à Grenoble, de 2008 à 2013. Il est un homme des fidélités théâtrales et mène des opérations chirurgicales de haut niveau sur ses personnages : l'auteur Samuel Beckett en est une, l'acteur Denis Lavant en est une autre et il croise les deux. Il avait rencontré l'acteur dès 1995 autour de *La Faim*, de Knut Hamsun et l'a mis en scène dans plusieurs textes de Beckett qui font date, dont en 2017 *Cap au pire*, en 2019 *La Dernière Bande*, en 2022 *L'Image*, en 2023 *Fin de partie* qui s'est vu attribuer le prix Laurent Terzieff du Syndicat de la critique.

Le discours porté tant par Pierre Lannes que par Claire, son épouse, répondant à l'Interrogateur-sublime grand Inquisiteur, les rend envoûtants et nous envoûte. Et ils répondent aux questions lancinantes avec une grande justesse : Pierre Lannes, sans animosité et dans une certaine tendresse, Claire, femme brisée, dans le trouble de son identité et de son intégrité : a-t-elle vraiment tué, ou est-ce pour elle une façon d'en finir ? De grandes actrices ont porté le rôle, dont Madeleine Barrault et Suzanne Flon. À son tour, Sandrine Bonnaire se glisse dans le rôle de l'accusée avec une certaine lumière et gravité.

De cette *Amante anglaise* mise en scène par Jacques Osinski émerge un certain nombre de mots-clés, dont : énigmatique, simplicité, incandescence, profondeur. Les émotions des personnages, leur intériorité, et cette intensité à outrance, mènent le spectateur vers une certaine fascination, à la lisière de la vérité et du mensonge où se perdent ses références.

Brigitte Rémer, le 7 novembre 2024

Mise en scène Jacques Osinski – Avec Sandrine Bonnaire, Frédéric Leidgens, Grégoire Oesterman. Lumières Catherine Verheyde – costumes Hélène Kritikos – dramaturgie Marie Potonet. Le spectacle a été créé le 19 octobre 2024 au Théâtre de l'Atelier. Le texte est publié aux Éditions Gallimard.

Du 19 octobre au 31 décembre 2024 inclus, au Théâtre de l'Atelier, du mardi au samedi à 21h, le dimanche à 15h, 1 place Charles Dullin. 75018. Paris. Métro : Anvers, Pigalle ou Abbesses. Tél. : 01 46 06 49 24 – site : theatre-atelier.com – email : billetterie@theatre-atelier.com – **En tournée** : du 9 au 11 janvier 2025, Théâtre Montansier de Versailles – le 14 janvier 2025, Théâtre Auditorium de Poitiers – les 16 et 17 janvier 2025, Châteauevallon-Liberté, Scène nationale de Toulon – le 8 février 2025, Les Franciscaines, Deauville.

PRESSE AUDIOVISUELLE



Crédit : Marc Damage



L'Echappée avec Sandrine Bonnaire pour le spectacle "L'amante anglaise"

Publié le vendredi 27 septembre 2024

<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/totemic/totemic-l-echappee-du-vendredi-27-septembre-2024-6945259>

[Totémic](#)

Une comédienne, réalisatrice et chanteuse dans cette Echappée : c'est Sandrine Bonnaire. Elle répète actuellement "L'Amante Anglaise" de Marguerite Duras, qu'elle va jouer sur scène à l'automne 2024, au théâtre de l'Atelier à Paris.

Avec

- [Sandrine Bonnaire](#) Actrice et réalisatrice

Sandrine Bonnaire dit qu'elle est née deux fois. En 1967, dans l'Allier et en 1983, à Paris, pendant le tournage de "À nos amours" de Maurice Pialat. Avant elle avait fait de la figuration un peu par hasard, pour *La Boum* et *Les sous-doués en vacances*. Ça ne l'intéressait pas plus que ça. Ce qu'elle voulait, c'était être chanteuse ou danseuse. Pialat et son film ont changé tous ses plans. Elle rencontre ensuite Agnès Varda et contribue à son plus grand succès, ce sera *Sans toit ni loi*. Et puis Depardon, Sautet, Rivette, jusqu'à ce qu'elle prenne la caméra pour un film de fiction et des documentaires, dont deux consacrés à des artistes : Jacques Higelin et Marianne Faithfull. Musique - elle avait chanté avec Higelin, cinéma, et donc ici théâtre, puisque Sandrine Bonnaire joue *L'Amante Anglaise* sur la scène du théâtre de l'Atelier, à Paris, à l'automne 2024.

Sandrine Bonnaire a donné rendez-vous à Rebecca Manzoni chez elle, au nord de Paris. "La cour est un dédale, je suis paumée, elle descend me chercher et me fait de grands signes sous les arbres."
"Bonjour, vous êtes sportive ? Ça grimpe."

Publicité

Actrice intello ? La blague

"On croit que je suis une actrice intello, alors ça ça me fait hurler de rire, s'amuse Sandrine Bonnaire. C'est parce que d'abord, j'ai travaillé avec beaucoup d'intellectuels, donc on m'associe forcément à eux. Et aussi parce que j'avais l'intelligence de me taire. Donc, comme j'étais un peu complexée, je me disais, il vaut mieux se taire que de sortir une grosse connerie. Et du coup, j'avais une attitude qui faisait qu'on pouvait penser que je comprenais tout. Et ça fait mystère. L'actrice mystérieuse, intello, machin. Chers auditeurs, sachez que je suis beaucoup moins intelligente que vous ne le pensez. Beaucoup moins mystérieuse. J'e n'ai aucun mérite" sourit-elle.

À écouter aussi : [Sandrine Bonnaire : "Le cinéma m'a éduquée et même sauvée"](#)

Le Grand Atelier ÉCOUTER PLUS TARD

1h 50min

Devenir actrice, en travaillant le jeu

L'entretien débute à l'écoute de Brigitte Bardot, une chanson qui amuse et fait du bien à l'actrice. *"Cette chanson je l'écoutais jeune, j'étais assez exubérante"*, avoue-telle, *"j'avais envie d'être chanteuse, danseuse, en tout cas faire un métier artistique où on me verrait"*.

Sandrine Bonnaire ado avait beaucoup de posters de la star dans la chambre, "c'était une femme libre". Quant J'à elle, elle se dit qu'elle était trop jeune pour se poser la question d'une carrière lorsqu'elle la débutait à 16 ans.

Elle prit conscience que c'était un vrai métier avec Agnès Varda *"le personnage est tellement loin de moi, il faut qu'on puisse croire à cette femme"*. Avant, c'était surtout, je ne vais plus à l'école, et le cinéma c'est chouette. À partir de ce rôle il a fallu travailler, *"parce qu'avant ça, pas sûr que je travaillais vraiment, je me laissais un peu guider par les autres"*. L'inconscience de sa jeunesse, une audace aussi qu'elle aimerait retrouver. *"J'avais moins peur d'être jugée et comme personne ne me connaissait, ça passait bien."* Elle reconnaît que cette conscience lui a permis d'être et se présenter détendue avec Pialat, aujourd'hui, devant lui, connaissant déjà son travail et son œuvre, elle serait tétanisée. *"Je n'avais peur de rien, juste des râclées que pouvait me donner ma mère."*

Une actrice spontanée et en maîtrise

Aujourd'hui, situation inverse sur les plateaux, c'est elle qui est connue. Là aussi, une sorte de timidité lui dit *"il faut que je sois à la hauteur de leurs attentes"*, mais c'est quelque chose qu'elle arrive à mettre à distance, pour ne pas non plus trop y penser. Enfant d'une famille de 11 enfants, elle a aussi l'avantage de se sentir à l'aise dans la groupe, ça aide sur un plateau.

"On dit que je suis une actrice spontanée, c'est à la fois vrai et faux". En effet, elle aime et travaille la spontanéité mais prépare aussi des choses qui ne changeront pas. Dans son rôle actuel au théâtre, elle s'est dit en appréhendant le rôle que *"cette femme ne croiserait jamais les jambes"*, et s'astreint donc à ne jamais le faire. Il y a peu de mouvement du corps ici, quand pour l'actrice *"le mouvement du corps aide la*

mémoire", dire une chose près de la cheminée, une autre près de la fenêtre, et l'inverse c'est ici que se dit la réplique et pas à côté. "Je suis quelqu'un d'assez énergique avec le corps, je marche... Vous voyez les escaliers qu'on a grimpés ? Je les monte en deux secondes, je suis assez tonique avec mon corps et là c'est un personnage très statique qui ne me ressemble absolument pas."

Rebecca Manzoni résume la pièce ainsi : *"elle a tué une femme et avoué tout de suite. Dans cette pièce de Duras, L'Amante Anglaise, cette pièce est composée d'interrogatoires des personnes liées à ce crime"*.

Dénoncer la violence, par tous les moyens

"Tous les moyens sont bons pour dénoncer la violence." Sandrine Bonnaire s'est réveillée un jour à l'hôpital avec la mâchoire cassée après avoir subi des violences de la part de son compagnon. Elle dit avoir été plutôt chanceuse en amour, sauf une fois, celle-là. Elle parle aujourd'hui de sa propre histoire, au travers de chansons, dont une pour son compagnon, et aussi d'un livre qu'elle est en train d'écrire.

"J'en ai parlé parce que je voulais que ce soit moi qu'on entende sur ma propre histoire. Et maintenant, je vais en parler différemment. Je vais en parler plus en détail des choses dans mon livre. Pour quelle raison ? Parce que je n'ai pas tout dit et je pense que par pudeur et aussi pour que ça continue à être moi qui dise les choses, j'ai attendu parce que je ne savais pas exactement sous quelle forme j'allais le dire. Et par exemple, je vais dévoiler l'identité de cette personne. Mais j'ai envie de le faire dans ce livre." Dévoiler son identité car ne pas le faire est une manière de le protéger. "Ce n'est pas une personne connue du grand public, mais je trouve que c'est important pour les gens qui le connaissent et qui ne le savent peut-être pas."

La suite de cet entretien avec Sandrine Bonnaire, est à écouter [ici](#).



Sandrine Bonnaire pour "L'amante anglaise"

Mercredi 2 octobre 2024

<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/la-bande-originale/la-bande-originale-du-mercredi-02-octobre-2024-5598589>

[La Bande originale](#)

Sandrine Bonnaire est l'invitée de La Bande originale pour "L'amante anglaise" de Marguerite Duras au Théâtre de L'Atelier, à Paris.

A partir du 19 octobre et jusqu'au 31 décembre 2024, Sandrine Bonnaire jouera dans la pièce « L'amante anglaise » de Marguerite Duras, mise en scène par Jacques Osinski, aux côtés de Frédéric Leidgens et Grégoire Oestermann.

Après le succès de son adaptation de Fin de Partie, Jacques Osinski s'empare à nouveau d'un grand classique, L'Amante anglaise de Marguerite Duras. Inspiré d'un fait divers authentique, ce thriller psychologique autour de la personnalité énigmatique de Claire Lannes nous plonge dans les méandres de l'âme humaine.

["L'amante anglaise" de Marguerite Duras au Théâtre de L'Atelier](#), à Paris, du mardi au samedi à 21h et le dimanche à 15h.

Par ailleurs, le 13 novembre, Sandrine Bonnaire jouera dans le dernier film de Claude Lelouch, « Finalement ». Le 22 janvier 2025, elle sera à l'affiche de « La vie devant moi » de Nils Tavernier, avec Violette Guillon, Guillaume Gallienne, Adeline d'Hermy, Laurent Bateau, Rod Paradot et Bernard Le Coq.

La Bande originale de Sandrine Bonnaire

- 80's Jacques Dutronc "Gentleman cambrioleur"
- 1983 Kid Creole and The Coconuts "Don't take my coconuts"
- 1986 Joe Cocker "Unchain my heart"



ICI 19/20 - Paris Ile-de-France

Émission du dimanche 13 octobre 2024

[https://www.france.tv/france-3/paris-ile-de-france/ici-19-20-paris-ile-de-france/6546620-emission-du-dimanche-13-octobre-2024.html#src_medium=4&src_campaign=emission du dimanche 13 octobre 2024&src_aff_type=%5Bpartage video%5D](https://www.france.tv/france-3/paris-ile-de-france/ici-19-20-paris-ile-de-france/6546620-emission-du-dimanche-13-octobre-2024.html#src_medium=4&src_campaign=emission%20du%20dimanche%2013%20octobre%202024&src_aff_type=%5Bpartage%20video%5D)



L'invitée du jour - Sandrine Bonnaire



Télématin

<https://www.dailymotion.com/video/x97fuq2>

Télématin reçoit Sandrine Bonnaire, actrice, réalisatrice et scénariste, à l'occasion de la première de "L'Amante Anglaise" écrit par Marguerite Duras, au Théâtre de l'Atelier à Paris.





Sandrine Bonnaire joue l'amante anglaise

Dimanche 20 octobre 2024

<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/le-grand-atelier/le-grand-atelier-du-dimanche-20-octobre-2024-1083453>

[Le grand atelier](#)

Ce n'est pas la première fois qu'elle incarne une meurtrière. Après la Cérémonie, elle joue dans "L'Amante anglaise". Gourmande de cinéma, de théâtre et poésie, aussi. Elle aime Rimbaud, Patti Smith, Aragon et Rilke et un musicien-poète qu'elle invite dans Le Grand Atelier.

Avec

- [Sandrine Bonnaire](#) Actrice et réalisatrice
- [Arthur Teboul](#) Chanteur

A nos Amours de Pialat (1983), *Sans toit ni loi* de Varda (1985), *Jeanne la pucelle* chez Rivette (1994), la trajectoire de Sandrine Bonnaire au cinéma et au théâtre est émaillée de ces rôles ambigus, denses, où elle nous laisse lire, derrière son doux visage, autant la fragilité que la détermination.

La machination est à son paroxysme en 1995 lorsque Sandrine Bonnaire rencontre Isabelle Huppert dans *La Cérémonie* de Claude Chabrol. Elle y campe le rôle d'une domestique aux airs innocents qui s'allie avec une postière euphorique pour punir les bourgeois qui l'emploient de leur mépris, et de bien plus encore. Cette œuvre inspirée de l'affaire des sœurs Papin qui assassinèrent leurs patronnes en 1933 lui donne son premier de femme tueuse.

On retrouve dans "L'Amante anglaise", pièce de théâtre créée en 1968 par Marguerite Duras au Théâtre national populaire-Théâtre de Chaillot, cette même tension hautement théâtrale. D'un fait divers criminel survenu en 1949, Marguerite Duras a tiré une pièce, *Les Viaducs de la Seine-et-Oise*. Peu satisfaite de cette version, l'écrivaine revient sur cette histoire et la modifie. Le roman *L'Amante anglaise* paraît en 1967, la pièce est représentée un an plus tard.

"*Très enfantine, candide, mais meurtrière*", ce sont les mots de Sandrine Bonnaire lorsqu'elle tente de décrire Claire Lasne, qu'elle incarne dans la dernière mise en scène de la pièce jouée à partir du 19 octobre au théâtre de l'Atelier à Paris avant de partir peut-être en tournée dans d'autres salles en France : *Claire Lasne tue sa cousine sourde et muette, découpe le corps et jette les morceaux dans des trains de marchandises qui passent sous un viaduc situé près de chez elle. Arrêtée, interrogée, elle avoue sans difficulté son crime mais se montre incapable d'expliquer pourquoi elle l'a commis.*

Sandrine Bonnaire aime Marguerite Duras, "*qui écrit des personnages complexes et retranscrit avec précision ce qui se cache au fond des âmes*". Elle aime aussi beaucoup la musique. L'actrice a consacré des documentaires à Marianne Faithfull et à Jacques Higelin. On la retrouve aussi derrière le micro en 2013 dans le morceau *Duo d'anges heureux* de l'album *Beau Repaire*, de ce dernier. Ce goût de la poésie, de la musique et de la mise en musique des mots, l'a conduite à vouloir faire dans le Grand Atelier la connaissance d'Arthur Teboul.

Arthur Teboul, connu du grand public comme chanteur du groupe Feu! Chatterton dont il est aussi le parolier, a fait, dès son adolescence, d'André Breton, de Lautréamont, Eluard ou Apollinaire, ses compagnons. Après ses chansons, il s'est mis à écrire des poèmes minutes une forme d'écriture automatique popularisée par les surréalistes, qu'il publie à 35 ans sous la forme d'un premier recueil intitulé "Le Déversoir" chez Seghers.

Comme Sandrine Bonnaire qui a beaucoup lu Duras pour se mettre dans la peau d'un de ses personnages, lecture et écriture sont indissociables pour Arthur Teboul : "*La lecture est pour moi une épice nécessaire. Elle me percute, me nourrit. Je reste en arrêt devant certaines associations de mots qui créent des images puissantes.*" Il est notamment fasciné par Christian Bobin et son *Plâtrier siffleur* sorti chez Poesis en 2018, "*un texte très court mais d'une puissance infinie.*"

Sandrine Bonnaire et Arthur Teboul se rencontrent autour de leurs lectures et leur écriture, sur ce que les mots apportent à leur existence, sur l'ombre qu'ils créent, où se mêlent résilience, bienveillance, une lenteur devenue rare aujourd'hui.

Reportage :

C'est à Lyon que le reportage nous emmène cette semaine, au Musée des Confluences, dont la directrice générale Hélène Lafont-Couturier nous présente l'exposition LE TEMPS D'UN RÊVE. L'exposition pioche dans la science, la psychanalyse, l'art, l'anthropologie pour répondre dans un parcours aussi labyrinthique que dans nos têtes à une question infinie : qu'est-ce que rêver ? Expérience intime par essence, qui peut dire à quoi rêvent les autres, mais aussi collective, lorsque les rêves traduisent les angoisses d'une époque. C'est ce phénomène onirique que cette exposition tente de saisir, «ce voyage aventureux de tous les soirs» dont parlait Charles Baudelaire, à découvrir du 18 octobre 2024 au 24 août 2025 .

Conseils culturels :

- Pour Vincent Josse, c'est le nouveau disque de Max Richter, "*un des grands compositeurs d'aujourd'hui*". C'est lui qui a notamment réécrit les 4 Saisons de Vivaldi avec sa touche contemporaine qui mêle classique et électro, avec un langage minimaliste comme celui de Steeve Reich, par exemple. "*In a Landscape*", c'est le titre de ce double-disque, de nombreuses plages qui ont sur nous un effet hypnotique. On perçoit de la part du compositeur la recherche d'un équilibre entre sonorités et émotions, c'est une musique spatiale qui lie la musique électronique, la musique instrumentale, piano, cordes, le monde de la nature, et le monde des humains. On sent qu'il est allé se promener, en forêt ou à la campagne qu'il a fermé les yeux, ressenti des émotions et qu'il les a transcrites sur une partition. Bref, pour résumer l'intention ici de ce fan de Schubert, je dirais qu'il signe un disque consolateur."
- Sandrine Bonnaire a porté son choix sur le film de Gaël Morel sorti en 2024 "*Vivre, mourir, renaître*" : Emma aime Sammy qui aime Cyril qui l'aime aussi. Ce qui aurait pu être un marivaudage amoureux à la fin du siècle dernier va être dynamité par l'arrivée du sida. Alors qu'ils s'attendaient au pire, la destinée de chaque personnage va prendre un virage inattendu.



Sandrine Bonnaire, pour la pièce de théâtre «L'amante anglaise»



[Les incontournables de Julia Vignali](#)

<https://www.europe1.fr/emissions/linterview-de-julia-vignali/sandrine-bonnaire-pour-la-piece-de-theatre-lamante-anglaise-4273962>

20.10.24

Tous les week-ends en fin de matinale, une personnalité se confie pendant quelques minutes lors d'un entretien avec Julia Vignali.



Sandrine Bonnaire pour "L'Amante anglaise", une naïve meurtrière

Publié le mercredi 30 octobre 2024

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-midis-de-culture/sandrine-bonnaire-pour-l-amante-anglaise-une-naive-meurtriere-7224713>

[Les Midis de Culture](#)

Sandrine Bonnaire revient au théâtre pour incarner Claire Lannes, la meurtrière de "L'Amante anglaise" de Marguerite Duras, qui ne parvient pas à expliquer son geste. Sur une scène vide, visage nu face au public, l'actrice donne corps et voix à une femme dont la naïveté fait pièce à la morale.

Avec

- [Sandrine Bonnaire](#) Actrice et réalisatrice

L'Amante anglaise, c'est d'abord l'histoire d'une obsession ; celle de Marguerite Duras pour un fait divers. Particulièrement marquée par le fait que la meurtrière, qui s'était pourtant rapidement avouée coupable, ne parvenait pas à expliquer son geste, Duras n'écrit pas moins de trois versions de ce fait divers. *L'Amante anglaise* est la dernière et Duras n'y a retenu que l'essentiel ; il y a un meurtre sans raison apparente, une meurtrière et son mari, et quelqu'un qui cherche à comprendre.

C'est pour ce projet et ce qu'il raconte que Sandrine Bonnaire remonte sur les planches de théâtre quasiment 10 ans après sa dernière expérience. Dans une mise en scène d'Osinski, qui respecte à la lettre le dépouillement voulu par Duras, elle incarne la criminelle Claire Lannes, à la fois coupable et naïve.

L'emprise et la folie

Selon Sandrine Bonnaire, la femme qui a inspiré Marguerite Duras, Amélie Rabilloud, "était une femme simple, qui était sous emprise de son mari. Elle a été frappée et c'est pour

cela qu'on lui a accordé des circonstances atténuantes. On sent cela dans la pièce, cet écho aux femmes qui sont sous emprise. Je ne sais pas si Duras y a pensé."

Interrogée sur son rapport à son personnage, Sandrine Bonnaire affirme *"la comprendre totalement. J'ai presque envie de la défendre. Elle a une pointe d'autisme en elle. L'interrogateur le dit : elle ne s'est jamais adaptée au monde. Parce qu'elle n'a jamais été considérée. Son mari en a honte, comme il a honte de la cousine sourde et muette. Ces deux femmes sont marginalisées. Il pense que sa femme n'est pas intelligente, et la met de côté. C'est une chape de plomb pour elle."* Comme Duras, c'est moins son crime que la folie de son geste qui intéresse l'interprète.

Savoir écouter

L'Interrogateur, assis dans la salle parmi le public, s'adresse à elle avec bienveillance. Son rôle est de faire parler cette femme : *"Quand on l'interroge, elle parle beaucoup. En fait, c'est une femme qui n'a jamais été écoutée, tout simplement. Et elle s'attache à cet interrogateur. Elle veut le garder pour elle, parce qu'il l'écoute, il essaye de comprendre qui elle est. Et d'ailleurs, il n'a pas le même comportement avec le mari qu'avec elle. Il est touché par elle. Et elle, elle s'accroche à lui. Et elle dit des choses très justes. Elle les dit avec ses mots."*

Sur scène, Sandrine Bonnaire doit jouer avec tous les contrastes de son personnage ; cette candeur et cette dureté qui coexistent. Guidé par le metteur en scène Jacques Osinski, elle a travaillé à tous ces passages subtils, qui permettent également de rythmer la pièce : *"Comme c'est assez statique, il fallait trouver des rythmes. Tout cela est de la dentelle, c'est une partition immobile."*

L'actualité

- Sandrine Bonnaire tient le rôle principal de *L'Amante anglaise*, de Marguerite Duras, dans la mise en scène de Jacques Osinski, au Théâtre de l'Atelier, jusqu'au 31 décembre 2024 - à 21h du mardi au samedi et à 15h le dimanche.

Extraits sonores

- Extrait de la pièce
- Marguerite Duras sur le silence d'Amélie Rabilloud dans *Le masque et la plume* sur France Inter en février 1963
- Vladimir Jankelevitch sur la méchanceté et l'innocence dans le *Panorama* du livre philosophique sur France Culture en mai 1972
- Chanson de fin : "Tueuses" de Juliette, extrait de l'album *Rimes féminines* (1996)
- [Arts et Divertissement](#)
- [Théâtre](#)
- [Sandrine Bonnaire](#)
- [Marguerite Duras](#)



Sur scène : "La Haine", "Le Suicidé", "L'Amante Anglaise", "La fin du début"...

Dimanche 3 novembre 2024

<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/le-masque-et-la-plume/le-masque-et-la-plume-du-dimanche-03-novembre-2024-7165721>

[Le Masque et la Plume](#)

Un film culte des années 90 qui renaît sur scène en comédie musicale ; l'histoire de deux sœurs siamoises ; un meurtre bouleversant à travers des interrogatoires intenses et le récit de l'ascension politique de Jacques Chirac...

Avec

- [Fabienne Pascaud](#) Journaliste chez Télérama
- Pierre Lesquelen Critique à I/O Gazette et Détectives sauvages, dramaturge et enseignant-chercheur
- Sandrine Blanchard Journaliste et critique pour Le Monde
- [Laurent Goumarre](#) Producteur de radio français, journaliste au quotidien Libération

"L'Amante Anglaise" de Marguerite Duras, mise en scène par Jacques Osinski

Au théâtre de l'Atelier, à Paris, jusqu'au 31 décembre 2024.

Ce spectacle est composé de deux interrogatoires : celui d'un homme, puis de sa femme, qui a tué et coupé en morceaux sa cousine sourde et muette. Avec Sandrine Bonnaire dans le rôle de Claire Lasnes, la meurtrière, Frédéric Leidgens, dans le rôle de celui qui pose les questions, assis au milieu du public et Grégoire Oestermann, mari de Claire Lasnes, qui ouvre la pièce.

En dehors de leur entrée et de leur sortie, Pierre puis Claire Lasnes sont assis sur une simple chaise en bord de scène. Et c'est le retour au théâtre de Sandrine Bonnaire, après 10 ans d'absence.

Sandrine Bonnaire : « Actrice, c'est un métier fragile. On ne sait pas pourquoi tout d'un coup vous n'êtes plus désirable. Ça tient à un fil »

[Le goût de M / Le Monde](#)

7.11.24

<https://podcasts.lemonde.fr/le-gout-de-m/202411072305-135-sandrine-bonnaire-actrice-cest-un-metier-fragile-ne-sait>

La comédienne, âgée de 57 ans, à l'affiche de « L'Amante anglaise », au théâtre de l'Atelier à Paris, adapté de Marguerite Duras, nous reçoit chez elle, dans un logement entre l'appartement, la maison et l'atelier.

Sandrine Bonnaire évoque son enfance dans l'Allier, puis à Grigny, dans l'Essonne, auprès de dix frères et sœurs, dont Sabine, autiste, d'un père ouvrier ajusteur et d'une mère au foyer très fantasque. Enfant, elle s'initie au cinéma via la télévision, se passionne pour Claude François, le disco, puis le funk. Elle se remémore sa rencontre avec Pialat qui lui offre le rôle principal du film *A nos amours* et lance sa carrière de comédienne. De Gaël Morel à Marion Laine ou Caroline Bottaro, elle rend hommage aux jeunes cinéastes avec qui elle a travaillé au fil des années. Elle-même passe plusieurs fois avec joie derrière la caméra. Elle vante son goût du rangement, de la poésie, du sommeil, de la coriandre, de la mer et de la nuit.

Sandrine Bonnaire revient également sur ses derniers coups de cœur musicaux : « J'écoute beaucoup Clara Ysé que j'adore profondément parce que je trouve ses textes incroyables. Elle m'inspire beaucoup pour écrire. Et j'aime beaucoup Arthur Teboul pour les mêmes raisons. J'ai besoin que les textes soient forts quand c'est chanté en français. L'écriture est importante. »

Depuis six saisons, la journaliste et productrice Géraldine Sarratia interroge la construction et les méandres du goût d'une personnalité. Qu'ils ou elles soient créateurs, artistes, cuisiniers ou intellectuels, tous convoquent leurs souvenirs d'enfance, tous évoquent la dimension sociale et culturelle de la construction d'un corpus de goûts, d'un ensemble de valeurs.

Un podcast produit et présenté par Géraldine Sarratia (Genre idéal) préparé avec l'aide de Diane Lisarelli et Juliette Savard

Réalisation : Emmanuel Baux

Musique : Gotan Project



DE VIVE(S) VOIX

Sandrine Bonnaire est Claire Lannes, une meurtrière dans «L'amante anglaise» de Duras

<https://www.rfi.fr/fr/podcasts/de-vive-s-voix/20241107-sandrine-bonnaire-est-claire-lannes-une-meurtriere-dans-l-amante-anglaise-de-duras>

Publié le : 07/11/2024 - 15:15

Sandrine Bonnaire est Claire Lannes dans « L'amante anglaise », pièce éponyme du roman de Marguerite Duras.



Sandrine Bonnaire dans la pièce l'Amante anglaise © Pierre Grosbois

La comédienne de théâtre Sandrine Bonnaire revient sur scène avec la pièce *L'amante anglaise* où elle interprète Claire Lannes, une femme d'apparence ordinaire qui a commis l'impensable en assassinant sa cousine, sourde et muette. Mais quelles sont donc les motivations derrière cet acte effroyable ?

Invité : **Sandrine Bonnaire**, comédienne. Elle joue le rôle de Claire Lannes dans **L'amante anglaise**, une pièce mise en scène par Jacques Osinski, d'après le texte éponyme de Marguerite Duras, à voir au **Théâtre de l'Atelier**.

Sandrine Bonnaire: "J'ai eu deux pères, un qui m'a donné naissance et un autre qui m'a fait naître".

<https://france3-regions.francetvinfo.fr/paris-ile-de-france/sandrine-bonnaire-j-ai-eu-deux-peres-un-qui-m-a-donne-naissance-et-un-autre-qui-m-a-fait-naître-3056428.html>

8.11.24

Elle est de retour sur les planches avec une adaptation de "L'amante anglaise" de Marguerite Duras au Théâtre de l'Atelier à Paris. Sandrine Bonnaire s'est confiée à Jean-Noël Mirande dans Boulevard de la Seine sur cette pièce et certains aspects de sa vie.



Elle n'avait pas foulé les planches depuis 10 ans et ce n'est pas un texte simple que la comédienne a choisi pour son retour. Sollicitée par le metteur en scène Jacques Osinski,

elle a accepté d'incarner Claire Lannes dans cette adaptation du texte écrit par Marguerite Duras et joué pour la première fois en 1968.

Inspiré d'un fait divers réel d'après-guerre, le personnage de Claire a tué sa cousine sourde et muette. S'ensuivent des interrogatoires pour essayer de percer les motivations de la meurtrière. Et ce n'est pas un hasard si Sandrine Bonnaire a accepté le rôle. *"La pièce me fait penser à ma sœur Sabine (Sabine Bonnaire souffre d'une forme d'autisme, NDLR) et à ma mère"* précise la comédienne. *"À Sabine parce que le personnage passe du coq à l'âne. Pour moi, elle a une pointe d'autisme, elle est très enfantine. Ma sœur peut être très violente, elle peut frapper et pleurer juste après et elle est très candide parce qu'elle a encore son âme d'enfant. Ma mère s'est mariée à mon père, mais était très amoureuse d'un autre homme. C'est un peu l'histoire de Claire Lannes"*.

Aux côtés de Frédéric Leidgens et Grégoire Oestermann, le spectateur essaye de percer les raisons qui ont poussé le personnage de Sandrine Bonnaire à passer à l'acte.

« Pas besoin d'être intellectuel pour adorer l'intelligence » Sandrine Bonnaire

Dans Boulevard de la Seine, Sandrine Bonnaire revient aussi sur sa carrière et son destin. Alors qu'elle avait quitté le collège en 5^e "mais pas besoin d'être intellectuel pour adorer l'intelligence" dit-elle comme un clin d'œil. Alors qu'elle habitait en HLM à Grigny en Essonne, elle est repérée par Maurice Pialat qui la révèle au cinéma dans "À nos amours" en 1983. "J'ai eu deux pères, un qui m'a donné naissance et un autre qui m'a fait naître, Maurice Pialat". Depuis, les tournages auprès des grands metteurs en scène se sont succédé : Varda, Rivette, Lellouche, de Palma, Chabrol, Leconte...



Sandrine Bonnaire, comédienne : "je suis sensible aux silences, dans la musique comme au cinéma"

Dimanche 10 novembre 2024

<https://www.radiofrance.fr/francemusique/podcasts/musique-emoi/sandrine-bonnaire-comedienne-je-suis-sensible-aux-silences-dans-la-musique-comme-au-cinema-5259160>

[Musique émoi](#)

Comédienne, Sandrine Bonnaire a développé une sensibilité musicale au contact des compositeurs tels que Tchaïkovski, Rachmaninov, Gorecki, Arvo Pärt et de son compagnon Eric Truffaz. Dans la poésie, sur scène ou au cinéma, tout l'amène à une écoute singulière du tempo du monde.

Née en 1967, Sandrine Bonnaire a grandi à Grigny dans une famille nombreuse (elle a dix frères et sœurs) et modeste. Elle se destine d'abord au métier de coiffeuse en préparant un CAP quand le père d'une de ses amies lui propose un rôle de figurante dans *La Boum* (1980) de Claude Pinoteau qui sera suivie en 1982 d'une autre figuration dans *Les sous-doués en vacances* de Claude Zidi.

Sa carrière au cinéma débute véritablement en 1983 avec le rôle de Suzanne, l'adolescente d'*A nos amours* de Maurice Pialat. C'est une révélation, Sandrine Bonnaire, dénuée de formation dramatique, joue totalement à l'instinct et décroche le César du meilleur jeune espoir féminin. Devenue l'actrice fétiche de Pialat, elle tourne également *Police* et *Sous le soleil de Satan* sous sa direction. Elle s'illustre dans d'autres films (*Tir à vue* de Marc Angelo (1984) ; *Blanche et Marie* de Jacques Renard (1984) ; *Le meilleur de la vie* de Renaud Victor (1985) avant que ne se dessine l'autre étape importante de sa carrière précoce, sa rencontre avec Agnès Varda qui lui offre le rôle difficile de Mona, la jeune vagabonde de *Sans toit ni loi* (1985), film pionnier conçu comme un documentaire qui traite de la condition des SDF. Elle poursuit son parcours en tournant avec de jeunes réalisateurs : Olivier Langlois pour *Jaune revolver* (1987), Patricia Mazuy pour *Peaux de*

vaches (1988) et Francisca Archibugi pour *Dans la soirée* (1990), *L'Événement* d' Audrey Diwan (2021). Elle s'illustre dans des rôles plus austères, *La captive du désert* de Raymond Depardon (1989), *Jeanne la pucelle* de Jacques Rivette (1993), *La Cérémonie* de Claude Chabrol. Elle joue dans plusieurs film de Claude Lelouch *Salau* (2013), *L'amour c'est mieux que la vie* (2021), *Finalem* (2024). Son éclectisme lui a fait faire des détours par le théâtre dans la pièce de Berthold Brecht, *La Bonne Ame du Setchouan* (1990), l'"Aide-mémoire" de Jean-Claude Carrière... et par la télévision où elle a interprété *Une femme en blanc* (1996) d'Aline Issermann. En 2006, elle réalise son premier film *Elle s'appelle Sabine*, documentaire consacré à sa sœur autiste, présenté à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes il obtient le prix de la critique internationale.

Actualité :

- Sandrine Bonnaire est au théâtre de l'Atelier jusqu'au 31 décembre pour *l'Amante anglaise* de Marguerite Duras

Avec Frédéric Leidgens et Grégoire Oestermann

Après le succès de son adaptation de *Fin de Partie*, Jacques Osinski s'empare d'un autre grand classique. Inspiré d'un fait divers authentique, *L'Amante anglaise* s'articule autour de la personnalité impénétrable de Claire Lannes, une femme en apparence ordinaire ayant commis l'impensable : le meurtre de Marie-Thérèse Bousquet, sa cousine sourde et muette.

Quelles motivations se cachent derrière cet acte effroyable ?

À travers un interrogatoire en deux actes, non-dits, silences et ambiguïtés jalonnent ce thriller psychologique. Le texte de Marguerite Duras offre une immersion vertigineuse dans les méandres de la folie humaine.

Tournée :

9 au 11 janvier 2025 au Théâtre Montansier (Versailles)

14 janvier 2025 au TAP Poitiers avec les ATP

16 & 17 janvier 2025 à Toulon (Châteauvallon-Liberté scène nationale)

8 février 2025 aux Franciscaïnes (Deauville)

- Sortie de deux films : *Finalem* de Claude Lelouch le 13 novembre 2024 et *La vie devant moi* de Nils Tavernier en février 2025



Un dimanche à la campagne

Émission du dimanche 10 novembre 2024

<https://www.france.tv/france-2/un-dimanche-a-la-campagne/6632846-emission-du-dimanche-10-novembre-2024.html#section-about>

Loin du tumulte médiatique, Frédéric Lopez invite quelques célébrités le temps d'un week-end afin de leur offrir un moment hors du temps propice aux confidences. Entre émotion et fous rires, chacun se dévoile. Plusieurs temps forts rythment ce rendez-vous atypique, qui permet à des vedettes du petit écran appréciés par les téléspectateurs de se livrer en toute confiance, grâce à la bienveillance du maître des lieux, plein d'empathie et d'humanité. Un rendez-vous plein d'émotion et d'humour, qui permet de mieux connaître les parcours des invités.





Sandrine Bonnaire raconte "No Time" du duo électro Corbaal

25.11.24

<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/c-est-une-chanson/13h56-c-est-une-chanson-du-lundi-25-novembre-2024-1023250>

C'est une chanson

Jusqu'au 31 décembre, elle est à l'affiche du théâtre de l'Atelier à Paris dans "L'Amante anglaise" de Marguerite Duras. Au micro de Frédéric Pommier, Sandrine Bonnaire évoque "No Time" du groupe Corbaal, un morceau électro qu'elle compte utiliser pour son prochain film en tant que réalisatrice.

Avec

- [Sandrine Bonnaire](#) Actrice et réalisatrice